This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

4th Σ. 357.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Frontispice de l'Asie.

Digitized by Google

An 4e. de la République française.

ENCYCLOPÉDIE
DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, et commerce de tous les peuples :

ET la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de la nation Française en Hongrie.

ASIE.

Se trouve chez l'Auteur, rue Nicaise, maison de la Section des Tuileries.
Chez DEROY, Libraire, rue du Cimetière-André, no. 15, près la rue Haute-feuille.
Et chez les principaux Libraires de la République.

1796.

Digitized by Google

Digitized by Google

Discours préliminaire

Sur l'Asie.

Cette partie du monde, quoique beaucoup plus étendue que l'Afrique, est cependant d'une division plus facile et plus simple, parce que ce vaste territoire n'est point morcelé en quantité de petits états.

Nous suivrons la règle que nous nous sommes imposée pour mettre de l'ordre et de la clarté dans nos tableaux géographiques ; en conséquence :

L'Asie septentrionale, donne le pays des Samoïedes, la Russie asiatique, la Tartarie russienne, et le Kamtchatka.

L'Asie orientale, donne la Tartarie chinoise et la Chine.

La méridionale, le Mogol et les Indes, l'Indostan, la Turquie d'asie, la Perse et les trois Arabies.

Le centre de l'Asie n'offre que la grande tartarie et des déserts.

L'Asie est bornée au nord et à l'est par l'Océan ; au midi par la mer des Indes ; à l'est par l'Europe, l'Afrique, la Méditerannée et la mer Noire.

Ses plus hautes montagnes sont le Caucase et le Taurus.

Ses principales rivières l'Oby, le Kiang, le Gange, l'Indus, le Tigre et l'Euphrate.

Ses lacs principaux, la mer Caspienne, le Kithan en tartarie et le Chiaman dans l'inde.

L'inde se subdivise en deça et au-delà du Gange, et les états du Mogol.

La Turquie asiatique, en Natolie, Stirie, les trois Arabies et les provinces de l'Euphrate.

Les mers de l'est et du sud de l'Asie sont parsemées d'îles qui sont de sa dépendance.

Digitized by Google

A l'est, se trouvent les Philippines, les Moluques, les Marianes ou les îles des Larons, et celles du Japon.

Au sud, les Maldives, celles de la Sonde, et Ceylan.

Quoique la première habitée, l'Asie n'est pas la mieux connue des quatre parties du monde. Graces au commerce, les côtes nous sont beaucoup plus familières que le reste. L'intérêt seul a lié les hommes. La curiosité lui cède le pas.

Echo de tous les géographes, nous disons que l'Asie a reçu des hommes avant le reste de la terre. Nous sommes loin de l'affirmer. Ce n'est qu'une conjecture qui n'a pour elle que quelques probabilités. Car outre la communication que plusieurs voyageurs ont découverte entre le nord de l'Amérique et celui de l'Asie, d'après la seule inspection d'une mappemonde, il est aisé de voir qu'une grande révolution physique a, pour ainsi dire, déchiré le globe; les îles en sont les lambeaux flottans, et parsemés sur l'océan. Les hachures du continent et le rapport des angles saillans et rentrant, semblent attester que la terre fut d'abord d'une seule pièce, ne formant qu'une seule île, depuis Malaga, qui est le point le plus méridional, jusqu'à son extrémité septentrionale, l'Asie compte plus de 1500 lieues, et guères moins de 2300 depuis le détroit des Dardanelles, à l'ouest, jusqu'à l'endroit le plus oriental du Kamtschaka.

Les langues qui ont le plus de cours en Asie, sont l'arabe, la langue chinoise, tartare, japonoise, et l'arménienne, celles des malais, de guzarate et du malabar. Les cultes principaux sont l'idolatrie ou le paganisme, la religion mahométane et la juive. Le christianisme et les différentes sectes n'y dominent pas. Le soleil, la première divinité des hommes, y compte un grand nombre d'adorateurs. L'Asie a été la patrie des mages, des gymnosophistes, des brachmanes. Toutes les superstitions s'y sont naturalisées. Tous les peuples ont tourné comme par instinct, et de tous temps, leurs regards vers l'Asie, sans doute parce que le soleil leur paroissoit se lever de ce côté.

Quant à l'origine du nom que porte cette partie du monde,

Digitized by Google

Hérodote prétend que l'Asie a emprunté son nom d'Asies, fils de Cotys, et petit-fils de Manès, roi de Phrygie, ou de la Méonie, ou de la Lydie. Ce Cotys eut pour partage la province voisine du mont Temolus, et y fonda une ville nommée *Asia*.

Les scythes ont possédé plusieurs fois l'empire de l'Asie. Justin, dès le commencement de son livre, parle de leur roi Tanaïs, comtemporain de Vexores, roi d'Egypte. Le même historien dit, au second livre, que toute l'Asie a été tributaire des scythes pendant 150 ans, et que c'est Ninus, roi des assyriens, qui l'en a affranchie le premier.

Strabon, liv. 15, atteste qu'Idanthyrsus, le sythe, avoit conquis l'Asie jusqu'au Nil.

Hérodote, que nous avons déja cité, nous a conservé un usage religieux de ces rois de toute l'Asie; ils faisoient toujours porter du feu devant eux. Ammien Marcellin, parlant de cette coutume, la fait naître d'une tradition asiatique qu'avoient ces rois, que ce feu qu'ils conservoient pour cet usage et dont ils faisoient porter une portion dans des foyers, étoit descendu du ciel, sur la terre d'Asie. Quint-Curce ajoute que ce feu éternel et sacré, étoit porté dans la marche de leurs armées, à la tête des troupes sur de petits autels d'argent, au milieu des mages qui chantoient des hymnes.

D'autres anciens, estiment que l'Asie a pris son nom de la nymphe Asia, mère de Prométhée, et femme de Japhet.

Les anciens ne connoissoient que trois parties du monde, l'Asie, l'Europe et l'Afrique; et l'étendue de la première égale celle des deux autres ensemble : par conséquent, la température doit y être variée. Là elle est fort douce et toujours égale. Ici le froid est excessif. A l'autre extrémité le poids de la chaleur est insupportable.

On sait que les quatre grandes et premières monarchies qui occupent l'histoire de l'ancienne Asie, sont les Perses, les Mèdes, les Assyriens et les Babyloniens.

Le sol de l'Asie est fécond en productions de toutes

Digitized by Google

sortes : parfums, épices, métaux, perles, pierres précieuses; le commerce y organise ses spéculations sur tout. On en exporte de temps immémorial de l'encens, de la myrthe, divers baumes, de la canelle, du gingembre, de la casse, des résines, du musc, des bois odoriférans, du cinamomum, et ces belles perles de l'orient, d'une eau si pure; et beaucoup d'or et d'argent; n'oublions pas le café et le thé.

L'espèce humaine y subit, selon les climats qu'elle habite, des variétés du blanc au noir, dont on pourroit tirer une échelle curieuse, ainsi que des divers degrès d'intelligence dont elle est douée; assurément le Kamtschadale ne ressemble pas à l'habitant du Gange, ni le Chinois à l'Arabe.

Il en est de même des animaux. On en voit de toutes les formes, de tout poil, et tous différens d'instinct, comme de force. Tous les grands quadrupèdes de l'Afrique s'y trouvent. Ce qui avoit porté les anciens à ne diviser le monde qu'en deux parties, l'Asie et l'Europe. Quelquefois aussi, ils en ont reconnus quatre, l'Asie et l'Europe, l'Afrique et l'Egypte; d'autrefois encore, on lit sur leur cosmographie, Asie et Afrique, Europe et Grèce.

L'Asie a joué long-temps un grand rôle dans l'Univers; il ne lui en reste plus que le souvenir. Sans parler de ce grand peuple primitif, dont il n'existe aucune mémoire, elle brilla et ne fit que trop de bruit pendant la monarchie des Assyriens, dont Bélus est regardé comme le fondateur, et qui vit sa fin sous le règne de Sardanapale, de lubrique mémoire. Cet empire passa ensuite aux Mèdes, par Arbace, jusqu'au prince Astiages; puis aux Perses, par Cyrus, jusqu'à Darius, et enfin aux Grecs, par Alexandre dit le Grand. Les Parthes y établirent aussi un empire très-puissant qui se termina sous l'empereur Alexandre Sevère, et qui retourna aux Perses jusqu'à ce qu'il fut comme enseveli par les Sarrasins et les Turcs. Quantité d'autres révolutions ont agité ce vaste territoire, le berceau des sciences; car la raison de l'homme y eut son lever, comme le soleil.

Digitized by Google

Les Scythes traversèrent une fois le Tanaïs ou le Volga, grand fleuve qui sert de limites à l'Europe et à l'Asie, et pillèrent celle-ci, qui long-temps après, reconnut Mahomet Ier pour son vainqueur et conquérant. Les braves Gaulois, sous la conduite du vaillant Brennus, s'emparèrent aussi d'une grande partie de l'Asie.

Les habitans de l'Asie varient de mœurs et de caractères, selon le climat, mais ils conservent encore des vestiges de leurs habitudes primitives, parce que la température n'est pas changée.

En général, les asiatiques sont mous, indolens, amis du faste, lents et patiens. Si le despotisme y est dans ses beaux jours c'est que les gouvernés sont trop paresseux pour secouer le joug et briser leurs chaînes. Ils sont sobres, mais superstitieux, hospitaliers, mais jaloux. L'habitant des montagnes a moins dégénéré.

L'Asie est le pays natal des belles femmes, mais elles y sont inconstantes, et ont de grands besoins. Leur condition n'est pas si malheureuse qu'on le croît en Europe. Si les sérails sont des prisons, ces prisons sont des paradis terrestres, et l'amour sait y tromper les muets et les eunuques, comme il se moque des maris et des mères dans d'autres contrées.

Principales Variétés naturelles et factices de l'espèce humaine en Asie.

Variétés naturelles.

Les Tartares septentrionaux de l'Asie, ont le visage large et plat, le nez écrasé ou camus, l'iris de l'œil

Digitized by Google

jaune-brun, tirant sur le noir, les paupières rétirées vers les temples, les joues très-élevées, la bouche fort grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête forte, les cheveux lisses et noirs, et la peau basanée. Ils sont très-petits, trapus quoique maigres; quatre pieds de haut.

Les Samoïedes sont plus trapus que les Lapons : tête plus grosse, nez plus épaté, teint plus obscur, plus foncé, jambes plus courtes, genoux plus en dehors, moins de barbe, mais cheveux plus longs.

De tous les Tartares asiatiques, les plus laids sont les Calmouques; l'aspect de ceux-ci a quelque chose d'effroyable. On ne peut pas porter une figure plus difforme. Leurs yeux sont infiniment petits; et d'un œil à l'autre, on compte cinq ou six doigts d'intervalle. Le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au-lieu de narines; ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans.

Les tartares Mongoux, conquérans de la Chine, sont un peu moins laids, moins mal organisés. Mais comme leurs voisins, ils ont la barbe noire ou rousse.

Ceux de Crimée, d'Astracan à Cuban, ont les épaules larges, le flanc étroit, les membres nerveux, les yeux noirs, le teint basané.

Les Chinois ont tous les membres bien proportionnés; ils sont gros et gras. Visage large, tête ronde, petits yeux, sourcils grands, paupières élevées, nez petit, écrasé; sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, fort peu au menton.

Dans les provinces de ce vaste royaume, on rencontre d'assez beaux hommes, grands, droits, chargés de peu de graisse, nez assez large, élevé dans le milieu, lèvres déliées, le teint couleur de cendre. D'autres ont l'œil ovale, la taille épaisse, le teint jaune, le nez gros et fait en forme de nefle.

Les femmes chinoises ne sont pas mal; leur teint est beau, leur bouche vermeille.

Digitized by Google

La taille des petits Tartares est communément de quatre pieds huit pouces et gros. Leur teint est rouge et basané; leur visage carré.

Les chinois de Nanquin, établis dans la Tartarie, ont la tête enfoncée dans leurs épaules, et les jambes cagneuses.

Les Japonnois sont plus jaunes ou plus bruns que les habitans de la Chine. Ils sont de forte complexion. Taille ramassée; du reste, comme leurs voisins.

Au pays d'Yeco, vers le nord du Japon, les asiatiques ont le corps court et gros; cheveux hérissés et longs, œil noir, front plat, teint un peu moins jaune que le Japonois. Ils sont velus, même au visage.

Les Tonquinois sont de moyenne taille, teint basané comme celui des Indiens; mais la peau belle, et si unie qu'on peut s'appercevoir du moindre changement qui arrive sur leur visage, quand ils pâlissent ou rougissent, ce qu'on ne peut distinguer sur le visage des autres Indiens. Ils ont les lèvres bien proportionnées, les cheveux noirs, longs et fort épais; la peau un peu olivâtre.

Le Siamois est plus petit que grand; il a le corps bien fait; la figure du visage tient moins de l'ovale que de la losange; il est large, élevé par le haut des joues; le front se retrécit tout d'un coup et se termine autant en pointe que leur menton; l'œil petit et fendu obliquement. On diroit qu'il clignote toujours; le blanc de l'œil jaunâtre, les joues creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut, la bouche grande, les lèvres grosses, le teint grossier, d'un brun mêlé de rouge, ou bien d'un gris foncé; nez court, arrondi par le bout; grandes oreilles, mais naturelles et point factices; les cheveux gris, noirs et plats; peu de barbe.

Au royaume de Page, même configuration; mais la couleur plus basanée.

Les asiatiques d'Aracan, ont les narines larges et ouvertes; œil petit, mais vif.

Les peuples d'Achem, ont le visage plat et sont de couleur olivâtre.

Digitized by Google

Dans l'île de Sumatra, on porte de longs cheveux fort lisses; on a un teint aussi jaune qu'au Brésil.

Les Malais, ont le teint rouge, mêlé de noir; taille carrée, bien musclé, ni trop grands, ni trop petits; joues pendantes et gonflées, sourcils gros, inclinés, barbe noire, et fort peu: fort peu aussi de cheveux, courts et noir extrêmement.

A Java, on n'est ni noir ni blanc, mais d'un rouge pourpré. Les femmes moins basanées, sont belles de visage, ont le sein élevé, bien fait, le teint brun, mais uni; la main belle, l'œil vif.

Les Javans sont nerveux, ont la joue large, de longues paupières, de grandes mâchoires, de longs cheveux, et le teint basané.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Chacrelas, dans un canton de Java, sont blancs et blonds, ont la vue foible, marchent les yeux baissés et presque fermés.

Aux Moluques, les hommes sont noirs plutôt que basanés; les cheveux noirs aussi et lisses, l'œil gros, sourcils et paupières larges, corps robuste.

A Timor, la taille est médiocre, le corps droit, membres déliés, visage long, cheveux noirs et pointus; la peau très-noire. Même île, à la baye de Laphao, les hommes sont basanés, de la couleur du cuivre jaune; ils ont les cheveux teints, plats et noirs.

Aux Philippines; les indiens asiatiques sont noirs, et ont les cheveux crépus, comme ceux des nègres d'Angola. D'autres ont une chevelure moins noire, mais beaucoup plus longue.

L'insulaire du Mindanao, a les membres petits, tête moyenne, visage oval, front plat, œil noir et peu fendu, nez court, lèvres petites et rouges, dents noires et fort saines, cheveux de même couleur, fort lisses; teint tanné, mais tirant sur le jaune clair.

Les femmes ont le teint plus clair, sont mieux faites, ont le visage plus long, les traits assez réguliers, mais leur nez est fort court, et tout-à-fait plat entre les yeux.

Digitized by Google

A l'île Formose, les femmes ont les mamelles grosses et pleines, et au menton de la barbe comme les hommes. Elles ont de longues oreilles, le teint jaune-noir; d'autres, jaune-blanc, d'autres encore tout-à-fait jaune.

La couleur de la peau des hommes est entre le blanc et le noir, ou d'un brun qui tire sur le noir. Ils ont le corps velu.

Aux îles des Carrons, on a les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux, et la couleur du visage comme les Indiens. Les habitans de Guan, ont la chevelure noire et longue, les lèvres grosses, le visage rond, la physionomie féroce, et sept pieds de haut.

Les Papous, près la nouvelle Guinée, ont les cheveux noirs, courts, crépus, mais moins laineux que ceux des nègres. Leurs femmes ont de longues mamelles, qui retombent sur le nombril; le ventre extrêmement gros, les jambes fort minces, les bras aussi, de vilains traits, physionomie de la femelle des sapajous.

Les peuples de la nouvelle Hollande, la plus brute de toutes les nations, sont grands, droits, minces; ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais. Leurs paupières toujours à demi fermées, à cause des moucherons; nez gros, lèvres épaisses, grande bouche, cheveux courts, noirs, crépus, peau noire, comme en Guinée.

Les Mogols, hommes et femmes, sont olivâtres. Les femmes, au contraire de celles d'Europe, ont les jambes et et les cuisses fort longues; point de poil sur le corps; les hommes peu de barbe.

Les habitans du Bengal sont plus jaunes que les précédens et mieux faits.

A la côte du Coromandel, plus noirs qu'au Bengale; au Malabar plus foncés encore; les cheveux de la même couleur fort lisses et fort longs; les femmes bien faites, et très-brunes; pour ne pas dire noires.

Les hommes du Calicut, sont beaux, ont la taille élevée, et le teint de couleur olivâtre.

Digitized by Google

Les habitans de Ceylan, ont les oreilles larges et sont fort basanés.

Les Maldivois sont mieux conformés et olivâtres, les cheveux noirs. Les habitans de Guzarate sont jaunâtres. Ceux de Cambaye ont le teint gris et couleur de la cendre. Les Gorasins et Indiens de Goa, sont de teint d'olive. Les citoyens d'Ormus sont très-bruns, très-basanés. Les Persans le sont moins. Les femmes du golphe Persique, sont brunes ou jaunes, et peu agréables; visage large, vilains yeux. Les hommes sont maigres et secs, mais forts et robustes, cheveux noirs, nez aquilin. Les Guèbres sont laids, mal pris dans leur taille, lourds, peau rude, teint coloré. Les Arabes et les insulaires de Socotora sont petits, ont le teint couleur de cendre, et fort basané; ils ressemblent aux abyssins. On sait que les plus belles femmes se trouvent en Géorgie; elles ont une taille déliée; leur visage sur-tout est charmant. Leur peau est de velours.

Variétés factices.

Elles sont innombrables. Il faudroit un volume pour les rassembler ici. Attachons-nous aux plus essentielles.

Les femmes Samoïedes, ont les mamelles si molles et les allongent si fort qu'elles peuvent, sans se gêner, donner à têter par dessus l'épaule, à leurs enfans, juchés sur leur dos. Le bout du sein est noir comme de l'encre.

Les Calmouques se rasent toute la tête, excepté le toupet, qu'ils laissent croître assez pour en tresser deux moustaches, une de chaque côté du visage.

Les Chinoises font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits; les jeunes filles instruites par leurs mères, se tirent continuellement la paupière, afin d'avoir un œil long et en coulisse.

Le bétel leur noircit les dents, et le sené leur flétrit la peau avant l'âge.

On affecte, en Chine, de rendre les pieds des femmes si petits qu'elles ne peuvent plus marcher. A trois ans, on

Digitized by Google

casse le pied aux petites filles, au point que les doigts sont rabattus sous la plante.

Au Japon, les femmes se peignent les sourcils et les lèvres en bleu.

Au Touquin, hommes et femmes, on se rend les dents aussi noirs qu'on peut.

A Siam, on tire les oreilles par le bas pour les allonger.

Au pays de Laos, on les porte si prodigieusement longues qu'on pourroit passer dans le trou, le poing tout entier; ensorte que les oreilles descendent et touchent aux épaules.

Les deux sexes portent leurs cheveux si courts, qu'ils ne vont pas à la hauteur des oreilles, tout-au-tour de la tête.

Ils parfument leurs lèvres, d'une pommade qui les fait paroître plus pâles qu'elles ne doivent l'être. Ils arrachent leur barbe, et ne se coupent jamais les ongles.

Au pays d'Achem, les jeunes filles, jusqu'au jour de leur mariage, suspendent à leurs parties naturelles, un anneau d'or, ou une médaille d'argent.

A Sumatra, les femmes s'arrachent les sourcils.

A Sombreo, les naturels, fort noirs de peau, se bigarrent le visage de verd, de jaune, etc.

Chez les Japons, on portent des anneaux, non-seulement aux deux oreilles, mais encore aux deux narines, aux deux lèvres, à la cloison du nez, et des bracelets au coude.

A la nouvelle Guinée, on se défigure le visage par une espèce de cheville, de la grosseur du doigt, longue de quatre pouces, dont on traverse les deux narines, ensorte que les deux bouts touchent à l'os des joues. Il ne paroît qu'un peu de nez. Ils passent aussi de ces chevilles à leurs oreilles, percées de gros trous.

A Timor, on s'arrache les deux dents de la mâchoire supérieure.

Au Mogol, les femmes, se font découper la chair en fleurs.

Au Malabar, les femmes portent des bagues au nez.

Au Calicut, on s'aggrandit les oreilles au point qu'elles descendent sur les épaules.

Digitized by Google

Les femmes du golfe Persique, passent un anneau d'or à travers la peau du nez, près des yeux.

Les femmes de l'Arabie, se percent la narine pour y introduire un grand anneau. Le bon ton est de baiser une femme à travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour enfermer toute la bouche dans leur cercle.

Les femmes arabes du désert, ont les mains, les lèvres et leur front peints en bleues. Elles se font de petits points noirs, aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, et sur les joues. Elles tracent une ligne au coin de l'œil pour le faire paroître plus fendu.

La beauté consiste à avoir des yeux bien ouverts et relevés à fleur de tête.

Les nouvelles mariées se peignent les ongles en rouge; les hommes teignent aussi de la même couleur, les crins et la queue de leurs chevaux.

Digitized by Google

HABITANS

DE LA CHINE.

La Chine, en y comprenant la province de Leaotong, est située entre le 20 et le 43e. degré de latitude septentrionale, et le 116, et le 149e. degrés de longitude, ce qui lui donne environ 460 lieues marines ou 575 lieues communes de France d'étendue du midi au nord, et 350 lieues marines du levant au couchant. Elle est de figure ovale, et bornée au levant, et au midi par l'Océan oriental : au couchant, par de hautes montagnes et des deserts sablonneux qui la séparent de l'Indoustan, et de la grande Tartarie, dont elle est separée au nord par la fameuse muraille bâtie autrefois par un des empereurs du pays dans l'espace de cinq ans, pour empêcher les courses et les entreprises des Tartares. La largeur et l'épaisseur de cette muraille sont partout de 12 coudées, et même de 15 en quelques endroits, et sa hauteur de 30. Elle s'étend en long d'orient en occident l'espace de 500 lieues en mesurant ses courbures, et de 400 lieues en droite ligne. Elle est de brique, mais si bien bâtie que, quoiqu'elle ait déjà durée plus de 1800 ans, elle est encore presque toute entière : elle est flanquée d'espace en espace de tours qu'on fait monter au nombre de 300 : elle étoit autrefois gardée par un million d'hommes.

Digitized by Google

Il n'y a pas de pays au monde qui soit plus peuplé que la Chine : les dernières relations font monter les mâles seuls à plus de 59 millions.

Les Chinois sont d'une taille médiocre ; ils ont le nez court, les cheveux noirs, le visage large et le teint olivatre : les femmes y sont petites, et généralement belles. Ils sont spirituels, industrieux et pleins de vanité. Ils méprisent les étrangers, ils aiment la pompe et le faste : comme presque tous les asiatiques ils sont ambitieux, avares et voluptueux. Ils sont aussi habiles dans la politique, le commerce, les arts et les sciences, que peu vaillans dans la guerre qu'ils n'entendent pas.

Les Chinois sont extrêmement jaloux : aussi les femmes y sont-elles gardées fort étroitement sans avoir aucune familiarité avec les hommes. Il n'y a que la province de *Yunnan* où les femmes aillent dans les rues comme en France.

Ils exposent leurs enfans, ou les font mourir quand ils n'ont pas de quoi les nourrir.

Ils croyent à la métempsicose, et se persuadent qu'il est avantageux de les faire repasser en d'autres corps, et de les faire devenir enfans d'un homme plus riche.

Les hommes sont obligés d'assigner la dot des filles qu'ils veulent épouser : la nouvelle mariée la remet à son père pour le dédommager de la peine qu'il a eue de l'élever. Mendoça ajoute qu'en certaines provinces de la Chine les magistrats donnent de belles filles aux riches, et que l'argent qu'on en retire sert à marier les laides aux pauvres. Les Chinois n'ont qu'une femme légitime, mais ils entretiennent plusieurs concubines.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres enfans, la castration et sur-tout l'infanticide. On a vu des pères estropier eux-mêmes leurs enfans, pour

Digitized by Google

les mettre en état de gagner un jour leur vie tout-seuls en excitant la commisération publique.

L'amour du gain, pour ainsi dire inné chez les Chinois, porte assez souvent un père à jouer la personne de ses propres enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur esclavage pour toute la vie.

La Chine est divisée en 15 grands gouvernemens : Pekin, la capitale de tout l'empire, est dans la province de Pecheli, non loin de la fameuse muraille dont nous avons déja parlé. C'est l'un des plus grands ouvrages et des plus inutiles, sortis de la main des hommes. Le prince sans génie qui l'imagina, la fit élever avec une célérité incroyable, mais les Tartares en font le tour, quand ils veulent, avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette besogne immense, qui coûta la vie au tiers de la nation, fut, dit-on, mis à mort, après l'avoir terminé. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pekin, assure-t-on, est quatre fois plus considérable que Paris. La foule y est aussi grande ; mais elle y a moins d'urbanité. A Pekin, tous les grands seigneurs font précéder leur marche d'un écuyer qui leur tient le chemin toujours ouvert. Le cavalier incivil qui les anonnce, frappe de ce dont il est armé, à droite et à gauche, sur toutes les têtes indifféremment ; ce qui ne laisse pas que de les faire beaucoup respecter du peuple, qui à peine a le temps de se garer ; pour se faire aimer, c'est autre chose, et dont ils se montrent très-peu jaloux.

Sans offrir une architecture noble et regulière, les édifices de Pekin sont assez imposans par leur étendue, et même par la bizarerie de leurs formes. Les temples sur-tout, remplissent assez bien les vues qu'on s'est

Digitized by Google

proposé en les édifiant. Celui du ciel consiste en une salle circulaire, dont le faîte couvert de tuiles bleues est soutenu par une infinité de colonnes sans art, enduites d'un vernis azur.

C'est dans la première enceinte de ce temple, que l'empereur, sous le costume villageois, procède à la cérémonie du labourage. Cette fête de la charrue seroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, si elle influoit sur l'amélioration de l'agriculture en Chine.

Chaque mandarin répète la même scène dans son gouvernement; et le peuple vient s'extasier à la vue de ses chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui, et *mettre* eux-mêmes *la main à la pâte*.. (qu'on me permette cette expression triviale, mais énergique). Cependant il semble que l'empereur et ses mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à-fait au mot, qu'on les assimile aux laboureurs; ils ont soin de faire dorer la charrue et vernir la corne des bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste époux.

Pekin a encore un autre superbe temple, consacré au génie protecteur des murs de la ville. Il est beau pour les Chinois de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette capitale possède aussi un Observatoire; il ne lui manque que des astronomes et des instrumens.

Le palais impérial occupe lui seul, dans la cité vieille, une espace de deux lieues en quarré, et des milliers d'eunuques en font le service.

Les environs de Pekin se ressentent du voisinage de la capitale; ils sont beaux et bien soignés. L'empereur y fait cultiver un vaste jardin, dont toutes les beautés sont prises dans la nature; l'art ne s'y montre pour rien.

Digitized by Google

Passons rapidement en revue quelques-unes des autres villes de la Chine.

Dans la même province où la capitale est située, on trouve Swen-wha, cité assez forte, où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande muraille commence à la ville de Lan, dont les remparts sont baignés par la mer.

La province de Chansi, la plus anciennement peuplée, ne l'est pas beaucoup à présent. Il y a peu d'endroits murés. Les habitans, pauvres pour la plupart logent dans des trous pratiqués en terre; ils commerçent du raisin sec.

Les chinois de la province de Chansi, fabriquent des étoffes de laine et de poil de chèvres: on les dit plus hospitaliers et d'un caractère plus sociable que leurs compatriotes. Singan en est la capitale, ville considérable, la plus forte, dit-on, après Pekin. Dans les montagnes de son domaine, on a découvert une terre, laquelle infusée dans l'eau, éclaircit le teint des femmes.

Les fourrures sont la principale richesse d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang, doit son nom à un oiseau imaginaire, dont les chinois aiment à porter la figure sur leurs habits.

La ville de Kon-Chang se vante de posséder le tombeau de Fohi, législateur de la Chine, qui précéda J. C. de 3000 années; personnage aussi fabuleux peut-être que l'oiseau Fon-Hyang.

On fabrique des Tapis et des étoffes de laine à Neng-Hya, ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la province de Sec-Tchouen, ce sont les Mayao-tsès, peuplade demi-sauvage, et à moitié soumise par les chinois, qui les appellent rats de bois! Ces gens ont

Digitized by Google

leur gonvernement propre, qui approche du régime féodal et militaire. Les passe-droits ne sont point connus chez eux. Pour être officier, il faut faire preuve de bravoure et d'adresse. Celui qui se présente à un grade, est obligé de franchir à cheval, un fossé large, et dans lequel brille un feu clair. On exige aussi de lui, qu'à la tête de sa troupe de cavalerie, il se précipite du sommet de la montagne la plus élevée.

Si les Myao-tsès avoient quelque ambition, ils feroient trembler les Chinois qui se disent leurs maîtres, et qui n'osent exercer sur eux leur droit de souveraineté. Les Mandarins, pour l'ordinaire peu aguerris, font la sourde oreille, et ferment les yeux, quand ces montagnards indépendans et fiers, refusent la contribution, qu'on ne leur demande jamais deux fois, dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divisés par tribus, assez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque tribu est paisible. C'est ordinairement une famille bien unie, sous l'inspection du plus âgé. On soupçonne les chinois de chercher à les affoiblir en les excitant sous main, les uns contre les autres.

Les armes ordinaires des Myao-tsès, sont l'arc et la demi-pique.

Les moins indépendans d'entr'eux, répandus parmi le peuple chinois, aiment cependant à s'en distinguer, par une espece de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire, en usage pour toute la nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, et ne portent qu'une espèce de pourpoint et des hauts-de-chausses.

Les Myao-tsès non encore soumis, ont pour habit seulement un caleçon et une casaque, qu'ils replient sur l'estomach. Ils fabriquent de la toile et des tapis

Digitized by Google

bien tissus, qui leur servent de couverture pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune et verte : les autres de filets crus d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts et taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la mer ou dans les lacs du pays. Le bonnet et le reste sont à-peu-près de même. La matière est faite de gros fils et retors, d'une espèce de chanvre et d'herbes inconnues aux Chinois. La plupart vont nuds pieds.

La coëffure des femmes a quelque chose de grotesque. Elles mettent sur la tête un ais léger, long de plus d'un pied, et large de cinq à six pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, attachés avec de la cire ; de sorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer ni se coucher qu'en se soutenant par le col. Elles se trouvent aussi obligées de détourner à chaque instant, la tête à droite et à gauche, le long des chemins qui, dans cette contrée, sont pleins de bois et de brossailles. La difficulté est encore plus grande, quand elles veulent se peigner à fond. Elles passent des heures entières devant le feu, pour faire fondre et couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux [ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an], elles se coëffent de la même manière.

Cette mode, qui probablement n'auroit point vogué ailleurs, est affectée aux jeunes femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles se contentent de ramasser sur leurs têtes, en tresses nouées, leurs che-

veux, quand il leur en reste après la toilette qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan est la capitale de la riche province de ce nom. Moins sauvages que les Myao-tsès, les habitans de ce district, après avoir défendu long-temps leur indépendance, n'ont consenti à reconnoître la domination chinoise, qu'autant qu'on leur laisseroit les privilèges les plus étendus. En conséquence, ils forment une espèce de royaume à part, au milieu de l'empire. Ils vivent sous des seigneurs suzerains, qui relèvent de l'empereur, et qui ont chez eux droit de vie et de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuser. Les naturels de ce canton ont des mœurs toutes particulières. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* (c'est leur nom). Ils portent des sandales; leurs jambes sont nues. Une veste de toile leur descend jusqu'aux genoux) les femmes y ont de longues robes et de petits manteaux : les seigneurs sont vêtus de damas ou de satins, à la manière des grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beau tapis, et une étoffe unie avec de la soie torse.

Dans le district d'Yun-ning-tu, ville au nord d'Yun-Nan, on élève de grands troupeaux de ces vaches dont la queue sert à faire des étoffes à l'épreuve de la pluye, et dont les chinois ornent leurs étendars et leurs casques.

C'est à Ko-King que se fabriquent les plus beaux tapis de toute la Chine.

Les habitans de Ching-Hiang, jolie ville dans le plus beau site de la province, font aussi avec du coton, des tapis assez estimés.

Sé-Nang est une petite ville, arrosée d'une belle rivière. Un sentier unique et fort étroit la fait communiquer

Digitized by Google

communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, et au sein desquelles se retirent les habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes et les archipels ; il n'y auroit peut-être plus d'hommes sur la terre.

Près de Sé-Ming, autre ville sise sur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des colonnes de cuivre, marquant les anciennes limites de l'empire.

Si l'on en croit les topographes, il y a sur le territoire de Nan-Ning, une espèce d'oiseaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le sol des environs de Tsin-Cheu, produit une herbe dont on fait des étoffes, quelquefois plus chères que de la soie.

Jadis, à Chang-cha, ville principale du midi de la province de Hou-guand, on célébroit des jeux et des combats en l'honneur d'un mandarin aimé de la nation, qui s'étoit noyé dans le Heng-kiang. Nous rapportons cette anecdote, parceque de tels événemens sont rares à la Chine, comme ailleurs. Peu de ministres s'y font regretter du peuple.

Canton est la capitale de la province de Kouang-tong. C'est une grande et belle ville. On y remarque sur-tout la rue de porcelaine. Il y a plusieurs manufactures où l'on fabrique des étoffes brillantes, mais mal travaillées et peu durables. Celles qu'on appelle *Chas*, et qui sont à jour et à fleurs, sont les plus estimées. On les porte en été.

Les montagnes qui occupent le centre de l'île Haynan, sont habitées par des hommes difformes, et qu'on dit indépendans et lâches tout-à-la-fois. Ils attendent la nuit pour descendre de leurs retraites, et vont piller les maisons de la plaine. Ils ont pour armes, la flèche, un poignard et une hache tranchante. Leurs cheveux

Digitized by Google

forment un bourelet autour de leur tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or et d'argent pendent à leurs oreilles ; une pièce de calicot les couvrent de la ceinture aux genoux. Les femmes se distinguent par un corset, et par des rayes qu'elles se font avec l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas des joues.

Hang-cheu, capitale de la province de Che-kyang, est une ville importante. On y trouve les principales manufactures de soie de la Chine. On y fait des taffetas, des satins à fleurs, des étoffes unies, les meilleures de l'empire.

Les portugais avoient un très-bel établissement à Liam-po ; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois, en fait d'avarice et de rapine, ils en ont été chassés.

Les Chinois ne veulent point souffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réserve à Cheuchan. C'est une île considérable. Le thé croit sur ses montagnes. Elle est célèbre par un pélerinage de marins. On y compte 490 temples desservis par 3000 Bonzes, engraissés des offrandes abondantes qu'on s'empresse de leur apporter de toutes parts.

Chau-king est une ville très-ornée ; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, est le tombeau d'Yu, autour duquel on va se livrer à la joie. Yu méritoit un souvenir de la reconnoissance, pour avoir fait déssecher une grande étendue de terres marécageuses. Ce travail vaut bien la construction de la grande muraille.

C'est à Heu-cheu, ville sur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la seule ville de Chang-Hay en Kyang-nan.

Digitized by Google

Nan-king est la capitale de cette province. Cette grande cité a perdu son éclat, du moment qu'elle ne servit plus de résidence aux empereurs.

Les citoyens de Nan-king sont adonnés à l'étude avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent sous la main, dans cette ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple sans imagination, ne peut se passer de livres, pour devenir savant à sa manière. La science des mots l'occupe plus que celle des choses. De même que l'observance de l'étiquette passe à ses yeux avant la pratique de la morale.

Il se fait encore beaucoup de commerce dans cette ancienne ville impériale. On y fabrique des satins unis et à fleurs, des draps de laine, espèce de feutre sans tissu, ornés de fleurs artificielles qui se font avec la moëlle d'un arbre.

A Sang-kyang, ville près de la mer, et sur un petit lac, on vend beaucoup de cotons, des calicots de toutes espèces, qui, lorsqu'ils sont teints, paroissent de la plus belle serge.

La peine de mort, portée dans nos codes criminels, contre les scélérats, a trouvé des contradicteurs. On pourroit citer à l'appui de leur opinion, ce qui s'est passé à Tsong-ming. Las des exécutions journalières auxquelles le peuple s'accoutumoit, le gouvernement Chinois prit jadis la résolution de reléguer dans cette île de la province de Nan-king, tous les malfaiteurs qui infestoient l'empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occasion de faire le mal, s'adonnèrent tout entier au bien. Aidés de quelques familles agricoles du continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; et dans peu, on vit une étendue de 20 lieues sur six, inculte et déserte, changée en une campagne fertile et populeuse. Ensorte qu'aujourd'hui l'île Tsong-ming offre

Digitized by Google

une petite province très-florissante, digne de toute l'attention du ministère.

On ne sait comment s'est introduite parmi les insulaires, la manie des procès, à laquelle ils sacrifient tout leur avoir. Au reste, c'est un des traits du caractère de toute la nation chinoise, querelleuse et chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trépas, long-temps avant le terme probable de l'existence, ils se pourvoient d'un cercueil vernis et doré, qui devient à leurs yeux, la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet usage? Seroit-ce parce qu'exposé, sous le plus léger prétexte, à tendre le dos aux bâtons dont le mandarin marche entouré, et regardant la mort comme le moment du repos de la vie, ils sont bien aise de s'en assûrer, en se procurant un cercueil des plus solides et des mieux conditionnés. Il est bien singulier que les Chinois par esprit de vanité et de superstition, fassent précisément la même chose que faisoient nos religieux de la Trappe, par esprit de pénitence et de mortification.

On sait que ceux-ci se creusoient journellement leurs fosses. Les Egyptiens au contraire, par un raffinement d'épicureisme, admettoient des squelettes à leurs banquets,

Change-té, autre ville de la province de Honang, se trouve à-peu-près dans la même position que la petite ville de Sè-nang, dont nous avons dit un mot précédemment.

C'est à Kyoseu, dans la province de Chantong; que naquit Confucius, le seul homme de sa nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce philosophe qui eût pu balancer Zoroastre et Pytagore ses contemporains, ne se soutiendroit peut-être pas aussi bien à côté

Digitized by Google

de Socrate et d'Epictecte, de Ciceron et de Sénéque ; mais il eût pu les égaler, s'il fût né leur compatriote.

Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre, semblent prouver la disette de grands hommes qui affligea de tout temps cette empire, le plus vaste, et que quelques-uns croyent le plus ancien de la terre.

Confucius fut l'apôtre et le martyr de la loi naturelle qu'il avoit, dit-on, pris à cœur d'y rétablir. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les hommes, et d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices solemnels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de religion, qu'on iroit à certains jours, brûler de l'encens sur le tombeau de ses pères. Ce culte si naturel et si pur, prévalut quelque temps sur les autres sectes ; et devint la religion de l'état. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquete sacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore. Il contient le peuple, et par fois ses chefs.

La piété filiale réduite en culte politique, est une très-belle idée, et d'une exécution facile, quant à l'extérieur. Mais cette espèce de religion domestique, servant de rite civil dans l'empire le plus vaste de la terre, devoit dégénérer bientôt en vain simulacre qui ne tourna qu'au profit des grands ; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appelant leurs *enfans*, et en se disant leurs *pères*. Ces deux noms furent un talisman pour le peuple sensible et débonnaire. L'institution la plus touchante dans son principe, consomma complétement le grand-œuvre de la servitude nationale ; et le despotisme s'étonna lui-même de se voir affermi sur les bases les plus respectables et les plus chères au cœur de l'homme.

C'est en conséquence de cette théorie (pour donner

Digitized by Google

un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'empereur lui-même fait administrer sous ses yeux, aux grands de sa cour, une vingtaine de coups de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps choisi pour cette correction, indique en effet que le souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On étend le coupable tout de son long, le visage contre terre; on tire ses haut-de-chausses sur ses talons. Puis on lui applique sur les *fesses*, les coups de bambou ordonnés par le geste de l'empereur ou du mandarin.

On remarquera, par addition, que cette correction paternelle est « un supplice si violent, qu'un seul » coup est capable de fendre en deux une personne » délicate. Souvent on en meurt ».

» Les mandarins qui par-tout où ils se trouvent, re» présentent le prince, rendent la même justice; et » souvent, assûre-t-on, il ne faut qu'une bagatelle pour » se l'attirer ».

Le bourreau dans ses fonctions, porte une ceinture de soie jaune; c'est la livrée de l'empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le costume caractérise l'esprit d'une nation, et sa manière de voir. Le bourreau portant les couleurs du souverain, indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le regne de Chun, la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré et des habits extraordinaires.

Pour faire sa Cour à un mandarin bien sévère, c'est-à-dire bien despote, on lui porte en cérémonie, un vêtement composé de petites pièces quarrées de satin, bleues, rouges, noires, jaunes, vertes, etc. La diver-

Digitized by Google

sité de ces couleurs représente tous les différens peuples qui portent chacun des habits particuliers, et dont il est le digne gouverneur. Ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Van siu-i*, *habit de toutes les nations*.

Les Mandarins militaires sont distingués des autres ordres par des figures de dragons dont leurs robes sont enrichies. Ils portent aussi une espèce de *surtout* brodé de figures d'oiseaux et d'autres bêtes, et pour l'ordinaire ils ont la tête enveloppée dans une espèce de capuchon.

Au reste, l'habillement des Chinois en général, a de la gravité. Il consiste en une longue robe, à longues et larges manches, qui se croisent sur la poitrine, et s'attachent sur le col par deux ou trois boutons d'or ou d'argent ; leurs hauts-de-chausse sont de satin ou de toile. Sur leur tête est une touffe de cheveux tressée, surmontée d'un petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la soie : les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin; à présent ils sont de soie. A leurs pieds sont des bottes de soie, de calico ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux sexes en Chine, portoient les mêmes vêtemens.

Les femmes sont modestement vêtues d'une longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laisse voir que leur visage : leurs cheveux sont frisés en boucles, entremêles de touffes d'or ou d'argent, surmontés quelquefois de la figure d'un oiseau fabuleux appellé *fong-ouang*, dont la queue s'élève en aigrette, les aîles s'étendent sur les tempes, le corps est sur le front, et la tête est suspendue sur le nez : elles se frotte pour se blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les femmes (et aussi les mandarins), se laissent croître

Digitized by Google

les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conserver à l'abri de tout accident.

Les Chinois se servent d'une forte étoffe de soie rendue impénétrable à l'eau par un vernis ou résine élastique ; ils en fabriquent une espèce de manteau à capuchon dont ils font le plus grand usage.

Le blanc est en Chine la couleur du deuil, il dure trois ans, ou au moins vingt-sept mois pour un père ou une mère ; et les lois chinoises, qu'on pourroit regarder comme le code de la piété filiale, interdisent toutes fonctions civiles, et prescrivent même des jeûnes pendant ce temps qui repond à celui où la foible enfance n'exista que par les soins paternels. — L'habît du premier mois de ce grand deuil n'est qu'un sac d'une grosse toile rousse, ceint d'une corde : la coëffure est un morceau d'étoffes à l'entour de la tête.

C'est en se prosternant, en se roulant par terre, qu'un fils reçoit les condoléances à la mort de son père, dont il garde quelque fois le corps pendant deux ou trois ans, avant de le transporter dans la sépulture de la famille.

Les paysans, ou laboureurs Chinois portent une espèce de manteau de chaume qui est destiné à préserver des intempéries de l'air l'homme employé aux fonctions les plus utiles, et que les Chinois ont toujours cherché à encourager. C'est dans cette vue que *la cérémonie du labourage* se repète chaque année, au milieu du signe du verseau qui répond à notre *huit* février.

L'empereur, (dans chaque ville qui le représente) suivi de toute sa pompe, et accompagné de 24 laboureurs couverts de cette habit de chaume va offrir un sacrifice à Chang-ti ; et labourant lui-même un

Digitized by Google

certain nombre de sillons, il y sèmeles *cinq grains* les plus estimés : *froment*, *orge*, *riz*, *mil*, *et millet*.

Une des causes qui rendent les rues de Pekin les plus peuplées de l'univers, c'est la multitude d'allées et de venues qui resultent de l'usage où est le peuple de prendre à des ambulans tout ce dont il a besoin pour sa nourriture ; aussi voit-on une infinité d'espèce de traiteurs parcourir la ville tout en faisant cuire leurs viandes, leurs riz etc., qu'ils vendent en même temps aux passans.

L'on rencontre aussi très souvent des jeunes filles jouant du tambourin dans les coins des rues, dans les places, et les carrefours ; elles sont étonnantes par les sons qu'elles savent en tirer. Ces filles sont de la société de cette foule de baladins qui courent les rues de Pekin, et servent aux divertissemens dont toujours les festins sont accompagnés : comme toutes les femmes du peuple, elles ont des espèces de caleçons qui leur permettent de porter des habits plus courts.

Les Chinois ont différentes espèces de prêtres : ceux qu'on appelle Bonzes, sont les principaux. — Ils sont fourbes, et se parent, dit-on, du manteau de la vertu pour mieux tromper leurs compatriotes.

Ils ont aussi des religieuses qu'ils appellent *Vestales*, et qui vivent dans une austérité édifiante. Elles sont chargées de tous les menus détails du culte divin. S'il leur arrive de porter quelques atteintes à la chasteté, elles sont rigoureusement punies et bannies honteusement, sans aucun espoir de retour.

C'est à la Chine qu'on inventa l'art de filer la soie. On y fabrique des damas, des satins unis, rayés ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures, des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaspés, flambés ; des velours, des

Digitized by Google

brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de la laine, on fabrique des couvertures et un drap brun. Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la toile.

Les Chinoises font la revérence à la manière des femmes en Europe. Cette salutation n'est pas dépourvue de grace et de noblesse ; mais elle fait sourire chaque fois qu'on la voit pratiquée par des mandarins en Orient, et des graves magistrats en Occident.

Résumons. Les Chinois nés pacifiques, laborieux et graves, seroient peut-être l'une des nations les plus estimables du monde connu, s'ils s'interdisoient le commerce. Le commerce leur a fait contracter presque tous les vices qu'on leur reproche, et les a rendus dissemblables de ce qu'ils devroient et pourroient être, d'après les livres de morale faits pour eux.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Hommes & Femmes Chinois.

Labrousse del. St. Sauveur direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Traiteur Chinois Ambulant.

Labrousse Del. *St. Sauveur Direx.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Musicienne Chinoise

Labrousse del. St. Sauveur direxe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cavalier Chinois.

Labrousse del. — Ste. Sauveur direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

Bonze et Vestale Chinois.

Labrousse Del. St. Sauveur Direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

Servantes et Bonze mendiant Chinois

Labrousse Del.

St. Sauveur Direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paysan et Paysanne Chinois.

Labrouſſe del. *St. Sauveur direx.*

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DE LA PERSE.

La Perse est située entre le 23ème degré et le 42ème de latitude, et entre le 62ème, et le 85ème degré de longitude. Au nord, elle est bornée par la Tartarie Asiatique et la mer Caspienne; au levant, par l'Indoustan, et la Tartarie indépendante; au midi, par le golfe Persique, et la mer des Indes, et au couchant par la Turquie d'Asie.

Les rivières principales de la Perse, sont l'Araxe, l'Erès ou l'Aras. dont le cours est de 150 lieues, le Sahna, ou Synnée, l'Hindement, ou le Zerderoust, et quelques autres moindres; mais en général, il y a peu de rivières en Perse, et il n'y en a aucune de bien navigable dans toute son étendue: elles ne portent pas loin leur cours; et au lieu de grossir comme dans les autres pays, elles diminuent à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources par une infinité de canaux qu'on en tire pour arroser les terres.

Diverses branches du Mont-Taurus traversent la Perse du levant au couchant; les provinces qu'elles laissent au Nord jouissent d'un air tempéré, et l'on y voit partout des forêts de muriers: mais l'air est fort chaud dans

celles qui sont au midi. Le terroir y produit des légumes et toutes sortes de grains à la réserve de l'avoine et du seigle. Le coton y croît par-tout en abondance : et entre les animaux domestiques, les Chameaux et les Bufles y sont en grand nombre, mais principalement les Chevaux, dont on voit des haras de 5 à 6 mille entretenus par le roi pour la remonte de ses gardes. On y voit plusieurs sources de Naphte, et des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de turquoises et de sel; mais on ne travaille point aux premières à cause de la disette du bois. On tire de la Perse du coton, des toiles de coton et quelques perles, mais principalement de la soie, des étoffes de soie et de beaux tapis. Elle produit tous les ans environ 20,000 balles de soie chacune de 126 livres.

En général, le terrein de la Perse est sablonneux, stérile dans les plaines, et parsemé de petites pierres rouges; il ne produit que des ronces et des chardons, dont on se sert au lieu de bois dans les lieux qui en manquent. La terre est bonne dans les vallons formés par les montagnes, sur-tout dans la province de Ghilan, qui est la plus fertile; aussi est-ce dans les vallons que sont situés la plupart des villages. La rareté de l'eau dans le reste du royaume fait qu'on n'y trouve pas beaucoup de villes et les villages y sont en petit nombre, à cause de la stérilité du terroir; mais pour la commodité des voyageurs, les rois ont fait construire des caravanserais sur les routes de distance en distance.

Comme il n'y a pas de forêts dans le pays, la plupart des maisons sont bâties d'une espèce d'argile qui se pétrit, et se coupe comme le gazon, et de briques cuites au soleil. On couvre les murailles d'un enduit fort uni qui les fait paroître comme de marbre. Au milieu de chaque maison, il y a un ou plusieurs portiques avec un étang plein d'eau, et il y a des chambres tout autour

Digitized by Google

du portique. Les maisons n'ont communément que deux étages, et le dessus est en terrasse. Il n'y a des oliviers que dans quelques provinces, le climat est fort propre pour la vigne, et il y a plusieurs cantons dont les vins sont très-estimés.

Les nombreux habitans de la Perse, cette belle et vaste contrée d'Asie, sont gouvernés depuis une longue suite des siècles par des princes efféminés ou cruels.— Ils ne savent pas jouir des bienfaits que leur prodigue la nature; et ils sont toujours contrariés par les intérêts mal-entendus d'un despotisme odieux.— Quelques historiens des poëtes, le sage Lockmann, Zoroastre le réformateur, et les ruines de Persepolis ont attaché quelque gloire au nom de cette nation, qui a perdu son éclat depuis que les Muphtis ont succédé aux Mages.

Pourquoi les Perses ne ressemblent-ils pas tous aux anciens Guèbres dont il existe des familles? Cette peuplade estimable, pratique et réalise encore de nos jours la philosophie naturelle. Disciples de Zoroastre, ils ne savent plus lire dans le code de leur saint législateur; mais un cœur bon, un sens droit sous le sauve-garde d'une tradition sacrée, les ont maintenus jusqu'à présent dans le véritable sentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entier aux vertus privées, leur ambition ne passe point la borne de leur héritage. Ils croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages et leurs champs. Il sortiroit de la vie avec regret, celui-là qui ne laisseroit pas pour le remplacer sur la terre, une génération d'enfans robustes, et une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe sans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs désirs. Vêtus simplement, la décence fait toute la parure des femmes. Amis du travail, l'oisiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs mœurs. Amis de la paix, ils se détournent du Musulman mal-intentionné à

leur égard, comme on se gare d'une pierre qui menace la tête du passant; et ils ne trouvent point de plaisir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la couronne dont ils relèvent, afin de se conserver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoissance; ils se feroient un crime de répandre le sang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils sont bien un peu entichés de superstition; mais il semble qu'elle ne sert qu'à les faire distinguer des autres sectes religieuses; ils croient à un grand être qui renferme tous les êtres, à une ame universelle, d'où découlent tous les esprits qui animent les corps; ils croient à la métempsycose.

Les Guèbres font un contraste parfait avec le reste des Persans. Ceux-ci doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux, ont tous les vices et tous les agrémens d'une nation civilisée depuis long-temps, et qui a tout-à-fait perdu de vue les institutions primitives de la nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur, et doivent paroître aimables aux étrangers qui ne les observent que superficiellement; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux; ils cherchent à se dédommager sur les particuliers de tout ce qu'un gouvernement despotique leur fait souffrir.

Le Coran est le code religieux et civil dominant. Les crimes sont punis en Perse d'une manière très-sévère. Quand par exemple quelqu'un *a mérité d'être pendu*, on *l'accroche par la* gorge à un crochet de fer, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il expire. Les femmes qui ont violé la foi conjugale sont précipitées du haut d'un clocher de Mosquée. Lorsqu'une fille est convaincue de s'être abandonnée à quelqu'un, on lui fait raser la tête, et on lui

barbouille le visage, et ensuite on la fait monter sur un âne, le visage tourné vers la queue; en cet état le bourreau la promène par les rues, en criant de temps à autre, *malheur aux filles qui n'ont pas soin de leur honneur.* Les lois des Ymans permettent aux pères et aux mères de tuer leurs filles quand ils les surprennent dans le crime. L'on punit avec beaucoup de rigueur ceux qui maltraitent leur père ou leur mère. Si un enfant est convaincu de leur avoir dit des injures, on lui coupe la langue; et c'est le bras qu'on lui coupe s'il a été assez dénaturé pour les battre.

Les Persans ont pour l'ordinaire la taille médiocre, le corps bien pris, le visage olivâtre et basané, et le poil noir; ils sont maigres, secs, forts et robustes; ils se font raser la tête et le menton, et ne gardent que les moustaches. Leur démarche est peu grave; mais ils sont tous généralement affables aux étrangers: ils sont leurs amis, et si fidèles dans leur amitié, qu'ils le préfèrent au sang et à la naissance, mais irréconciliables dans leurs inimitiés. Ils sont tous forts lascifs et adonnés aux femmes qui sont, en ce pays-là, les plus belles et les plus agréables du monde: de sorte qu'on dit en commun proverbe, *femme et cheval Persan.* Ils achètent les femmes et donnent la dot aux pères des filles qui ne sont obligés que de *les donner vierges.* Le roi a un nombreux sérail composé des plus belles femmes de l'Asie, toutes jalouses les unes des autres, et esclaves des caprices de leur maître.

Les sciences sont fort cultivées en Perse; aussi n'y a-t-il guère de lieu où elles soient plus honorées. Les Persans qui ont ordinairement l'esprit vif en sont très-capables: ils sont bien différens de ceux qui embrassent plusieurs sciences ou plusieurs arts à la fois; parmi eux quand quelqu'un s'est attaché à une science en particulier, il continue de s'y perfectionner toute sa vie. Ils ne croient

Digitized by Google

pas même digne d'eux de s'ériger en professeurs, et d'enseigner aux autres ; moyen assuré de se rendre plus habile. Le roi assigne ordinairement des pensions aux plus laborieux et aux plus savans.— L'étude des lois est fort estimée parmi eux ; et ce qu'on ne sauroit trop louer, c'est que les magistrats ont soin d'y rendre leurs enfans habiles, en leur proposant les procès qu'ils ont jugés, et leur demandant comment ils auroient jugés et par quels principes ; il n'y a presque pas de Persans qui ne sache lire et écrire.

La langue particulière des Persans approche fort de l'Arabe, et n'a rien de commun avec la Turque qu'on parle communément à la cour. L'Arabe est leur langue savante.

L'habillement des Perses consiste en une chemise de coton, ouverte sur la poitrine, et qui descend jusqu'aux genoux, une veste un peu plus longue encore. Cette robe chez les riches est de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre garnie de galons et de riches broderies : des caleçons leur descendent jusques sur les pieds. Leurs bas sont courts, larges et de drap. Leurt chaussures de maroquin. ont la forme de nos pantoufles ; ils portent souvent des bottines. Leur turban est plus haut, plus majestueux que celui des Turcs. Le costume des femmes, peu différent de celui des hommes, est encore ce qu'il étoit il y a quatres siécles, ce qui doit nous surprendre, chez une nation opulente et amie du faste. Leurs bras sont ornés de bracelets ; leur tête d'une chaîne d'or ; leurs oreilles de boucles ; des anneaux pendent quelquefois à leurs narrines. Les filles et les jeunes épouses sont très-souvent voilées, où bien elles s'enveloppent le visage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue et la respiration. Le bleu foncé est la couleur du deuil.

C'est dans la province Irac-Azemi, que se trouve

Digitized by Google

Ispahan, capitale de toute la Perse : mais il faut aller à la ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles femmes de ce vaste empire.

La ville de Raschan est très-commerçante; on y fabrique du satin, des velours, des taffetas, diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or et d'argent, etc.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la ville de Suster ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hystape, et d'où Alexandre emporta un riche butin.

La province de Farsistan possède les fameuses ruines de Persepolis, qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz, ville principale de cette province, et patrie de *Saadi*, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore; c'est le tombeau de ce poëte philosophe, qui mériteroit d'être connu tout entier parmi nous.

A Laar, la première ville du Laristan, on fabrique des ceintures très-estimées.

Les Guèbres sont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman : ils y font un grand commerce de laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, et dont ils font des serges très-recherchées dans tout l'Orient; elles sont presque aussi fines, aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures et de beaux tapis. Les habitans de la partie méridionale sont presque noirs, à cause de la chaleur. Leur habillement, en conséquence, est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les femmes y portent une simple chemise, qui descend jusqu'à la ceinture. De-là une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non-seulement leurs bras, mais encore leurs jambes. Une plaque

Digitized by Google

d'or, enrichie de pierres précieuses, est suspendue à leur nez.

L'isle d'Ormus n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du conquérant des Perses. Alexandre traversa cette province avec son armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan, l'Hercule des Persans.

On trouve dans le Kabulistan, des Gentils qui ont quantité de pagodes, et qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses en habits de couleur rouge foncé.

Le Kandahar est habité par un peuple demi-sauvage, que les rois de Perse eurent bien de la peine à contenir. Leur costume donne une idée de leurs mœurs. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, et qu'ils relèvent par-devant jusqu'à la ceinture, et un large caleçon de la même toile, forment tout leur habillement. Ils ont les jambes et les bras nuds. Les riches font usage de pantoufles et de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours, dont un bout retombe par derrière, et l'autre extrémité s'élève sur le devant de la tête, en forme d'aigrette.

Digitized by Google

Persan C

Digitized by Google

Digitized by Google

Persanne

Digitized by Google

Digitized by Google

Favorite du Roi de Perse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Kandaharien Sujet Persan.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DE L'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE prise en général, est située entre les 38 et 42e. degré de latitude, et les 58 et le 68e. de longitude. Elle est bornée au nord par le royaume de Pont ou la Natolie, et par le Mont-Caucase, qui la sépare de l'ancienne Colchide ou de la Géorgie; au levant par le même Mont-Caucase qui la sépare de l'Ibérie, et par le fleuve *Cyrus*, aujourd'hui *Kour*, qui la sépare de la province de Schirvan en Perse, (l'ancienne Albanie); au midi elle est bornée par le Kurdistan et le Diarbekir, c'est-à-dire, par l'Assirie, la Misopotamie et la Sirie; et au couchant par le Pont et la Cappadoce.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot Arménie; mais on sait que ce pays fut d'abord soumis aux Perses, et fit ensuite partie de l'empire d'Alexandre. L'Arménie n'est en elle-même qu'une des contrées les moins importantes de l'Asie; c'est cependant sur ce petit théâtre que furent représentées les deux plus grandes scènes de l'histoire du monde.

L'Arménie est habitée par divers peuples dont les anciens habitans seuls portent le nom d'Arméniens: ils professent la religion chrétienne, et sont répandus dans plusieurs parties de l'Asie et de l'Europe, à cause

Digitized by Google

du commerce dont ils font leur principale profession, et dans lequel ils surpassent, dit-on, les Hollandais, même les juifs. Ils sont naturellement simples, francs, adroits et ménagers : ils ne s'appliquoient qu'à l'agriculture, lorsque *Cha-Abbas*, roi de Perse, ayant établi au commencement du dernier siècle la colonie de *Zulta*, auprès d'Ispahan, leur inspira le goût du commerce, dans lequel ils ont toujours bien réussi. Leur plus grand négoce consiste en soie qu'ils portent du levant dans diverses parties de l'Europe : ils jouissent de quelques priviléges en Turquie et en Perse; et suivant les traités qu'ils ont conclus avec les califes et autres princes Mahométans, ils ne peuvent être faits esclaves.

Les Arméniens sont les uns schismatiques, et les autres catholiques romains.—La bénédiction nuptiale a chez eux des particularités qu'il est bon de raconter.—Le prêtre qui procède à la célébration du mariage lie avec un beau mouchoir brodé la garde et le fourreau d'une épée, si étroitement qu'on ne sauroit dégager la lame, cérémonie qui donne à entendre que les époux ne doivent rien se permettre entr'eux avant que le prêtre ne soit venu rompre ce nœud dans leur maison. En conséquence, des matrones gardent à vue la nouvelle épousée, tandis que de jeunes hommes surveillent le mari. Suivant l'usage du pays, il doit se passer trois jours ou huit au plus, avant la consommation. Le moment enfin arrivé, le prêtre se transporte avec le mari dans la chambre de l'épouse, qui est couverte d'un grand voile, à travers lequel elle peut à peine respirer. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrémités d'un fil, il le coupe dans le milieu, entr'eux, avec l'épée en question qu'il dégaîne en leur présence, après avoir eu préa-

Digitized by Google

lablement grand soin d'empocher le mouchoir dont il l'avoit liée; puis, il fait heurter leur tête modestement l'une contre l'autre, en signe de consentement; il remet ensuite l'épée entre les mains de l'époux, et lui ordonne d'en frapper trois fois légèrement la tête de l'épouse, qui s'incline comme par soumission et obéissance; alors le prêtre se retire tout de bon, et abandonne enfin les nouveaux mariés à eux-mêmes.

La jalousie est encore un des vices des Arméniens: ils ont la cruelle coutume de tenir leur femme comme en chartre privée. Quand une Arménienne obtient la grace toujours rare de franchir pour un moment le seuil de la porte, elle est enveloppée d'un long manteau; un grand voile blanc la couvre de telle sorte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour se conduire, et le nez pour respirer.

Presque tous les Arméniens se sentent une espèce de vocation particulière pour le commerce: ils le font avec une intelligence si déliée, qu'elle ressemble beaucoup à l'astuce de certains juifs. Cette nation, qui pourroit redevenir quelque chose dans le système politique, à raison de son commerce, est au contraire comme une riche éponge que les Turcs et les Perses pressurent à l'envie chacun de leur côté à mesure qu'elle se remplit.

Quoiqu'ils distinguent le peuple, le tiers état et la noblesse, ils n'ont aucun égard particulier pour cette dernière, on pourroit même dire qu'ils n'en reconnoissent plus entr'eux, et l'inégalité des conditions a fait place à celle des richesses, toute aussi funeste et aussi flétrissante que l'autre.

Le costume des hommes et des femmes est presque le même, et ne varie guère: c'est celui de tous les orientaux: simple, commode, décent et noble: il con-

Digitized by Google

siste en plusieurs robes très-longues, de drap ou d'étoffes légères, suivant la saison; celles de dessous sont assujetties par une ceinture plus ou moins riche, selon les facultés de l'individu qui la porte.

Une autre partie de l'Arménie, qui appartient uniquement aux Turcs, est habitée par les Turckmans, qui lui ont donné leur nom.

Les Turckmans, qui sont Tartares, et en remontant plus haut, Huns d'origine, habitoient le Turquostan, portion de la Tartarie qu'ils quittèrent vers le XIe. siècle pour chercher d'autres demeures. Ils se partagèrent, et une partie d'entr'eux vint s'établir dans la partie occidentale de la grande Arménie, le long de l'Euphrate, à laquelle ils donnèrent leur nom. Ils sont devenus les sujets des Turcs, qui ne leur ont laissé qu'une ombre de liberté : ils occupent encore les plus belles campagnes aux environs de l'Euphrate, où ils vivent à peu près de la même manière qu'ils vivoient lorsqu'ils s'établirent dans ces cantons.

Quoique la Turckomanie ait un gouvernement particulier et des mœurs différentes des Arméniens, on ne peut cependant la regarder véritablement que comme un démembrement de l'Arménie.

Digitized by Google

Armenien

Digitized by Google

Digitized by Google

Arménienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Armenienne que l'on conduit pour la Marier?

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES ARABES.

L'Arabie eſt la région la plus méridionale de l'Aſie, ſujette au grand ſeigneur, & la plus prochaine de l'Afrique & de la mer rouge. On la diviſe en trois parties, dont la première eſt appelée Arabie heureuſe, à cauſe qu'elle eſt la moins déſerte. Ses villes principales ſont Medine & la Mecque; la première eſt célèbre par la naiſſance de Mahomet, & la ſeconde par ſa ſépulture.

Son prince ou Chérif eſt très-puiſſant, & n'eſt ſous la protection de perſonne. Il eſt fort reſpecté des Mahométans, parce qu'il eſt de la famille de Mahomet. On lui envoie de riches préſens, tant par dévotion, que pour empêcher que les Arabes n'enlèvent les caravanes de pélerins, qui viennent de toutes parts viſiter le tombeau de leur prophète.

La ſeconde partie ſe nomme Arabie déſerte. Ses ſables & ſes affreux déſerts lui ont fait donner ce nom. Elle eſt ſtérile & peu habitée; ſes villes principales ſont les deux *Ana*. La première ſur la rivière d'Anan, & la ſeconde ſur l'Euphrate.

La troiſième eſt l'Arabie pétrée ou pierreuſe. Le fameux mont Oreb d'où Moïſe fit jaillir une fontaine en le frappant de ſa verge; & celui de Sinaï, où Dieu lui donna la table du décalogue, ſont dans cette partie.

Tous les Arabes profeſſent la religion mahométane; tous ceux qui habitent dans les déſerts, ſous des tentes, & qui mènent une vie errante, ſe nourriſſent avec un peu d'orge trempé dans du lait de

Digitized by Google

chameau ; ils font profeſſion d'arrêter toutes les caravanes, & de les rançonner en cas de réſiſtance ; ils s'en emparent s'ils ſont les plus forts.

Ceux qui mènent une vie ſédentaire & demeurent dans les villes, cultivent, au contraire, les ſciences & le commerce ; leurs mœurs ſont, à beaucoup d'égards, différentes ; autant les premiers ſont voleurs, autant ceux-ci ſont ſenſibles & généreux.

Ils ont cependant laiſſé dégénérer parmi eux les ſciences & les arts que l'Europe leur doit, & qu'ils ont connus dans les temps les plus reculés.

Les préjugés politiques & religieux ont prévalu chez eux, comme ailleurs, ſur la ſaine raiſon, & ils reconnoiſſent beaucoup de nobleſſe qui vit dans la plus molle oiſiveté.

Ils profeſſent les différentes ſectes dont le mahométiſme pullule ; mais ils ne ſe ſont jamais battus pour les faire prédominer ; & s'ils ſe traitent réciproquement d'infidelles, ils n'ont jamais allumé de buchers, & n'ont jamais cherché à faire des proſélites : parmi eux, point de perſécution à craindre ; ſe mépriſer & ſe fuir, voilà le plus terrible effet des différences de l'opinion.

La religion qu'ils profeſſoient avant Mahomet, étoit le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles. Ils regardoient les planètes comme des médiateurs entre Dieu & les hommes.

Défendus par leurs déſerts & par leur courage, ils n'ont jamais ſubi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'une petite portion de l'Arabie pétrée ; aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple avoit, au contraire, ſubjugué les trois quarts de l'Europe dont il n'a été chaſſé qu'après s'être affoibli par les diviſions de leurs chefs.

Ainſi que tous les orientaux, ils ſe montrent toujours jaloux de prémices en fait de mariage ; le chapitre des ablutions eſt plus long dans la religion mahométane que dans tout autre code ſacré. Sous un climat brûlant, où le défaut de ſoins expoſoit à mille inconvéniens dangereux, il falloit bien ériger la propreté en vertu. Les femmes y ſont

Digitized by Google

ſur-tout ſoumiſes à des règlemens qui paroîtroient peut-être injurieux & ſévères, s'il ne s'agiſſoit pas de la conſervation de la ſanté.

Cette nation eſt hoſpitalière; Mahomet recommande beaucoup cette vertu, mais les Arabes la pratiquoient bien avant lui : ils ſe piquent ſur-tout de la plus intime amitié, & c'eſt une honte ineffaçable, dans quelques tribus, d'avoir refuſé à un ami ce qu'on pouvoit lui accorder.

De temps immémorial, chaque maiſon, dans l'Arabie, eſt un aſyle sûr pour tous ceux qui ſe trouvent dans le cas de s'en ſervir : un Arabe qui mange, ne voit paſſer aucun étranger ſans l'inviter à partager ſon repas : quelques grands ont accoutumé de faire crier, par un héraut, dès qu'ils ſont ſervis : « *au nom de Dieu, que tous ceux qui ont faim s'approchent & mangent.*

Il faut cependant avouer que l'hoſpitalité eſt exercée avec beaucoup moins de chaleur qu'autrefois, & même qu'elle n'eſt guère offerte qu'aux mahométans. L'opinion où ſont quelques Arabes, qu'un chrétien pollueroit ſes alimens, les leur fait voir avec horreur. Auſſi ne les traitent-ils qu'avec la plus extrême rigueur, lorſqu'ils tombent entre leurs mains. Ils les réduiſent à l'eſclavage, & à une condition pire que celle des chiens qui gardent leurs troupeaux. Les équipages de quelques vaiſſeaux échoués ſur la plage qui borde ces déſerts, ont été traités de cette manière par ces hordes vagabondes.

Les femmes qui exigent de nous en Europe une eſpèce de culte, ſont obligées à la ſoumiſſion la plus entière, la plus ſervile & la plus reſpectueuſe chez les Orientaux. En Arabie elles baiſent les pieds des hommes avec le même reſpect que nous leur baiſons les mains en France. Un homme y compromettroit ſa dignité s'il ſaluoit une femme. Elles deſcendent de leur chameau ſur une grande route, & vont à pied juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue l'homme qu'elles ont rencontré.

La partie de l'Arabie heureuſe qui eſt cultivée, eſt le pays le plus délicieux de la terre; la fraîcheur des ombrages, la pureté de l'air,

Digitized by Google

le parfum des plantes odoriférantes, la paix inaltérable dont on y jouit, tout concourt à la félicité de ſes habitans. Cette partie eſt la ſeule qui faſſe quelque commerce de la manne, de l'encens & du café.

Les chameaux & ſur-tout les chevaux, ſont les animaux dont ils font le plus de cas, ſur-tout le cheval dont la naiſſance eſt conſtatée avec les plus grandes formalités, & dont la généalogie eſt atteſtée avec plus de ſolennité que celle d'un grand d'Eſpagne ou d'un prince Allemand.

Toute la partie de l'Arabie habitée par des hommes ſédentaires, eſt ſoumiſe à un Chérif; les Arabes vagabonds qui errent dans les déſerts, ne connoiſſent pour chefs que ceux qu'ils ſe ſont choiſis dans chaque famille, & ils n'ont jamais pû être ſoumis à payer un tribut; on ſent que les lois d'un peuple qui vit dans des déſerts affreux avec un peu de millet trempé dans du lait de chameau, ſont ſimples, & que leurs différens ſont bien rares, & bien peu compliqués; auſſi leur conſtitution approche-t-elle de bien près le pur état de nature: quelques titres religieux peuvent ſeuls obtenir à un individu la conſidération.

L'habillement des Arabes eſt en général long & ample. Dans l'Yémen, les gens du moyen état ont de larges haut-de-chauſſes. Dans le Tahama, ils portent par-deſſus une chemiſe fort ample; elle eſt bleue & blanche dans les montagnes, mais par-tout les manches en ſont longues & larges. On paſſe autour du corps une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle ſur le devant on place un couteau large recourbé & pointu. Leur habit de deſſus ne deſcend que deux fois la largeur de la main au-deſſous du genou, il y a une doublure, mais point de manches. Ils mettent ſur une épaule un grand linge fin, ordinairement deſtiné à les garantir de la pluie & du ſoleil.

Ils ont juſqu'à dix ou quinze bonnets les uns ſur les autres, la plupart de ſimple toile: quelquefois ils les recouvrent d'un drap fort, de coton piqué, ſouvent richement brodé. Les doctes parmi les Muſulmans s'y diſtinguent par l'exceſſive groſſeur de leurs turbans.

Les Arabes du moyen & du bas étage, n'ont pour chauſſure que

Digitized by Google

des ſemelles attachées par une ou deux courroies au-deſſus du pied ; ces courroies ne ſont pas ſi longues que nos peintres les repréſentent dans leurs habillemens à l'orientale.

Les gens diſtingués, outre ces différentes pièces de coſtume, ont encore une veſte à manches étroites, & un habit à manches fort-amples. Ils font uſage de pantoufles turques.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts d'un morceau de mouſſeline négligemment retrouſſée ; quelques-uns ont des caleçons & une chemiſe ; mais la plupart ſe contentent d'un linge drapé à l'entour des reins, & pendant juſqu'aux genoux : ils portent en outre un large ceinturon avec le *jambea* ou le couteau paſſé pardevant. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple ſe couvre de peau de mouton.

Les Arabes diſtingués ont deux poches à leur veſte, l'une à côté, l'autre ſur la poitrine. Ceux de médiocre condition, mettent leur petite bourſe, leur briquet, leur mouchoir, &c. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compoſe cependant tout le lit d'un Arabe ; ſa large ceinture lui ſert de matelas, & il dort ainſi étendu nu, ou ſeulement couvert par le linge qu'il porte le jour ſur ſon épaule.

Les montagnards paſſent ſouvent la nuit entière nus dans de grands ſacs de cuir, & ils en ſont quittes à leur réveil pour retourner & ſecouer leur ſac.

Digitized by Google

Digitized by Google

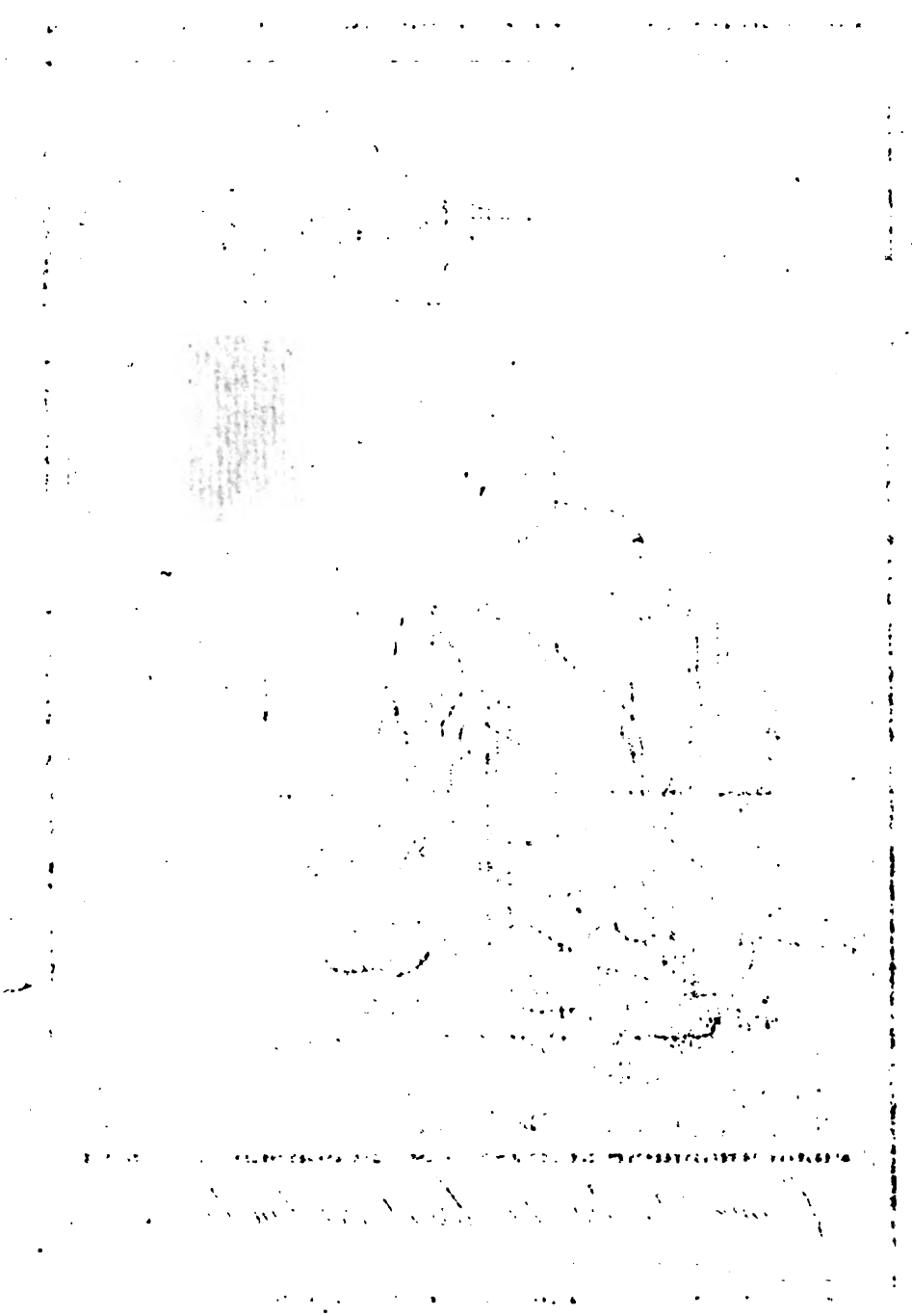
Sheik de l'arabie heureuse.

Digitized by Google

Digitized by Google

femme Arabe du desert vendant du pain.

Digitized by Google



Digitized by Google

Villageoise de l'arabie heureuse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Arabe du Désert où Bedouin à cheval.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme de l'arabie heureuse

Digitized by Google

Digitized by Google

Montagnard de l'arabie Petrée.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES INDOUS.

ON appelle Indous les habitans originaires du vaſte Empire de l'Indouſtan. -- Ils habitent les bords de l'*Indus*, aujourd'hui le *Sinde*, grande rivière, qui d'abord donna ſon nom à cette partie de l'Aſie qui ſe trouve ſituée entre ce fleuve & celui du Gange : ce nom fut enſuite donné par extenſion à toute la partie de l'Aſie méridionale, ſituée entre le 2 & le 36ème degré de latitude ſeptentrionale, & le 83 & le 126ème degré de longitude : en ſorte que cette partie qu'on appelle les Indes orientales, pour les diſtinguer des occidentales ou de l'Amérique, a plus de 600 lieues d'étendue, depuis le Cap de *Romania*, ou le détroit de Sincapour, dans la preſqu'île de Malaca, juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale du royaume d'Akem, ou d'Aſen, & autant depuis le Cap Comorin, & l'extrémité méridionale de la preſqu'île d'en deçà du Gange, juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale du royaume de Cachemire, du Midi au Nord, & environ autant du Levant au Couchant dans ſa plus grande largeur.

Ce vaſte pays eſt borné au Nord par la Tartarie aſiatique, ou grande Tartarie ; au Levant par la Chine, & la mer des Indes, au midi par cette mer, qui y fait les golfes de Siam & de Bengale, & enfin au Couchant par la même mer, & la Perſe.

Les Indous, ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe, eſt doux, laborieux, & naturellement porté à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec eux, ne peuvent ſe laſſer d'ad-

Digitized by Google

la fabrique des étoffes de soie & de coton. Les Brachmanes sont les seuls qui sachent lire & écrire : les autres Indous sont pour la plupart ignorans ; ils s'appliquent cependant à la médecine, à l'astrologie & aux arts magiques.

L'habillement des Indous est différent pour la forme de celui qui est usité chez les Turcs & les Arabes. Les négocians portent un turban, la culotte & un habit long de toile blanche de coton. Leurs pantoufles sont garnies de pointes de métal recourbées. Les artisans vont nus, excepté un petit linge autour des reins, & une espèce de turban sur la tête. Dans les temps de pluie, les payſans mettent sur la tête une longue capote, tissue de feuilles de palmier.

L'habillement des femmes du commun consiste dans un grand linge rayé de rouge, dont elles s'enveloppent les reins, & dans un autre linge plus grand encore qu'elles ploient autour du corps & mettent quelquefois sur la tête : elles portent toutes un plastron garni de deux étuis, dans lesquels elles enferment le sein ; ce qui est la cause qu'on ne voit pas parmi les Indiennes de gorges affaissées comme parmi les Mahométanes : elles sont fort laborieuses, elles se rendent dans les villes voisines, & gagnent leur vie par les travaux les plus rudes ; néanmoins elles sont chargées de bagues au nez, aux oreilles, aux doigts, aux bras & à la cheville des pieds.

Digitized by Google

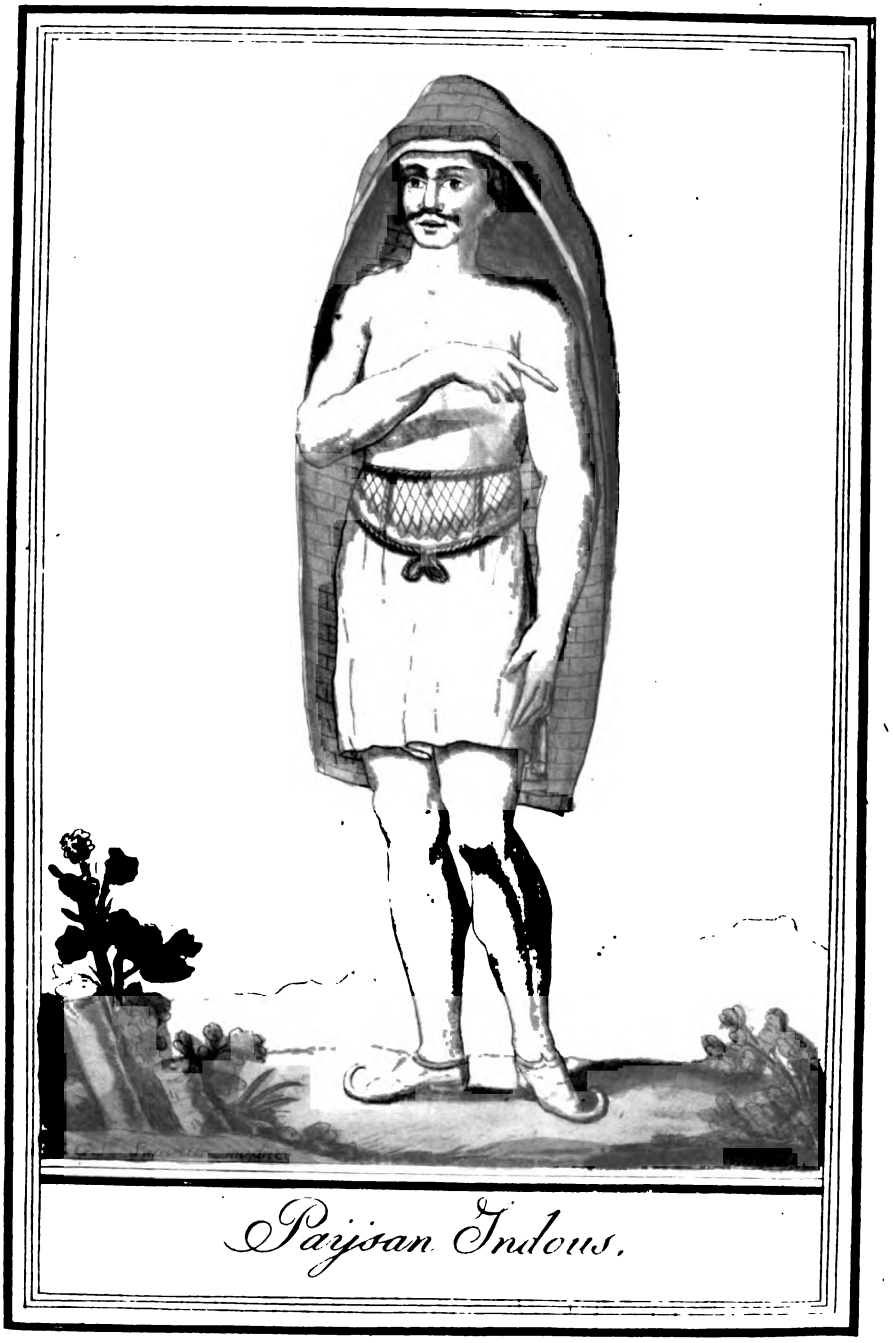
Indous

Digitized by Google

Pretre Indous.

Digitized by Google

Digitized by Google



Paijsan Indous.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES TAMOULS,

Ou des habitans de la côte de Coromandel.

LA côte de Coromandel est une des immenses portions de l'Inde, en decà du Gange, & qui occupe la partie occidentale du golfe du Bengale. Cette côte a essuyé de grandes révolutions. Les chefs les plus adroits y ont érigé des souverainetés, & les ont formées aux dépens de ceux qui l'étoient moins; mais deux choses, qui rarement vont ensemble, la sobriété & l'amour du plaisir, caractérisent ces Indiens, & semblent les dédommager des révolutions politiques dont ils sont sans cesse le jouet.

Les principaux comptoirs des Européens sur cette côte, sont Pondichéry, & Karikal aux Français; les Anglais possèdent Madras & Goudelour; les Hollandois Négapatnam, Sadras, Paliacate, & les Danois Tringuebar.

Pondichéry est la capitale des possessions Françaises. Cette ville étoit autrefois une des plus belles de l'Inde: elle fut rasée par les Anglais, mais depuis elle a été rebâtie avec beaucoup plus de goût. Les maisons y sont superbes, les rues tirées au cordeau, & toutes plantées d'arbres qui donnent un ombrage continuel.

Karikal, par sa position, est susceptible de devenir un chef-lieu. Les maisons indiennes y sont plus propres & mieux bâties que dans aucun endroit: voisine de Tanjaour, elle pourroit devenir le grenier de

Digitized by Google

l'Inde. Plusieurs villages considérables en dépendent, & lui payent tribut ; en un mot, cet établissement français, dont les limites s'étendent jusqu'à la rivière de Naour, est le seul qui couvre ses dépenses.

Madras est très-bien fortifié ; ce n'est qu'avec des forces majeures qu'on pourroit venir à bout de s'en rendre maître : il n'en est pas de même de Goudelour, cette place est hors d'état de soutenir une attaque : ses portes ne sont défendues par aucun ouvrage ; ses murs bâtis en briques, & sans fossés, offrent une vaste enceinte où l'on ne voit que quelques bastions absolument dépourvus de canons.

Négapatnam est la capitale des Hollandois ; cette ville est grande & entourée d'un mauvais mur. La citadelle, quoique petite, paroît être forte. Toutes les marchandises que la Compagnie fait fabriquer dans l'Inde, se rendent dans cette place ; c'est de là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination.

Sadras est renommé par ses guingans, ses toiles peintes, & *Paliacate* par ses mouchoirs.

Les habitans de la côte de Coromandel sont appelés *Tamouls*. Ils sont bruns-noirs, assez grands & bien faits ; mais s'ils étoient moins lâches & moins efféminés, ils ne souffriroient pas que des étrangers & leurs voisins soient les maîtres chez eux. Ils ont oublié qu'on les dit les fils aînés de la terre ; &, d'après ce qu'ils sont aujourd'hui, on a de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis. Semblables aux belles ruines de la Grèce que le voyageur foule aux pieds impunément, ce peuple qui a perdu ses titres, végète plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent si peu.

Ces Indiens sont portés à la joie & à la gaieté : ils aiment les jeux, la danse, la musique & les spectacles, aussi se cotisent-ils entr'eux pour salarier continuellement des comédiens ambulans. Il n'est point de nation plus sobre ; ils ne font que deux repas par jour ; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage & quelques fruits, voilà sa nourriture ordinaire. Il y a cependant des castes qui mangent

Digitized by Google

du poiſſon & du mouton, mais cela eſt rare, & ce n'eſt que dans des feſtins extraordinaires qu'ils s'écartent de la loi générale qui leur ordonne de s'abſtenir de la chair des animaux. Dans ce pays on ſe reproche l'exiſtence, du moment qu'elle coûte la deſtruction de quelqu'autre être vivant, & celui-là eſt réputé impur, ſi ſes lèvres ont été ſouillées par du ſang.

Les *Parias* ſeuls, réputés infames, mangent du bœuf, de la vache & du buffle; & quiconque ſe rend coupable de ce crime eſt déchu de ſa caſte.

Les Tamouls ne boivent aucune liqueur capable d'enivrer; il n'y a que les caſtes les plus viles qui ſe le permettent, & ſi les autres en font uſage, ce n'eſt que dans le plus grand ſecret. Ces peuples ont en horreur l'ivrognerie à cauſe de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent: ils l'ont tellement en averſion, que la perſonne d'un Roi ceſſe d'être ſacrée pour eux, quand ils le ſurprennent dans l'ivreſſe. Le régicide en pareil cas, ſeroit récompenſé: *Strabon* témoigne que de tout temps l'averſion des Indiens pour l'ivrognerie a été ſi grande, qu'une femme trouvant un roi dans l'ivreſſe pouvoit le tuer, & que pour récompenſe, celui qui ſuccédoit à la couronne étoit obligé de l'épouſer. Quel dommage qu'un peuple né avec de ſi heureuſes diſpoſitions, ſoit la dupe de ſes prêtres, & l'eſclave des tyrans!

Leurs feſtins reſpirent la frugalité, la tempérance & la ſimplicité des hommes du premier âge: des biſcuits faits avec du lait, ſoupoudrés d'un peu de ſucre, des gateaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, ſont pour eux des mets délicieux: le plus ſouvent ils ne boivent que de l'eau pure; mais quand ils veulent ſe régaler, ils compoſent une boiſſon faite avec du poivre, du tamarin & des oignons. Des feuilles d'arbres artiſtement couſues avec des brins d'herbes, leur ſervent de plats & d'aſſiettes: leur coutume eſt de manger en ſilence, & couchés ſur des nattes de palmiers, ou ſur quelque morceau de toiles.

Digitized by Google

Le coſtume des habitans de la côte de Coromandel eſt fait pour le pays qu'ils habitent. Une pièce de toile ceint les reins, & retombe juſqu'aux genoux. Une autre pièce de ſept à huit coudées de long, fait le tour du corps en différentes manières, ſans avoir rien de déterminé. Ils portent une eſpèce de turban, formé d'un linge fin comme de la mouſſeline, qui leur enveloppe la tête. Quelques-uns portent de larges culottes qui deſcendent juſqu'à la cheville: d'autres font uſage d'une longue robe à la moreſque, de toile blanche, qui ſe croiſe ſur la poitrine: les riches, les Nababs la portent en mouſſeline brodée à fleurs d'or; une écharpe la retient & la ſerre ſur les hanches. La plupart vont pieds nus; d'autres portent des ſandales ou pantoufles de marroquin de toutes couleurs, terminées par un bec long & recourbé: leurs oreilles ſont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y ſuſpend. Ces boucles, de forme ovale, ſont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelquefois leur habillement eſt encore plus ſimple: ce n'eſt ſouvent qu'un morceau de toile qui ſert à cacher les parties naturelles.

Les femmes ſont preſque toutes de moyenne taille, & aſſez généralement laides & mal propres. Il ne leur eſt pas permis de manger avec leur mari. A proprement parler, ce ſont autant d'eſclaves pour leſquelles on a cependant quelques attentions. Quoique l'uſage ſoit de n'en avoir qu'une, la polygamie néanmoins eſt permiſe, & dans certaines caſtes il n'eſt pas rare de voir des Indiens en avoir juſqu'à trois & quatre.

Une ſimple pièce de toile, appelée *pagne*, fait l'habillement des femmes. Elle eſt aſſez large pour les couvrir de pluſieurs tours depuis la ceinture juſqu'aux pieds: elles portent en outre dans certains cantons, un petit corſet dont les manches ne dépaſſent pas le coude; il s'attache par derrière, & prend le contour de la gorge de manière qu'il la ſoutient ſans la gêner: le reſte du corps eſt nu, depuis le deſſous de la gorge juſqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en

Digitized by Google

toile peinte, & qu'on appelle *challes*; elles ſont de toute beauté.

Elles portent à chaque bras de même qu'au deſſus de la cheville du pied, nombre d'anneaux d'or, d'argent, de cuivre, d'ivoire ou de corail qui, en marchant, font un bruit qui leur plaît beaucoup: leurs doigts ſont pareillement ſurchargés de bagues & d'anneaux de toutes ſortes: des colliers d'or & d'argent leur pendent ſur l'eſtomac: leurs oreilles ſont percées en pluſieurs endroits, & remplies de joyaux; enfin elles pouſſent l'amour de ces ornemens au point qu'elles s'en attachent aux narines.

Les veuves qui ne ſe remarient jamais, quittent toute eſpèce de joyaux, & ne ſont revêtues que d'une ſeule toile blanche qui fait le tour du corps, & dont l'un des bouts paſſant de droite à gauche, leur couvre le ſein, & revient ſur l'épaule droite après avoir paſſé ſur la tête.

Les maiſons de ces Indiens n'ont qu'un étage; elles ſont preſque toutes bâties de terre & de briques recouvertes de chaux; elles n'ont point de fenêtres ou du moins elles ſont très-petites, la porte eſt baſſe, étroite, enfin ce ſont de vraies cabanes, étayées en dehors de pluſieurs perches. L'ameublement eſt de la plus grande ſimplicité; il conſiſte en une natte ou un tapis étendu par terre, & quelques vaſes entaſſés les uns ſur les autres.

On ne voit dans l'Inde d'autre voiture que le *gari* & le *palanquin*; le premier eſt une eſpèce de chaiſe recouverte, garnie tout autour de petits rideaux, & porté ſur deux roues; les bœufs qui le traînent ſont ſi leſtes, qu'ils ſuivent le galop d'un cheval, & font juſqu'à 20 lieues par jour. Le palanquin eſt une voiture douce & commode: c'eſt une eſpèce de lit recouvert & garni d'un matelas & de couſſins: il eſt traverſé par un fort bambou arqué dans le milieu, & porté par ſix ou huit eſclaves ou porteurs du pays.

Les Nababs ou gouverneurs en ont de très-riches.

On rencontre ſouvent des Bayadères; ce ſont des danſeuſes qui ſe

Digitized by Google

consacrent dès leur enfance à honorer les dieux ; elles sont de toutes les cérémonies, & suivent les processions en dansant & en chantant. Un artisan destine ordinairement à cet état, la plus jeune de ses filles, & l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile ; là, on leur donne des maîtres de danse & de musique : les Brames cultivent leur jeunesse, dont ils dérobent toujours les prémices, & dès-lors elles deviennent filles publiques. Elles forment un corps entr'elles, & s'associent avec des musiciens pour aller danser & amuser ceux qui les font appeler.

Les Indiens se remarient jusqu'à ce qu'ils ayent des enfans, & surtout des mâles ; quand ils ne peuvent en avoir d'aucune femme, ils adoptent alors un garçon pour qu'il remplisse les devoirs de fils à leurs obsèques. Mourir sans laisser un enfant, au moins adoptif, est pour eux le plus grand malheur. Les mariages se concluent entre le père de la fille & le père de l'époux. Quelques jours avant le mariage, le père de l'époux donne au père de la fille de vingt-une à trente-une pièces d'or, comme étant le prix de la fille qu'il achette pour son fils. En remettant cette somme, il dit à haute voix devant un Brame & les parens assemblés, *l'or est à vous & la fille est à moi* ; le père de la fille répond de même, *l'or est à moi & la fille est à vous.*

La fille étant parée du *Pariécouré*, qui est une espèce de pagne de soie, reçoit de son mari le *tali*, petit joyau d'or qu'il lui attache au cou, & qui forme la dernière cérémonie ; de ce moment, le mariage est sanctionné, & ne peut plus être rompu dès que le tali est attaché.

Les funérailles se font toujours le soir : les cérémonies ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Les uns enterrent les morts, les autres les brûlent, & chacun a son cimetière à part, & toujours dans le voisinage d'un lac ou d'un étang. Les Parias sont ceux à qui, à la fin, on livre les corps pour leur rendre les derniers devoirs.

Les Parias forment la dernière de toutes les castes : les autres Indiens les regardent comme des gens infames, & généralement

Digitized by Google

réprouvés. Ils ſont proſcrits, & n'habitent que des cahutes ſituées dans des quartiers ſéparés, toujours éloignés des villes, bourgs ou villages : ils paſſent pour ſi impurs, que quand un Indien d'une autre caſte permet à quelqu'un d'entr'eux de lui parler, il faut que cet infortuné tienne une main devant ſa bouche, afin d'empêcher ſon haleine de ſe porter vers lui ; & s'il le rencontre ſur un grand chemin, il faut qu'il ſe détourne pour le laiſſer paſſer, de même que ſi quelque Indien touche par mégarde un Paria, il eſt obligé d'aller ſe purifier dans le bain. Ils ſont tellement mépriſés, qu'ils ſont exclus des aſſemblées du peuple ; ils ne peuvent jamais entrer dans les temples, ni dans les maiſons des autres Indiens, ni puiſer de l'eau dans le puits des autres caſtes : enfin ces malheureux ſont réduits à rendre les ſervices les plus vils & les plus dégoûtans.

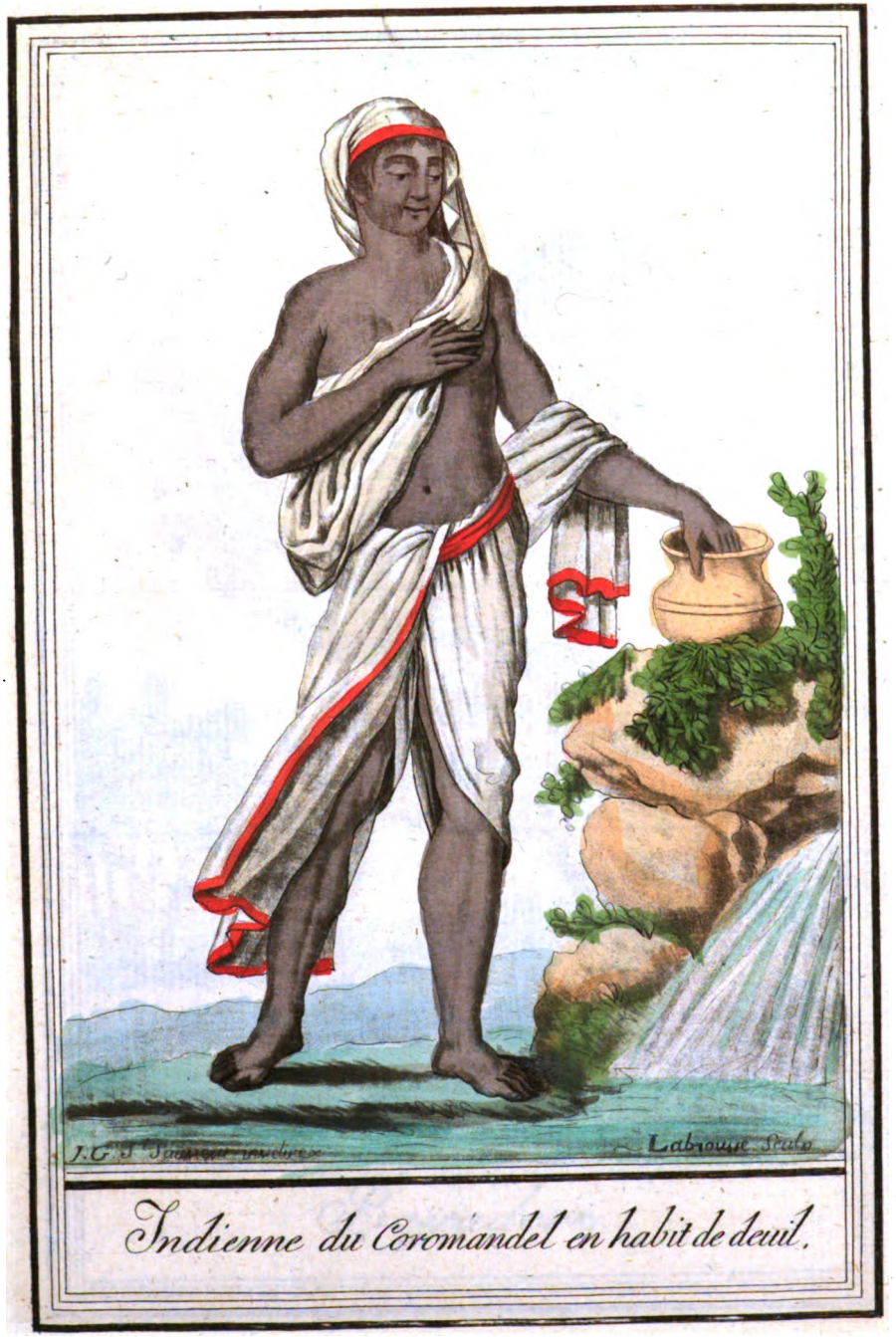
Digitized by Google

Digitized by Google

Indienne du Coromandel.

Digitized by Google

Digitized by Google



Indienne du Coromandel en habit de deuil.

Digitized by Google

Digitized by Google

Bayadere.

Digitized by Google

Digitized by Google

Indien du Coromandel de la caste des parias

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DE LA CARIE.

Cette province est bornée au Nord par l'Ionie, au Levant par la Phrygie et la Lydie : au Midi et au Couchant par la Méditerranée et l'Archipel. Le Méandre qu'on nomme aujourd'hui le Mender, la traverse dans sa partie septentrionale du levant au couchant. Mausole régna dans le pays, et ce prince est devenu fameux par le superbe tombeau ou mausolée que sa femme Artémise lui fit ériger dans la ville d'Halicarnasse : mais le nom d'Artémise, reine de Carie, est venu jusqu'à nous ; mais le beau monument de sa piété conjugale n'a pas même laissé de vestiges ; et les voyageurs sages n'osent prendre sur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faulx du temps détruit à mesure que la main de l'homme édifie ; et le passé n'est pas davantage en notre pouvoir que l'avenir ; cependant nous nous en occupons plus que du présent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient soumis au sceptre inflexible de Minos, semblent nous intéresser uniquement, et nous permettent à peine de faire attention à leurs successeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui imposent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pour-

Digitized by Google

roient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, et de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole et de sa digne compagne? Alors Rhodes et Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote et des Denis. Ils seroient bien embarassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, capitale de la Carie, et le séjour de ses rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, et négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie et de la Lydie, et baigne la plupart des villes aussi célèbres dans l'histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche et Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres, elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un temple de Diane, les Arméniens ont dressé un autel, et les juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toiles de coton, et il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie et l'Egypte. C'est aussi la résidence du Pacha. Ce pays qu'arrose le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les restes de la ville d'*Alabande*, appellée ainsi du nom de son fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnoissance jusqu'à la

Digitized by Google

superstition. Cette citée, devenue province Romaine, consacra aussi un temple à sa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités se trouvent aux environs de *Milless*, jadis *Mylase*; mais pour les observer il faut s'exposer à la piquure homicide des scorpions et à tous les événemens funestes qui mettent continuellement le voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des sangliers, du tigre et du jackal. A Melassa, on voyoit encore n'aguère presqu'en son sentier un monument recommandable par son architecture; c'étoit un temple dédié à Auguste, que l'on qualifioit dans l'inscription de *fils de Dieu*. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire et de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicée subsistent encore quelques colonnes qui appartenoient à un temple où les Cariens s'assembloient pour régler les affaires de leur gouvernement. Dans ces tems reculés, la religion et la politique se donnoient la main; et l'une ne faisoit rien sans l'assistance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes sacrés qui n'avoit de valeur qu'autant qu'ils étoient passés par-devant les dieux et revêtus de leurs sceaux. On ne donnoit point légérement sa voix, dans un lieu saint où tout devoit prendre un caractère grave et solemnel. Aussi l'homme d'état qui dans ces assemblées nationales, avoit fait des sacrifices à la liberté, partageoit souvent, dès son vivant, l'encens qu'on offroit a la divinité du temple dans lequel se tenoit le conseil, et où il avoit déployé son éloquence et son ame patriotique. Le dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon citoyen.

Les habitans d'Eskihissar, jadis Stratonicée, presque tous mahométans, ont de l'honnêteté pour les voya-

Digitized by Google

geurs, et s'empressent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'est qu'à force de présens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga et du lieutenant du gouverneur.

Non loin de là, au village de *Lakena*, un Ture bienfaisant autant qne riche, a bâti une hospice où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie. Quelquefois les différentes sectes religieuses nous isolent au lieu de nous rapprocher, et nous rendent étrangers les uns aux autres; heureusement que le cœur de l'homme répare les injustes préventions de son esprit superstitieux; et voilà un bon musulman qui devient le père nourricier de ceux-là qu'il eût fait empâler peut-être sous le plus léger prétexte,

Dans cet endroit existent encore quelques traces d'un temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales; les villageois complaisans s'empressent de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne ville, *Alande*, aujourd'hui *Arabihissar*, connue dans l'histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada reine de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoit laissé les Perses, plus forts qu'elle. Cette princesse, habile politique, s'empressa d'aller en faire hommage au vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller son fils: Alexandre non-seulement lui remit la seule ville qui lui restoit mais encore lui rendit tous ses états.

Le village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Tralles, bâtie, dit-on par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur

Digitized by Google

cimetière avec les pierres amoncelées du temple de Pluton. Le bois sacré du dieu des morts a fait place au petit village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, et qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie, il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est là que le docte Strabon prit des leçons de Menecrates, qui lui-même en avoit reçu d'Aristarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enseignoit le matin la rhétorique, et à midi la grammaire, aux enfans du grand Pompée. La méthode inverse eût été peut-être mieux motivée. Appollonius, philosophe stoïcien, natif aussi de Nissa, y étoit maître d'éloquence et exigeoit des honoraires; mais il congédioit de son école ceux de ses élèves qui lui paroissoient nés pour une autre vocation.

La ville moderne de Nassali ou Nasli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'est un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens et de Grecs. Le marché se tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'exposent point leurs familles au milieu d'une troupe de négocians suspects; ceux qui font le trafic séjournent dans les Caravanserais, espèces d'hospices qui rappellent l'hospitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appelée *Janichère* sont les débris d'Antioche sur le Méandre, ville de Carie qui n'a conservé de son premier état que la faculté de produire dans son territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traversé *Corajesu*, gros bourg où habitent quelques chrétiens, on arrive au village de Geyra, jadis Aphrodisée, ville considérable, dont le principal édifice étoit un temple de Bacchus et de Venus Aphrodite, qui sert aujourd'hui d'église. L'histoire

Digitized by Google

comparée offre à chaque page de semblables métamorphoses. Les Turcs qui demeurent dans ce village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent sans beaucoup de scrupule, sur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là est un autre village qu'on nomme *Chiflic*. *Carura*, petit bourg, sert de confins à la Carie et à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été sujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant presque tous soldats volontaires, presque tous portent sur eux un équipage militaire, un sabre, un pistolet dans leur ceinture, une gibeciére et un fusil, et sur-tout une pipe: le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme et la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples et qui leur tombent jusques sur les pieds; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait; l'autre semblable à un doliman s'agraffe sur le devant; elles passent par-dessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, et orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge; et leurs cheveux, tels que la nature les entretient retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse et même de la grace.

Digitized by Google

Femme de la Carie.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS DE GOA.

La ville de Goa, capitale des possessions portugaises dans l'Inde, est bâtie dans l'une de ces isles qui sont le long de la côte indienne en deça du Gange, et qui forment les fleuves qui se déchargent dans la mer. Cette belle cité occupe le milieu de la presqu'isle du côté de la terre ferme: tout le territoire est fort peuplé. Les jardins en sont magnifiques. Rien de comparable aux superbes avenues de palmiers qui bordent la rivière et qui conduisent à Goa: l'isle est fortifiée de bonnes murailles presque dans tout son circuit, et bien gardée aux portes pour empêcher la fuite des esclaves: car l'homme ressemble à l'oiseau, il n'aime ni la cage ni la chaîne.

Goa est fort grand, et situé partie dans une plaine, partie sur le penchant de plusieurs collines dont le sommet offre la plus agréable vue: les maisons sont à l'Italienne, c'est-à-dire, elles ont toutes des terrasses pour y prendre le frais la nuit. L'intérieur est d'une grande simplicité. Les portugais réservent les ornemens de bon ou de mauvais goût pour le dedans des églises qui n'y sont pas rares. la cathédrale est de toute beauté.

La population de Goa est assez grande, mais pauvre et misérable. Ce sont des esclaves Négres ou Maures, presque tous nuds habituellement et toujours en mauvaise tenue. Les Portugais sont en petit nombre, mais vêtus avec

Digitized by Google

faste, comme il convient à des maîtres qui veulent ou qui croient en imposer à leurs valets. Les marchés de cette ville étoient plus gais, et plus brillans quand ils étoient remplis de ce qu'il y a de plus jolies femmes de l'Inde et qu'on amenoit à Goa pour être vendues.

Le culte catholique y est encore dans sa ferveur première et dans toute sa pompe. Les processions sont curieuses. Dans les reposoirs les mistères du christianisme sont représentés par des gens travestis, conformément à la solemnité du jour avec quantité d'animaux contrefaits et plusieurs danses exécutées par des personnes en masque: une courtisâne par exemple y remplit le rôle de Magdelaine repentie.

Goa étant sous la zône torride éprouve deux hivers et deux étés. Les pluyes y commencent le 22 de Mai, quand le soleil entre au signe des gemeaux; les Rizières (champs de ris) qui environnent la ville attendent cette eau du ciel avec impatience.

Outre les palanquins sur lesquels les riches se font porter par 4 esclaves, on se fait aussi voiturer dans une espèce de filet. C'est un rézeau de cordes que les Indiens lient aux deux extrémités et qu'ils suspendent à une canne ou rezeau de l'Inde que deux esclaves portent sur les épaules. Ce filet est de la longueur d'un homme, et si large qu'en l'ouvrant par le milieu, une personne peut s'y étendre commodément, un coussin sous sa tête, quoiqu'on y soit un peu courbé comme dans un Hamac a l'usage des vaisseaux. On a la tête et les pieds élevés vers les ligatures des deux extremités; ces rezeaux différent des Palanquins, espèce de brancards ou de petits lits de repos sur lesquels assis, les jambes étendues ou plutôt couché à demi sur des coussins on se trouve fort commodement. En tems de pluye, on couvre le palanquin ou le filet d'une petite natte sèche composée de feuilles

Digitized by Google

de palmier (le noyer des isles) : on s'en sert aussi quand on veut voyager incognito.

Sur les terres indiennes appartenant aux Portugais l'usage des Palanquins est d'être utile aux femmes; il ne convient en effet qu'aux femmes.

A Goa, le 17 Août, les Indiens célèbrent une fête qui leur est ordonnée par le Brâmes, elle consiste à se dépouiller hommes et femmes, les deux sexes en présence l'un de l'autre, et à se baigner dans le bras de mer voisin: quand ils sont tous dans l'eau, ils s'y jettent des fruits et des parfums. Il ne s'y commet point d'indécence; il est vrai que cette pratique religieuse à lieu pendant le jour, et d'ailleurs la superstition en éloigne tout idée profane.

Le culte catholique a son tour. Le premier dimanche du mois d'octobre, époque de la procession du saint Rosaire, on y promène le St.-Sacrement sur un char superbe : tout Goa est tendu de tapisseries et autres riches étoffes ; un soleil d'or massif y est offert à l'admiration du peuple ; et, en effet, quel dieu est plus digne de l'hommage des mortels ?

Les habits Indiens à Goa, quoique de toile du pays, ont une certaine magnificence, soit par leur ampleur, soit par les accessoires. Les hommes sont coëffés d'une espèce de bonnet de mousseline, dont les bords sont rabattus au lieu d'être relevés. Les femmes portent beaucoup de plumes sur leur tête, une espèce de cordeau ou de diadême sur le front, et un voile qui leur retombe sur les épaules ; plusieurs rangs de perles, et au lieu de jupes, des hauts-de-chausses en forme de pantalons turcs.

Goa est baignée par une rivière dont l'embouchure a pour défense deux forteresses, dont l'une s'appelle *Agoada*. Le palais du vice-roi est beau et bien situé.

Digitized by Google

Nous ne pouvons quitter Goa sans parler de la sainte inquisition. Les prévenus sont traduits à la *Santa Caia* pour y être interrogés à la table du St-Office, devant le Crucifix, par le grand inquisiteur; ils sont dégarnis de tous les effets qu'on porte ordinairement sur soi pour son usage; on ne leur laisse qu'un chapelet pour prier Dieu, et un mouchoir pour pleurer leurs fautes. Ils sont renfermés dans une cellule de dix pieds quarrés; on leur coupe les cheveux. Les prisonniers sont assez bien entretenus: ceux qui meurent avant leur jugement, leur cadavre est déssossé, afin de brûler les ossemens au plus prochain *auto-da-fé*, en *acte de foi*.

Si les prisonniers parlent trop haut en priant Dieu, on les fouette à coups de houssine; ils reçoivent des coups de cannes s'ils refusent de manger.

La jurisprudence criminelle du tribunal de l'inquisition n'a de louable que les formes: le fonds en est détestable, et souverainement inique: du reste, il faut rendre cette justice aux juges, ils ne veulent pas toujours la mort du pécheur, mais son bien. La torture se donne dans les prisons du St-Office avec toute la barbarie familière aux démons.

Le vêtement des condamnés consiste en une veste; dont les manches viennent jusqu'au poignet, et un caleçon assez étroit qui descend jusque sur les talons, le tout de toile couleur capucine. Même costume pour les femmes condamnées aussi.

Outre cette veste, on leur fait encore revêtir une espèce de dalmatique ou grand scapulaire de toile épaisse, ornée d'une double croix de St-André peinte en rouge, l'une sur le dos, l'autre par-devant; c'est ce qu'on appelle le *Sambenito*.

Mais les convaincus *relaps* (doublement impis) por-

Digitized by Google

tent une autre sorte de scapulaire nommé *Samarra*, dont le fond est gris ; le portrait de face du patient y est peint au naturel devant et derrière, posé sur des tisons embrasés avec des flammes qui s'élèvent, et des diables tout à l'entour avec leurs cornes, leurs griffes et leurs fourches. Les noms et les crimes du patient sont écrits sur le bord.

Ceux qui s'accusent après leur sentence prononcée, et obtiennent leur sortie, portent sur leur *Samarra* des flammes renversées la pointe en bas.

On coëffe les condamnés d'un bonnet de carton élevé en pointe à la façon d'un pain de sucre, ou dans la forme d'une mitre d'évêque, mais tout couvert de petits diables et de flammes de feu ; on leur met à la main un grand cierge allumé, et on leur donne à chacun un parrein.

On remarquera que la sainte inquisition fait lire sur sa bannière ces deux mots latins :

JUSTITIA et MISERICORDIA, *justice* et *miséricorde*.

Il est vrai qu'elle ne verse point de sang, mais elle brûle ceux qu'elle épargne. Quelle miséricorde !

Dans les processions, ces infortunés marchent nuds pieds : le crucifix tourne le dos à ceux qui sont destinés au feu.

Les inquisiteurs sermonent leurs victimes, puis les abandonnent au bras séculier qui les livre au bûcher, en présence du vice-roi et des dames de sa cour.

Quelquefois pourtant la miséricordieuse inquisition consent à donner l'absolution, moyennant quelques jours de fouet ; supplice plus cruel peut-être que celui

Digitized by Google

du feu. On étend le patient ventre à terre, et deux hommes l'y retiennent, pendant qu'un troisième lui frappe rudement sur les fesses avec une grosse corde goudronnée, laquelle lui enlève tout au moins la peau.

On dit que les feux de l'inquisition commencent à se ralentir en Europe, et même à Goa.

Nos neveux ne voudront pas croire tous ces détails.

L'air est si mauvais à Goa qu'il y périt tous les ans bien du monde des fièvres pestilentielles ; mais il est très-bon dans la campagne et aux environs.

Le canal qui forme le port de Goa s'étend pendant plusieurs milles dans les terres, et coupe le pays en plusieurs isles et presqu'isles très-fertiles. L'isle de Goa contient trente villages, et sept forts. Le terrein y est sabloneux, et néanmoins fertile à cause des fontaines et des ruisseaux qui l'arrosent. Le ris et le millet y viennent deux fois l'an. Les villages sont peuplés de naturels du pays qui sont la plupart idolâtres, et que les Portugais laissent jouir de leur liberté, et de Portugais naturels, métifs, ou mulâtres ; d'Italiens, d'Allemands, d'Arméniens ou autres étrangers, et il y a de plus beaucoup d'esclaves Indiens.

Digitized by Google

Homme de Goa

Digitized by Google

Femme de Goal

Digitized by Google

Digitized by Google

Homme Condamné au Feu par l'Inquisition de Goa

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES KABARDINIENS,

OU CIRCASSIENS.

CETTE chaîne de montagnes qui sépare la Perse et la Russie, et s'étend depuis la mer Caspienne jusques à la mer Noire, ce pays si rénommé dans la fabuleuse antiquité sous le nom de Mont-Caucase, par la guerre des géans contre le ciel, et par le supplice de Prométhée, a subi tant de révolution et passé sous tant de dominations différentes, qu'il est impossible de déméler la véritable origine du peuple qui y est en ce moment établi.

Les Grecs, les Génois, les Persans, les Moraves, les Tatars ont successivement formé de nombreux établissemens dans les diverses parties du Caucase; les derniers, les Tatars plus puissans, plus guerriers, ont soumis les peuples voisins à leur domination, et leur ont communiqué leur langue, leurs mœurs et leurs lois.

Les Kabardiniens ou Circassiens établis sur la partie septentrionale du Mont-caucase, sont les seuls qui aient conservé leurs mœurs, leurs lois et leur indépendance contre les Tatars.

Les Russes et la cour Ottomane se disputèrent pendant quelque temps la conquête de la Circassie, mais les Kabardiniens, en se rangeant tour-à-tour sous la protection de

Digitized by Google

ces deux puissances, ont eu l'art de conserver leur liberté.

En 1700 le Kan de la Crimée parvint à les soumettre, et leur imposa des tributs qui furent régulièrement payés jusques en 1708 ; à cette époque les malversations de l'envoyé de la Crimée excitèrent en Circassie une révolution qui y a rétabli la liberté.

Quoique le sol de la Circassie soit extrêmement fertile, quoique ses productions soient très-précieuses, quoiqu'elle fournisse à la Turquie une race de chevaux presque aussi estimés que ceux de l'Arabie, ce n'est pas par ses productions territoriales et par ses richesses que la Circassie a paru aux Russes et aux Ottomans une conquête si précieuse.

La réputation de beauté et d'agrément des Circassiennes, réputation généralement établie même en Europe, le désir de posséder un pays, dont les femmes sont vendues au poids de l'or dans toute l'Asie, ont fait ambitionner à la cour Ottomane la conquête de la Circassie, et ont été la cause première de ces guerres, qui pendant plusieurs siècles ont ravagé un pays que l'on peut regarder par la fertilité de son sol, et par la beauté surprenante de l'espèce humaine, comme la plus belle contrée de l'univers.

L'histoire, les voyageurs, les romans, n'ont rien dit de la beauté des Circassiennes qui ne soit encore au-dessous de la vérité : on a long-temps regardé la beauté comme un être imaginaire, une chose de convention : on a prétendu justifier cette idée extravagante, en disant que ce qui étoit beau aux yeux d'un peuple, ne l'étoit pas aux yeux d'un autre ; qu'une beauté chinoise seroit sans agrémens en France, de même qu'une belle Française n'auroit aucun agrément aux yeux des Chinois ; la beauté des Circassiennes répond à ce raisonnement, ces femmes sont belles aux yeux de tous les peuples, elles sont recherchées par-tout, elles règnent dans

Digitized by Google

tous les serails de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, parce qu'elles ont sans doute cette réunion de traits agréables, cette juste proportion dans toutes les parties du corps, cet éclat, ces couleurs brillantes, cet ensemble que l'on ne peut définir, mais qui existe, et qui nécessairement constitue la beauté, puisque tous les hommes lui rendent hommage.

Ce rapport est à peu-près le seul sous lequel les Circassiens méritent de fixer les regards des observateurs : les mœurs des habitans de ce pays n'ont rien de remarquable.

On conçoit sans peine qu'un peuple qui regarde la femme comme une marchandise, ne puisse en faire sa compagne, ni voir dans le mariage une société indissoluble : aussi les Circassiens ont-ils plusieurs femmes, et en changent-ils à volonté ; cependant la première épousée a toujours sur les autres un empire que rien ne peut anéantir, et qu'elle conserve jusqu'à la mort.

Cette première épousée qui est ordinairement d'une extrême jeunesse, s'achete comme les autres dans des marchés publics, ou une multitude innombrables de femmes sont exposées en vente dans la situation la plus propre à provoquer les désirs de l'acheteur ; on ne s'informe pas d'où vient la femme que l'on achète ; si l'on s'informe du nom de ses parens, ce n'est que pour savoir si elle est d'une race pure et rénommée par la beauté de son sang. Le prix ordinaire d'une belle Circassienne, jeune et rousse, va ordinairement de 8 à 10 mille piastres.

L'auteur *des mœurs orientales* ne conçoit pas comment en France nous pouvons témoigner de l'indignation contre cet indigne trafic..... *Ne se passe-t-il pas*, dit-il, *parmi nous-meme au sein de la capitale, des traités non moins honteux et bien plus inexcusables* ! Sans doute, et c'est une vérité mal-

Digitized by Google

heureusement incontestable, la dépravation des mœurs est peut-être plus profonde à Paris que dans les serrails du levant ; mais si l'on y fait ce trafic infame qui déshonore la Circassie, du moins n'y est-il pas publiquement autorisé par les lois; du moins peut-on ne l'attribuer qu'à quelques individus; du moins ne doit-il pas y être regardé comme une preuve de la dépravation de tout un peuple.

Les femmes étant le principal objet du commerce des Circassiens, leur vie habituelle, la construction de leurs maisons, leurs vêtemens, l'éducation de leurs enfans, tout a pour objet de conserver ce don de la nature, et d'en faciliter le développement.

Toutes les occupations du ménage sont abandonnées à des esclaves, les femmes ne s'occupent que de leur toilette et des moyens de plaire : elles se font une étude particulière de donner à leur organe une inflexion douce et sentimentale, et à tous leurs mouvemens de la grace et de la volupté.

Les arts sont plus perfectionnés chez les Circassiens que chez les autres habitans du Caucase : leurs habitations sont entre-coupées de jardins, et forment de petits villages très-rapprochés, composés d'une vingtaine de maisons.

Au milieu de chacun de ces villages s'élève une tour très-fortifiée, dans laquelle, en cas d'invasion, on enferme les femmes et les richesses du pays.

Ces tours, ainsi que toutes les maisons, sont construites en bois, décorées avec beaucoup d'art, et meublées avec goût.

La religion des Circassiens ne peut donner que de foibles lumières sur leur origine : c'est un mélange de mahométisme, de christianisme grec, et de paganisme, qui doit confirmer dans l'idée que la Circassie est aujourd'hui peuplée d'un mélange de Grecs, de Turcs et de Tatars.

Digitized by Google

Ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu, mais ils le subdivisent : ils lui composent une cour de génies bienfaisans : ils admettent l'existence d'esprits malins destinés à tourmenter dans l'autre monde les coupables, et leurs pratiques religieuses retracent les sacrifices et les cérémonies des payens.

Le costume de ces peuples est comme leur religion, un mélange de grec et de turc : un large pantalon, des brodequins, un juste-au-corps attaché avec une ceinture, une espèce de domino à manches ouvertes, un bonnet ou turban peu élevé, large du haut, étroit du bas, la tête rasée et les moustaches très-longues, tel est le costume habituel des Circassiens.

L'habit des Circassiennes est plus simple et très-agréable : il consiste en un pantalon, un juste-au-corps et une longue robe à l'Arméniene, ou une vaste pelisse fourrée : un bonnet auquel pend un voile, leur sert de coiffure.

Les femmes d'une grande beauté, et qui peuvent aspirer à être vendues 7000 piastres, portent sur leurs habits des fourrures, des perles, et tout l'éclat des vêtemens Asiatiques; mais jamais cet habit n'est vendu avec la femme, à moins que l'on n'en soit expressément convenu.

Pardessous ces habits, les Circassiens portent comme les Européens, une tunique de linge qu'ils changent chaque jour; c'est ce dernier vêtement que le vendeur est obligé de donner avec la femme vendue, c'est en cet état qu'il livre sa marchandise.

Les Circassiens se maintiennent dans l'aisance par le produit immense du commerce des femmes, mais ils ont perdu cette fermeté et cet amour pour la liberté, qui pendant si long-temps les a soustraits à la domination ottomane et aux persécutions de la Russie : aujourd'hui les peuples qui les entourent font des invasions fréquentes dans la Circassie

Digitized by Google

pour y enlever des femmes qu'ils revendent ensuite dans la Turquie ; vainement pour conserver leurs propriétés ; (si l'on peut regarder un sexe comme la propriété de l'autre), les Circassiens ont fait des traités avec tous les peuples qui entrent chez eux les armes à la main, ils commencent à à sentir qu'ils ne peuvent se soustraire au pillage qu'en restant constamment attachés à l'empire ottoman.

Digitized by Google

Kabardinien.

Digitized by Google

Digitized by Google

Kabardinienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

TATARS-NOGAIS D'ASTRACAN.

Les Tatars-Nogaïs occupent la partie méridionale du royaume d'Astracan, vers le bord de la mer Caspienne, entre le Jaik et le Wolga. Parmi les différentes hordes Tatares, celle des Nogaïs s'est maintenue le plus long-tems libre, sous plusieurs noms, et a été répandue sur une assez vaste étendue de pays. En vain, les Russes ont souvent tenté de la soumettre à leurs lois. Possédant le plus précieux des biens, la liberté, n'ayant point d'ennemis à craindre, parce que leurs richesses ne sont que les fruits de leurs travaux, ces peuples, depuis cinq à six siècles, fréquentoient les Steps ou déserts qui bordent la mer Caspienne et la mer Noire. Ils faisoient aussi des courses au Nord du Mont-Caucasse. Ayouk et Pierre-le-Grand, en resserrant les Nogaïs, les soumirent aux Calmoucs. Partagés entre la Russie et la Porte, ces Nomades sont dispersés aux environs de la mer d'Azow, entre le Tanaïs et le Kouban. Leur population est évaluée à 70,000 arcs. C'est ainsi qu'ils se désignent.

Les Nogaïs d'Astracan sont ainsi nommés parce qu'ils occupent un faubourg de cette ville. De tous les Tatars, ils sont les plus attachés à la couronne Russe. Nous nous arrêterons à ceux-ci, dont le nombre ne passe pas deux mille *marmites* : ils appellent ainsi les familles

Digitized by Google

filent le coton avec beaucoup de soin et d'adresse.

L'agriculture des Tatars villageois ne se borne qu'au jardinage.

Les Tatars-Nogaïs sont difformes et ont le visage ridé. Leur habillement est le même que celui des habitans de Cazan. Les femmes sont moins laides et leur costume approche de celui des Arméniennes : elles se passent, dans le cartilage du nez, un anneau d'or, si grand qu'il touche les lèvres. Cette mode assez bizare est reçue, même dans les villes. Quelquefois elles portent cet anneau dans l'une des narines. Les femmes du commun sont plus négligées dans leur habillement. Elles sont traitées durement par leurs maris, et méprisées par leurs enfans. Par-tout où l'homme oublie les égards qu'il doit à sa compagne, les enfans, s'appuyant sur l'exemple du père, ne peuvent avoir cette tendresse filiale pour celle à qui ils doivent le jour ; d'ailleurs la misère que ces Tatars éprouvent, contribue beaucoup à faire, parmi eux, de mauvais ménages.

Digitized by Google

Homme Tattare d'Astragan.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Tattare d'astragan

Digitized by Google

TARTARES DE CAZAN.

Les conquêtes des Tartares ont pendant long-tems fixé les regards du monde sur le royaume de Cazan : aujourd'hui cette contrée fameuse sous Gengis et Tamerlan, est une petite province de l'empire Russe, peuplée de Tzeremisses, de quelques négocians Russes, et d'un petit nombre de Tartares.

C'est sur ces derniers que nous allons porter notre attention.

Les Tartares de Cazan n'ont plus cette humeur altière et féroce qui les a cependant si long-temps caractérisés.

Le commerce qu'ils exercent avec les Russes, le gouvernement stable auquel ils sont soumis, l'agriculture et les arts ont adouci et civilisé ces peuples qu'une vie errante et des siècles de guerre avoient rendu féroce.

Les Tartares établis dans cette contrée en étoient les maîtres, lorsque le Czar en fit la conquête vers l'an 1551. On les divise aujourd'hui en trois classes : les Tartares de Cazan, les Baskirs, qui habitent aux environs d'Ulfa, capitale de la Baskirie, et les Ufmiski, établis dans les faubourgs de la ville d'Ulfa.

Les traits, le costume, les mœurs de tous les Tartares sont absolument les mêmes ; ils sont tous d'une taille très-élevée, et d'une maigreur effrayante, leurs yeux sont ronds, petits et très-perçans, l'esclavage a sans doute changé leur contenance et leur attitude,

Digitized by Google

Les prêtres ne prennent que très-peu de part aux mariages ; ils sont peu considérés de la nation, et leur misère est extrême : on les nomme Moulas ; les vieillards ou barbons ont le droit d'exercer les fonctions sacerdotales dans leurs familles.

Il est difficile de se faire une idée bien précise de la doctrine de ces Moulas ; ils croient ou feignent de croire à la prédestination, et prédisent aux Tartares ce qui doit leur arriver. On a vu un Tartare, assuré, par les prédictions d'un Moulas, qu'il seroit invulnérable jusques à une époque déterminée, traverser sans inquiétude une armée ennemie, en assassiner le général, et en imposer à toute l'armée par son sang-froid et sa tranquillité.

Chaque jour les traces de l'ancienne religion et des mœurs Tartares disparoissent de plus en plus, et dans le Cazan, les habitudes, et la langue Russe seront bientôt généralement établies dans cette province jadis célèbre.

Digitized by Google

Homme tattare de kazan.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Tattare de kazan.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES TATARS-USBEKS.

LE nom d'*Usbeks* qu'on donne indifféremment aux Tatars du Karasm et à ceux de la grande Bukkarie, leur vient d'Usbekkan, l'historien, un de leurs princes. Cet usage de prendre le nom d'un prince pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de la Tartarie. D'autres prétendent que le nom des *Usbeks*, veut dire *Seigneurs indépendans*.

Le pays des Usbeks se partage en deux contrées, le *Karasm* et la *grande Bukkarie*.

Le Karasm n'est qu'un vaste et sabloneux désert, entremêlé de montagnes et de plaines fertiles, qui ne manquent ni de rivieres, ni d'habitans. On voit croître des vignes dans quelques provinces où la terre est fort bonne, et l'on en fait du vin. Le dégré de fertilité, dont ce pays est susceptible, lui vient de trois rivieres et d'un grand lac. Les trois rivieres sont : l'*Amu*, le *Khesel* et le *Sio*, L'*Amu* est l'*Oxus* des anciens.

Les Usbeks de Karasm passent pour être moins civilisés et plus inquiets que ceux de la grande Bukkerie ; mais il leur rassemble pour l'inclination qu'ils ont pour le brigandage, qu'ils ne cessent d'exercer, sur-tout contre les Persans, dans le pays desquels ils font de fréquentes courses : ils peuvent mettre sur pied quarante à cinquante mille hommes de cavalerie ; ils habitent l'hiver dans des villes et des villages, qui sont dans le milieu du pays ; en été, ils campent le long de la riviere d'*Oxus*, ou dans les autres en-

Digitized by Google

droits favorables pour les pâturages, en attendant l'occasion d'exercer leurs brigandages, sur les terres voisines des Persans. Les traités sont un frein qui ne les arrête pas, parce que les esclaves et le butin qu'ils enlèvent, dans ces courses, font toute leur richesse. Quoiqu'il se trouve d'excellens pâturages en divers endroits du pays, vers les bords du Khesel, ils y conduisent rarement leurs bestiaux pendant l'été, parce qu'il n'y a rien à piller de ce côté-là. Ces Usbeks se servent d'oiseaux de proie pour la chasse des chevaux sauvages; ils les accoutument à prendre l'animal par la tête ou par le col: tandis qu'ils le fatiguent, sans quitter prise, les chasseurs, qui ne perdent pas de vue leur gibier, les tuent facilement. Les Usbeks mangent à terre, assis, les jambes sous le derriere; ils prennent la même posture en priant: à cheval, ils ont l'arc et l'épée. Les arts et les sciences leur sont absolument inconnues; leur vie se passe dans l'oisiveté; ils se tiennent assis en grand nombre au milieu des champs et s'amusent à discourir.

Les Usbeks sont Mahométans, ainsi que les Tatars de Bukkarie, dont nous allons parler:

Ce pays, qui est la Sogdiane et la Bactriane des anciens, est le plus peuplé et le plus policé de la grande Tartarie, et la nature ne lui a rien refusé pour le rendre agréable: on trouve des mines tres-riches dans les montagnes: les vallées sont extrêmement fertiles, sur-tout en fruits et en légumes: les campagnes sont couvertes d'herbes, à la hauteur d'un homme; les rivieres abondent en poissons, ce qui est rare dans le reste de la Tartarie; mais les Usbeks, qui demeurent et dominent dans ce pays préfèrent de s'occuper du brigandage à l'agriculture, et méprisent tous ces avantages: ceux d'entr'eux qui se nourrissent de leur bétail, vivent dans des tentes où sont des hutes, et vont camper de côté et d'autre suivant la commodité des pâturages: les autres, qui cultivent les terres, habitent des villages et des hameaux; il y en a peu qui demeurent dans les villes ou bourgs du pays.

Digitized by Google

On divise la grande Bukkarie en trois grandes provinces ; celle de *Bukkarie* proprement dite : celle de *Sarmakaud*, et celle de Balk. Chacune est gouvernée par un Koan particulier.

La Bukkarie, proprement dite, tire son nom de Bokkara sa capitale : c'est une ville fort grande et assez peuplée. Le pays de *Samarkand* s'étend jusqu'aux frontieres de la petite Bukkarie. Il étoit autrefois rempli de villes florissantes, dont la plupart sont aujourd'hui ruinées, ou dans une grande décadence. L'académie des Sciences de Samarkand, est une des plus célébres et des plus fréquentées de tous les pays Mahométans. Une petite rivière qui traverse la ville apporteroit beaucoup d'avantages aux habitans par les communications qu'elle pourroit leur donner avec les états voisins, s'ils avoient l'industrie de la rendre navigable ; mais pour faire fleurir le commerce à Samarkand, il lui faudroit d'autres maîtres que les Tatars Mahométans.

La province de Balk est au Sud de celle de Sarmakand, et est très-fertile.

Il est défendu à tous les Tatars de boire d'autres liqueurs que de l'eau et du lait de jument. Ceux qui violent cette loi, sont condamnés au fouet dans les places publiques.

Les Usbeks sont bien faits, spirituels, braves, forts et robustes. Ils professent la religion Mahométane, et vivent principalement de rapines et de pillages, au lieu que les Tatars payens ne vivent que de l'agriculture et de leur travail ; ils sont sans cesse aux prises avec les Persans, et il y a entr'eux une haine implacable, fondée tant sur les contestations occasionnées par le voisinage, que sur la diversité de religion. Leur costume est le même que celui des Arméniens ; leurs femmes sont belles et courageuses ; elles vont à la guerre avec leurs maris, et aspirent à la gloire du courage militaire. Les Persans, qui sont naturellement courageux, les regardent avec une sorte d'effroi.

Digitized by Google

Digitized by Google

Homme Tartare d'usbec.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Tartare d'usbec.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DES TARTARES DE TOBOLSK.

TOBOLSKOI est élevée sur les ruines de l'ancienne Sibir, capitale de la Sibérie. Les Russes, après avoir enlevé aux Tartares le vaste pays qui s'étend sur les deux rives du Tobol, ont fait bâtir cette ville à l'embouchure de ce fleuve.

Elle est assez étendue, marchande et bien peuplée : elle sert d'entrepôt à toutes les caravannes qui vont commercer dans la Chine, et à toutes les pelleteries que la Cour de Russie tire de la Sibérie.

Tobolskoi est bâtie entièrement en bois ; la forteresse même est construite en charpente. Le monastère, situé près du fort, est le seul édifice où l'on voit une enceinte de pierres.

Cette ville n'est peuplée que de Russes ; il est défendu aux Tartares de s'y établir, et ces anciens conquérans du pays sont relégués dans de petites habitations sur les bords du Tobol et de l'Itsch.

Ces Tartares, qui descendent des Kosacks, et qui ont été conduits dans ces contrées par le fameux *Yerink*, suivent pour ainsi dire presque tous les usages Russes, et auront bientôt perdu jusqu'aux traces de leur ancien langage, de leurs mœurs et de leur religion primitive.

Ces peuples, jadis guerriers et sauvages, sont aujourd'hui de pacifiques cultivateurs; quelques-uns d'entr'eux ont des

Digitized by Google

troupeaux ; mais le climat, naturellement mal-sain et humide, leur interdit ce moyen de subsistance.

Le commerce des femmes est une des ressources du pays, et les Tartares, obligés par leur pauvreté de se contenter d'une seule femme, vendent aux nations voisines leurs filles qui sont en général fort agréables : aussi jaloux que les autres Tartares, ils ne peuvent cependant comme eux renfermer leurs épouses, parce qu'ils ont besoin du travail de leurs mains : ils les réunissent dans des atteliers communs où elles s'occupent, sur des métiers trés-imparfaits, de la fabrique d'une toile fort grossière.

Le costume de ces peuples est à peu-près semblable à celui des Tartares de Cazan, leur nourriture est à peu-près la même, et ils vivent à peu-près sous les mêmes loix.

Leur religion est un mélange de l'Évangile et du Coran ; quelques-uns d'entr'eux ont consenti à recevoir le baptême ; mais il est facile de voir que leur conversion au christianisme est plutôt l'effet de la crainte que d'une conviction intime.

Si le gouvernement Russe consultoit ses véritables intérêts, il permettroit à ces peuples de s'établir dans les villes, il chercheroit même à les y fixer, et bientôt ces bourgades, aujourd'hui presque désertes, malgré tous les avantages de leur situation, deviendroient des cités florissantes, et seroient pour la Russie, une source intarissable de richesses.

Digitized by Google

Homme de Tobolsk.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Tatar Tobolsk.

Digitized by Google

Digitized by Google

Homme Toungouse.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES YAKOUTES.

La ville d'Yakoutsk qui donne son nom à un territoire de plus de deux mille Werstes, (ou six cent lieues françaises), est bâtie sur la côte occidentale de la Lena (*a*). Les maisons, quoiqu'en bois, sont grandes et commodes; quelques églises seulement sont construites en pierre. Un bras de la rivière qui s'avance en décrivant un coude forme un espèce de port qui se trouve à sec, lorsque les eaux sont basses.

Cependant les Yakoutes ne viennent dans la ville que pour leurs affaires; elle n'est peuplée que par des Russes, nomades en été, stationnaires en hiver; les Yakoutes habitent les vastes déserts de la province d'Yakoutsk au gouvernement d'Yakoutsk, établi depuis 1620, par la cour de Russie.

Cette manière de vivre les force à avoir deux sortes d'Yourtes ou habitations. L'Yourte d'hiver est formée avec des poutres posées debout les unes à côté des autres, et recouvertes de terre grasse; telle est la construction des murs qui ne s'élèvent point perpendiculairement comme les nôtres; plus rapprochés vers le haut, ils supportent un toît dont l'inclinaison est peu rapide; une seule porte donne accès dans l'intérieur qui se partage en deux: le côté le plus propre est habité par la famille qui s'y retire dans des compartiments en forme de petites loges distribuées à égale distance les unes des autres: Cha-

(a) *Cette rivière traverse la Sybérie dans presque toute sa largeur, du Nord-Est au Sud-Ouest, pour se jetter ensuite dans la mer glaciale.*

Digitized by Google

que coupe a la sienne : de l'autre côté est une étable qui renferme les bestiaux ; au centre du bâtiment est la cheminée de forme circulaire, et construite de même en bois, couvert d'un enduit épais de terre glaiseuse. Les Yourtes d'été sont rondes, spacieuses, et construites avec des perches en moindre quantité, mais posées de la même manière et soutenues tout autour par de légères traverses cintrées ; le tout est couvert d'écorce de bouleau, appliquée du haut en bas par bandes larges de 18 pouces. On tapisse l'intérieur avec de petites lisières de cette écorce découpée en festons. Le caprice du propriétaire en ordonne le dessein dans lequel il règne une bigarrure qui n'est pas du tout désagréable ; en général les Yakoutes ne sont propres ni dans leurs habitations, ni dans leurs vêtements ; ils ne portent jamais de chemise ni d'autre linge. L'habit d'été consiste en une peau molle tannée, couleur de chamois, qu'ils mettent immédiatement sur la peau nue, celui d'hiver est composé de différentes espèces de fourrure, principalement de la dépouille du Renne. Les hommes coupent leurs cheveux assez près de la tête, et ne laissent pas venir la barbe épaisse ni longue. Dans la belle saison, ils marchent nue tête ; ils portent des hauts de chausse touts courts ; les bas sont de peau, et garnis de semelles, ils prennent la forme du pied, et sont, pour l'ordinaire, piqués avec art, même brodés, pour leur faire faire l'effet d'une botte bien tirée, on les attache aux hauts de chausses. L'habit est un justaucorps à manches étroites ; les pans tombent jusques aux genoux, et se ferment par la pointe en devant, avec des cordons ; les collets et les bordures des habits d'été sont garnis d'une élégante broderie large de deux pouces et faite avec des nerfs d'animaux ; on y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints ; souvent aussi ces habits de peau ont les coutures garnies de perles de verre, ou marquées par des raies peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleterie sont tournés en dehors, et ce vêtement d'hiver est travaillé avec le même soin. Dans la belle saison ils marchent nue tête, mais dans l'hiver ils portent des bonnets faits, pour la plupart, de la tête de quelque quadrupède ; ils

Digitized by Google

ne mettent pas de ceinture par-dessus l'habit, mais ils suspendent la pipe, la bourse au tabac, le briquet, le couteau etc., à la ceinture du haut de chausse.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes, mais il est mieux travaillé et plus orné. Les hauts de chausse sont un peu plus longs; pour se parer, elles passent par-dessus l'habit ordinaire une veste sans manches, de cinq pouces plus courte; cette veste est de peau, ou d'un drap fin et rouge, de préférence à toute autre couleur; elle est ornée de franges et d'ourlets rayés et chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées se distinguent par la coiffure, ce sont des bonnets qu'elles font de la peau prise de la tête de différens quadrupèdes; elles y laissent les oreilles qu'elles dressent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en tresse, et portent de larges bandeaux de peaux et brodés; à ces bandeaux sont attachés, à droite et à gauche, des petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit pouces, large de quatre, passe par-dessus la tête et redescend sur le dos.

La Poligamie chez ce peuple entre dans les principes politiques. Obligés de faire de fréquents voyages, comme ils achetent leurs femmes, ils en ont dans tous les endroits où ils s'arrêtent, et jamais ils ne les rassemblent; malgré cela, ils sont jaloux à l'excès et les ennemis jurés de quiconque ose violer les droits de l'hospitalité toujours sacrée chez eux. Jadis épars sur les montagnes Sayanes, il paroît que la nécessité seule leur avoit indiquée une religion. Aussi charlatans que nos moines, leurs Chamans ont su tirer parti de l'indolance naturelle à ce peuple pour s'en faire respecter, comme prêtres et comme médecins. Cependant l'ignorance et la superstition sont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des Talismans sont les seuls remèdes qu'ils emploient. L'Yakoute malade, abandonné de ses proches, pour qui l'aspect de la mort est un supplice, implore en tremblant, et surtout en payant, la médiation de l'effrontée Chaman, qui interprête des dieux, lui promet la guérison. Vêtu d'un habit garni de sonnettes et

Digitized by Google

de lames de fer, dont le bruit étourdit ; il bat sur son *boubeu* ou tambour, d'une force à inspirer de la terreur ; puis courant comme un fou, la bouche ouverte, il remue la tête en tout sens. Ses cheveux épars lui couvrent le visage ; de dessous sa longue crinière noire, sortent de véritables rugissemens, auxquels succèdent des pleurs et des grands éclats de rire, et ensuite il abandonne le malade à la médiation des dieux, et plus encore aux efforts de la nature. Le médecin redevenu prêtre, emploie les mêmes préludes pour les révélations qu'il a aussi grand soin de se faire payer.

Depuis la réunion des Yakoutes au gouvernement de Russie, la religion, ou plutôt leur idolâtrie, mélange de christianisme et de paganisme, offre toutes les rêveries et toutes les pratiques superstitieuses imaginées par des hommes adroits au nom de la Divinité. Cependant, quoiqu'ils donnent dans tous les excès religieux, on est forcé de convenir qu'ils ont quelques principes, et à travers les fictions absurdes dont ils se repaissent, on démêle des idées assez ingénieuses sur l'Être Suprême, sur les miracles, sur les peines et les récompenses futures.

On verra, sans doute avec plaisir, deux fables puisées dans leur ridicule mythologie, et qu'ils racontent avec toute l'assurance de la crédulité. Voici la première :

Dans un grand lac, il s'éleva un jour une rixe violente entre les différentes espèces de poissons. Il étoit question d'établir un tribunal de juges suprêmes, qui devoient gouverner toute la gente poissonnière. Les Harengs, les menus poissons prétendoient avoir autant de droits que les Saumons pour y être admis ; de propos en propos, les têtes s'échaufferent ; on en vient jusqu'à se réunir en force contre ces gros poissons qui piquoient et incommodoient les plus foibles ; de-là, des guerres sanglantes, qui finirent par la destruction des deux partis. Les vaincus échappés de la mort, s'enfuirent dans des petits canaux, et laissèrent les gros poissons qui eurent l'avantage, seuls maîtres du lac. Voilà la loi du plus fort.

Digitized by Google

L'autre est un véritable conte de veillées dans nos villages, et ne peut être que l'ouvrage de quelque *Chaman*.

Un Yakoute avoit manqué de respect ou fait tort à son *Chaman*; le diable, pour venger celui-ci, se transforma en vache, et s'étant mêlé dans le troupeau du coupable, sut en dérober les plus belles génisses. Le soir, quand le berger revint, son maître, irrité de sa perte, le chassa impitoyablement. Aussi-tôt le diable se présente en habit de berger; on l'agrée, et le lendemain il mène les vaches aux champs. Un ou deux jours se passent, et le Yakoute ne voit pas reparoître son troupeau. Dans son inquiétude, il part avec sa femme, cherche de tous côtés; le trouve enfin, mais dans quel désordre! à son approche les vaches se mettent à courir, et à danser au son de la flute du perfide berger, le maître tempête, crie. « Halte-là, lui dit » le diable, il te sied bien de me reprocher de t'avoir volé, toi, » qui abusa de la confiance du plus respectable des Chamans; que » ceci te serve de leçon; apprends à rendre à chacun ce qui lui » appartient ». A ces mots, le troupeau et le berger disparurent, le pauvre Yakoute perdit tout son bien, et dès-lors le lieu de cette scène passa pour le séjour des esprits infernaux. Nos moines n'auroient pas mieux fait.

La manière d'enterrer leurs morts a aussi éprouvé du changement depuis leur réunion à la Russie. On trouve encore dans les bois des restes d'anciens tombeaux. C'étoient des cercueils grossièrement faits et suspendus sur des branches d'arbres; maintenant les funérailles se font avec une sorte de pompe plus ou moins magnifique suivant le rang et la richesse du défunt. Le cadavre mis dans un cercueil est porté par la famille jusqu'au pied de la tombe; de longs gémissemens annoncent le lugubre cortège. Le cheval que montoit ordinairement le défunt, est conduit par un valet ou quelque proche parent; pendant que l'on inhume le maître, le cheval est égorgé sur son corps, et cette libation sanglante est l'hommage rendu à son attachement pour cet animal, qui est censé le suivre dans l'autre monde, où l'on espère qu'il

Digitized by Google

pourra en jouir encore. Ensuite un bûcher s'allume, et la dernière preuve d'amitié pour le défunt, consiste à faire rôtir et à manger sur la place son cheval chéri; ce régal achevé, chacun se retire. Le même cérémonial s'observe pour une femme; au lieu d'un cheval, on immole la vache qu'elle préféroit.

Les Yakoutes sont robustes et naturellement grands, leur visage est applati, le nez sec, l'œil petit et la bouche peu épaisse. Ils ont la parole extrêmement brève et ne lient pas leurs mots. On les accuse d'avoir l'esprit lent et stupide; pourtant ils sont gais, et sur-tout grands improvisateurs. Les paroles ne leur coûtent ni travail ni effort de génie; qu'un oiseau s'envole à leur côté, voilà de quoi chanter pendant une heure; mais la chanson se borne à répéter jusqu'à extinction, qu'un oiseau vient de s'envoler. Sans soucis, sans autres besoins que ceux de la nature, la vie errante qu'ils menoient autrefois les avoit rendus paresseux, même lâches et mous, mais leurs liaisons avec les Russes a de même beaucoup influé sur leurs caractères; l'esprit d'intérêt s'est emparé d'eux, et ils se sont chargés du transport de toutes les marchandises depuis Okotsk jusqu'à Yakoutsk, transport qu'ils font sur les chevaux qui sont leur principale richesse.

Leurs amusemens se ressentent de la pesanteur de leurs esprits; ils ont dans l'année deux fêtes principales, l'une au printemps et l'autre à l'automne; ils y sacrifient bœufs et chevaux, mangent, boivent jusqu'à satiété, s'y enivrent de Koumouiss, (*b*) de tabac, et d'eau-de-vie Russe, chantent, dansent et finissent par des sortilèges; voilà l'abrégé de leurs plus douces récréations.

(b) *Le Koumouiss est une liqueur faite avec du lait de jument versé chaque jour dans un baquet de cuir et que l'on aigrit avec un bâton, ce qui forme une boisson aigrelette et pourtant agréable. En la faisant fermenter, elle devient un breuvage très-capitaux.*

Digitized by Google

Homme Jacoute.

Digitized by Google

Digitized by Google

TATARS KATSCHINTZ.

Les Katschintz, épars de temps immémorial depuis l'Albazan jusqu'au Katscha, rivières qui se jettent dans le Yeniséi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, et remplies d'ouvrages de différens métaux, ce qui supdose l'exploitation des mines, la métallurgie, et une civilisation bien plus avancée que celle qu'on remarque chez cette horde étrangère aujourd'hui aux trésors qu'elle possède sans savoir comment. Les hommes sont dans l'usage de respecter tout ce qu'ils ignorent, aussi ce ne sont pas les Katschintz qui ont violé l'asyle des morts; d'ailleurs, la tradition établit entr'eux que ces tombeaux renferment la dépouille de leur pères, les leur rend sacrés. Les Russes, qui n'avoient pas les mêmes motifs de retenue, ont cédé à la curiosité et peut-être à l'espoir du gain. Ils ont fouillé par-tout et retiré beaucoup de richesses consistant en effets plus ou moins précieux, et conservés plus ou moins bien, tels que des marteaux de guerre, des piques, des flèches, de petites idoles, des urnes, des vases, des bracelets, des pendans d'oreilles, le tout fabriqué en or, en argent, en fer ou en cuivre. A côté des squellettes humaines étoient des crânes de cheveaux. Des colonnes, des obélisques et des statues un peu plus qu'ébauchées sont les ornemens

Digitized by Google

extérieurs de ces tombeaux. Le contraste entre ces monumens et les hommes qui en sont entourés, a servi à étayer le système ingénieux de plusieurs savans modernes qui ont cru devoir transporter au Nord le berceau des sciences et des arts, qu'on avoit placé avant eux dans l'Orient. Rien ne répugne en effet à croire que le flambeau du génie fait le tour du globe, à l'exemple du soleil, qui, dans sa course annuelle, gratifie successivement toutes les contrées de la terre. Quoiqu'il en soit, les mœurs actuelles des Katschintz sont peu propres à éclaircir cette hypothèse. Sinon abrutis, du moins bruts, leur constitution politique a tous les caractères d'un peuple qui sort de la barbarie, ou qui y rentre. Divisés en six grandes familles notables, chacune de ces six Aimaki est présidée par l'ancien de la famille, et relève de la chancellerie de la Woyewodie de Ktasnoyarsk, et paie un tribut en fourrures, à raison d'environ 1000 arcs. La petite ville d'Abakan est l'endroit où cette taxe est perçue. La couronne Russe leur fait distribuer un petit présent en échange de leur contribution.

Leur idiôme est Tartaro-Mongol, et leur extérieur ne dément pas la souche d'où ils sortent, et dont ils ont conservé une partie des mœurs et du langage. Leur caractère habituel est d'être gais et par suite bavards, et par conséquent menteurs. Le vin et la débauche sont leurs divinités de choix, et auxquels ils ne refusent aucun sacrifice. On ne voit point parmi eux de voleurs ni de brigands, peut-être parce qu'ils sont trop paresseux, mais ils y suppléent par leur mauvaise foi. Nomade en tout temps, leurs cabanes d'hiver ne diffèrent de celles d'été, qu'en ce qu'elles sont couvertes de feutre au lieu de la simple écorce de bouleau, cuite. Les meubles sont conformes à l'habitation. Quelques-uns d'entr'eux s'adonnent à la culture de l'orge et du bled sarasin de Sibirie,

Digitized by Google

pour se faire du gruau ; mais la chasse et l'éducation des troupeaux est l'occupation principale du plus grand nombre. Ils seroient plus riches, si leur domaine avoit plus d'étendue, et pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail, Leurs bestiaux ne sont jamais abrités, et ne s'en portent pas plus mal. Il faut espérer que la méthode de faire parquer les troupeaux en toutes saisons, se pratiquera dans peu ailleurs encore que chez eux, et sous un climat beaucoup moins rude.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine et la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap et des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. L'appetit seul, et non l'heure, appelle à table. Les mets mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relache du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac et un verre d'eau-de-vie ébauchent les mariages. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou cinq années de service convenues, s'il se présente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se voit enlever sa future par un rapt tacitement consenti. Il faut qu'il se contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on se résout à servir meurt avant le terme du

Digitized by Google

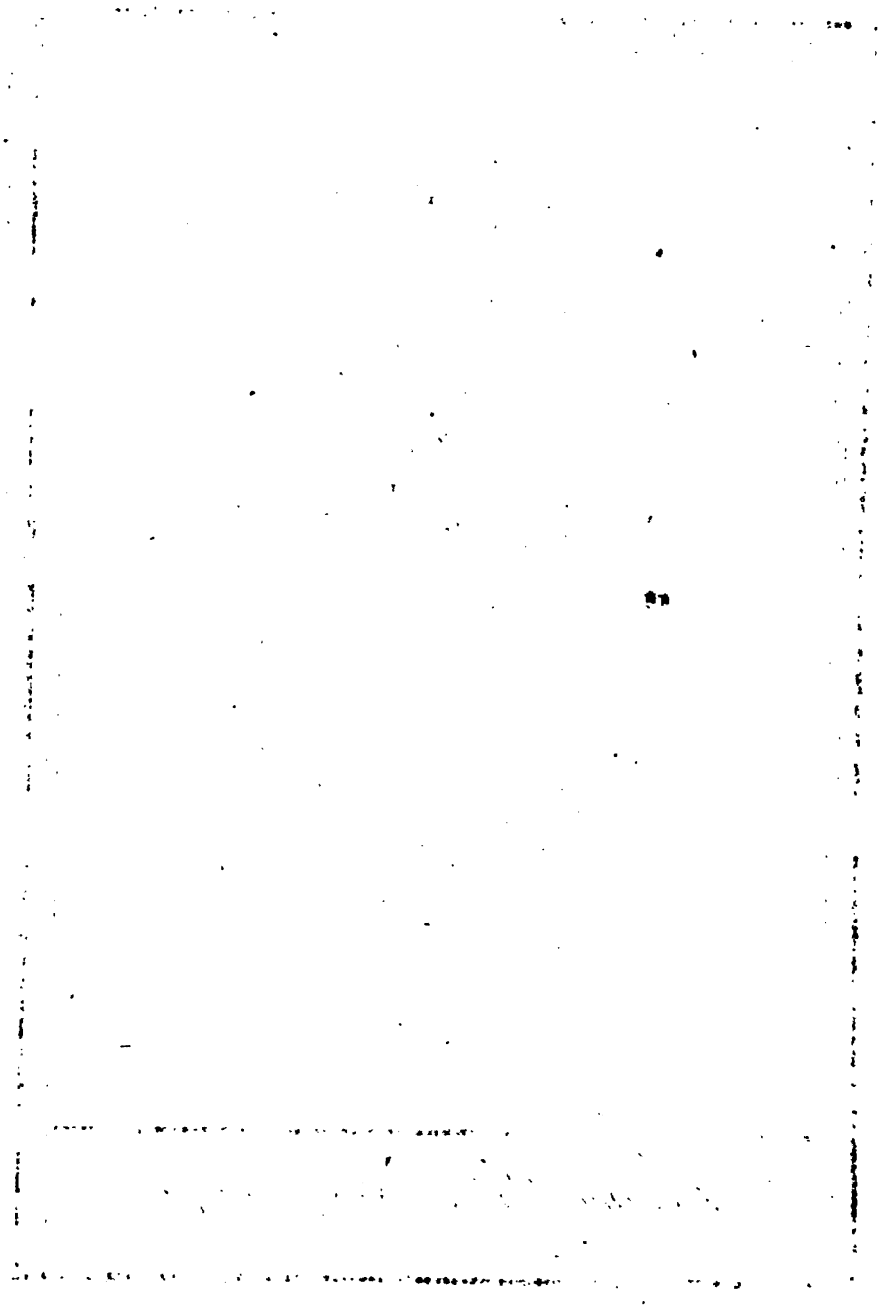
croise et se couvre par-devant. Les habits de cérémonie sont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes tresses qui descendent sur le sein. Aux oreilles sont suspendus différens anneaux ou des petits cordons. La coëffure consiste en un bonnet applati garni d'un bord de fourrure bourré et fort saillant. Lorsqu'elles ne mettent que l'habit de dessous, qui est leste et assez négligé, elles se couvrent le col et la gorge avec un grillage de perles de verre, espèce de collier.

Les filles ont toujours un plus grand nombre de tresses que les femmes mariées; pour l'ordinaire elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maison passent une ceinture autour de l'habit de dessous. Celui de dessus reste ouvert, afin que l'on puisse voir le premier, aussi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes; et en ce cas, l'habit de dessus n'a pas les pans bien longs; il est communément de soie ou de quelqu'autre étoffe légère. Mais, en général, la Nation des Katschintz est si mal-propre, que, malgré ses prétentions, elle ne paroît jamais bien mise.

Digitized by Google

Homme Tatar Kastchintz.

Digitized by Google



Digitized by Google

femme tatar Kastchintz.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DES MORDWINES.

Les Mordwinès, nation considérable, et d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Volga. Après avoir été long-temps sous la domination des Tatars, ils passèrent sous celle des Russes, à qui ils sont encore aujourd'hui soumis; ils avoient autrefois des Kans particuliers et une noblesse. Distribués alors en deux races principales qu'ils avoient soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, et même ils ne diffèrent plus que de noms; les *Mokschi* ou *Moschanes*, et les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général, les mœurs des Morwi ou Morwines s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent; ils tiennent cependant beaucoup aux pratiques habituelles des Tschouwaches et des Tschérémisses, pour la nourriture et l'économie domestiques. Depuis l'époque du nouveau joug qu'ils ont subi, ils sont devenus agriculteurs. Soit instinct, soit crainte d'une servitude plus étroite, on n'a pu leur persuader de se réunir sous les murs d'une ville; ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts; là ils pratiquent de petits potagers contigus à leurs maisons pour fournir aux besoins journaliers, faisant assez peu de cas de la chasse. Les Mokschanes cultivent des abeilles

Digitized by Google

sauvages, et plusieurs d'entr'eux en comptent depuis cent jusqu'à deux cens ruches.

Les jolies femmes sont bien rares dans ce pays, et la nation est bien pauvre: car le prix d'une fiancée, sans beaucoup marchander, ne monte guère qu'a dix roubles (50 livres de France); les propositions faites, la vente conclue entre les parens des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promise* que lui remet le père de celle-ci; la mère à cette occasion présente un peu de sel et de pain au beau père de sa fille, qui se sépare de sa famille, en pleurant plus ou moins selon les circonstances, un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain et ce sel présentés par la mère veulent dire, sans doute, qu'elle a appris à sa fille l'art d'assaisonner les plaisirs du ménage, et de les conserver longtemps dans toute leur saveur.

A table, on place l'épousée à côté de son mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce son bonnet et s'en couvre les yeux. Le met principal est un gâteau long de trois pieds, le père de l'époux en fait passer l'extrêmité, qui figure une pointe, sous le voile de sa bru, et lui dit en même temps „ femme! „ ouvre les yeux à la lumière, sois heureuse dans tes „ enfans, et ne manque jamais de pain „. Ce n'est que de cet instant que l'époux voit la femme que ses parens lui ont achetée sans consulter son goût; ce moment n'est pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de son fils en beaucoup de choses, il faut en excepter celle-ci: au reste, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines, le besoin des uns, l'intérêt des autres, sont les deux seules considérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage; par-tout ailleurs, pense-t-on autrement! Au reste, on s'accoutume bien vîte aux formes exté-

Digitized by Google

rieures, sur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent presque nul l'effet de la beauté; que d'unions avouées par le cœur ont eu des suites fâcheuses! une humeur égale et douce, beaucoup d'exactitude et d'attachement aux devoirs domestiques, les vertus paisibles et modestes, l'appanage du sexe en tout pays, embellissent la femme la plus disgraciée de la nature, et sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, dansent et chantent au son de la bombarde et du *gousli*; ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la mariée résiste en minaudant selon l'usage; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, et on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient: *tiens, loups, voici ta brebis*; c'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux et de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices, le reste sert à donner des forces pour le pleurer et pour lui dire un dernier adieu; ce soin qu'on prend de la vie précisement en présence de la mort, paroît être un instinct, un *monitum* secret de la nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre.

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité et extérieurement. Intérieurement et par goût, ils sont idolâtres; ils ont des *keremets* ou des places consacrees au milieu des forêts; on leur a interdit leurs prêtres payens, ce qui leur a fait prendre un parti

Digitized by Google

assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le pontife de ses enfans, et exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la nature; la religion primitive des hommes y étoit conforme : que de crimes eussent été épargnés à la terre, si elle n'eût jamais eu d'autres prêtres que ceux-là.

L'habillement des hommes parmi les *Mordwines* est le même à présent que celui des paysans Russes, à l'exception des chemises, dont les Mordwines ont coutume de piquer et de faire broder le col et les fentes. On remarquera que pour tabatière, ils se servent de petites pointes de corne.

Les femmes Mordwines sont plus parées que les filles; et cela doit-être ainsi : au reste, elles ne diffèrent essentiellement que par la coëffure; elles portent les unes et les autres de courtes culottes de toiles qu'elles appellent *Poik* : en place de bas, elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des pilliers : elles portent des chemises toutes bigarrées de broderies; à chaque doigt des mains, elles ont une bague; à leurs oreilles pendent de grandes boucles, auxquelles sont attachés de petits cordons de perles de verre; leurs cheveux sont nattés en plusieurs petites tresses. Les femmes qui ne sont plus jeunes, et les jouvencelles qui le sont encore s'entourent la tête d'une toile en guise de bonnet; tandis que leurs cheveux tantôt en tresses, tantôt non attachés, descendent et flottent sur le dos.

Digitized by Google

Homme Mordwine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Mordwine.

Digitized by Google

Digitized by Google

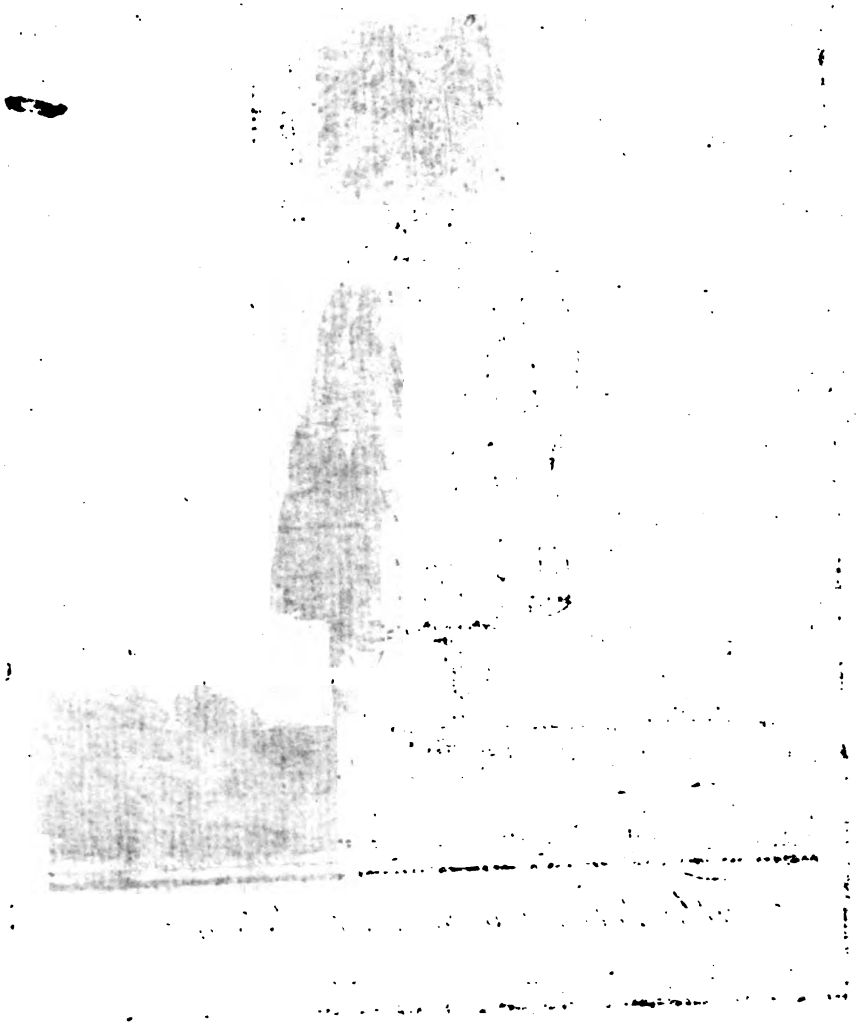
Fille Mordwine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fille Mordwine en habits de Nôces.

Digitized by Google



Digitized by Google

BASCHKIRS.

Les Baschkirs habitent les rives du Wolga, et de l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg.

Nomades ou vagabonds jusqu'à l'époque de leur réduction en province Russe, depuis ils ont combiné la vie errante et pastorale, avec les occupations sédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hiver, et portatives en été. Un village, renferme depuis dix jusqu'à cinquante cabanes assez mal construites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre basse et petite à toît plât, et qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des vessies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée est un cylindre, ou perches revêtues de terre glaises; une marmite de fer y est toujours suspendue.

Les sièges ne sont autre chose que des bancs larges où la volaille et le menu bétail séjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq et vingt *Tirmas*, ou chaumières rondes qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaisselle est d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraser le chanvre ou le lin. Leurs vases sont des sacs de cuir.

Ils ont imaginé des moulins à eau et à bras assez ingénieux. Le labour, la chasse et l'éducation des troupeaux sont les seuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis,

Digitized by Google

quelques chameaux, de beaux chevaux; mais point de cochons, animaux impurs selon Mahomet, dont ils suivent le Koran; ils donnent aussi tous leurs soins aux abeilles; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à cinq cents ruches. Ces ruches sont placées au haut des arbres, sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils passent une corde autour de l'arbre et autour du corps, et montent ainsi jusqu'au sommet. La fertilité des terres labourables supplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoissent point l'usage du fléau, et ne battent point en grange; à l'exemple des Boughares leurs premiers ancêtres, ils se mettent à cheval ou sur un bœuf, et courent par-dessus les épis. Les riches d'entr'eux ne vont à la chasse que pour leurs plaisirs; mais ils n'interdisent point cette ressource aux pauvres. Un Baschkir, et généralement un Tatar, croiroit déroger s'il exploitoit lui-même ses mines; il consent plutôt à les laisser en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs ces peuples sont trop foiblement constitués et trop ennemis d'une occupation suivie, pour se faire à ce rude travail. Paresseux et indolens, ils passent les hivers constamment accroupis devans leurs foyers, jasant, fumant et buvant du lait aigre. Les femmes chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

Ce qui les occupe le plus, c'est la préparation des fourrures, des pièces de feutre, et sur-tout des outres de toute grandeur; lesquelles leur servent de vases propres à contenir leur koumiss, liqueur factice à la mode, composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles

Digitized by Google

apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jumens, de vaches ou de brebis, quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quatrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braise des flans azimes de gruau et de farine. Le tout dégoûte par la mal-propreté, et c'est dommage. Car les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tatars, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, et mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre.

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons, jettés au feu revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq doigts à la fois. On ne soutiendroit pas la lecture d'une description plus circonstanciée. Irrasatiables mangeurs, on en a vu se repaître de quinze livres de viande arrosées de seize pintes de lait aigre. Le pain sert de pâtisserie et de friandise. A la porte de la cabane est toujours un cheval tout sellé à l'usage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards sans reproches*, et les *barbes blanches* (pour me servir de leurs expressions), sont l'objet de toutes leurs complaisances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaisir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard est comme l'idole de la maison, et le dieu de la fête qu'on y donne. Il est toujours placé au rang d'honneur, on s'occupe de lui plus que de tout le reste; il devient le centre des amusemens, femmes et enfans s'empressent à ses côtés. La vieillesse semble être l'âge destiné à re-

Digitized by Google

cevoir la récompense de tout ce qu'on a fait de bien pendant sa vie jusqu'à cette époque ; et rien ne leur paroît plus digne de leurs hommages qu'une tête blanchie par les années et mûrie par l'expérience.

Les Baschkirs ne prennent guères que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches et brebis. C'est un Moula, prêtre Mahométan, qui reçoit le serment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche : » Sois brave ! nourris et défends » ta femme, pendant que tu es jeune ; elle te donnera » des enfans qui prendront ta défense, et auront soin » de toi quand tu seras vieux ». Les mariages ne se célébrent et ne se consomment qu'en été. En hiver la nation est trop affoiblie pour s'acquiter dignement des devoirs qu'imposent l'hymen et l'amour. Deux hommes et deux femmes couchent, dit-on, la première nuit avec les nouveaux mariés, qui se passeroient bien de la présence de quatre témoins. Avant d'être livrée à son époux, l'épousée est long-temps disputée par les filles et les femmes du canton qui se l'arrachent chacune de leur côté. Mais ce combat n'est que simulé. Les femmes l'emportent toujours sur les filles, qui soutiennent mollement une cause que toutes voudroient déja avoir perdue. Les femmes victorieuses emmènent la future à l'écart, et lui font secrètement la bizarre cérémonie d'usage en pareil cas dans ce pays, et qu'on appelle *Tagui algan*. Elle consiste à passer le rasoir sur cette partie du corps que Vénus Anady-Omène, en sortant de la mer, cachoit, dit-on, de l'une de ses mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leur intérêt que les Baschkiriennes. Le lendemain de la première nuit des nôces, la nouvelle mariée fait à son mari un présent de plusieurs paires de bêtes à

Digitized by Google

cornes choisies dans celles qu'on a données pour sa dot. Qu'on ne prenne point cette dernière particularité pour un jeu de l'imagination: en ce pays, la foi conjugale est rarement violée; et les maris trompés ne donnent pas matière à plaisanterie. Les divertissemens d'une nôce sont très-bruyans et assez variés. On mange beaucoup, on boit à l'avenant. On se livre à différens exercices de corps. On exécute des danses, et on répète des chansons nationales, au son de la flûte, qui n'est autre chose qu'un tronc de choux percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la basse. Depuis peu il s'est établi parmi nous une mode qui a lieu chez les Baschkirs depuis un temps immémorial; les femmes portent des espèces de grands éventails, sur les plis desquels sont tracées leurs plus jolies chansons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme est sur le point d'emmener sa jeune femme dans un autre village que celui où elle est née, on la voit ordinairement verser des larmes, en prenant congé de ses compagnes qu'elle va embrasser de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outre au *koumiss*, qu'elle caresse tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, et en lui attachant un petit présent.

Leur convoi mortuaire ressemble beaucoup à une cavalcade à la tête de laquelle est le Moula et les fossoyeurs; le cadavre est attaché sur une planche suspendue entre deux chevaux, la suite du deuil est toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la barraque construite sur le tombeau; on y prie, on s'y régale, et l'on y danse.

Leur religion est un mahométisme mêlangé avec quantité de pratiques payennes.

Digitized by Google

Passons au signalement et au costume des Baschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tatare, quoiqu'ils aient la physionimie un peu plate. Leurs oreilles sont grandes et leurs yeux petits; ils sont plus charnus et d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un et l'autre sexe portent des *kasdaks*, chemises de grosse toile d'ortie, des hauts-de-chausses longs et amples, des *itaiks* (bottines), et des *sanks* (pantoufles). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, et mettent des souliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très-amples et fort longs, le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe par-dessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre, ce qui fait que le vêtement de desous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hyver sont faites de peaux de brebis. Ils en ont aussi fréquemment de peau de cheval; ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent; ils portent leur barbe, se rasent la tête et la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi haut de près de six pouces, fait de drap ayant un rebord de fourrure, peu large, distant du bonnet, et semblable aux chapeaux des matelots Hollandais; quand ils voyagent, ils portent des *salbars*, c'est-à-dire, des hauts-de-chausses si amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorsqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns se munissent d'un arc et de cinquante flèches, et d'une lance; ils se couvrent d'un casque et d'une cotte de mailles

Digitized by Google

d'anneaux d'acier, fort lourde, et qui coûte très-cher; aussi en font-ils peu d'usage. Les autres se fournissent d'un sabre, d'un fusil et de plusieurs pistolets, d'autres se chargent de toutes des différentes armes à la fois. En outre, ils passent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure; ils sont courrageux, adroits, bons cavaliers, et jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baschkirienne en marche offre plusieurs particularités remarquables. Chaque cavalier s'habille à sa fantaisie. Tous portent des habits longs; et chacun, outre le cheval qu'il monte, en a un second de réserve qu'il ménage en cas de besoin, et qui d'ailleurs porte leurs vivres, dont la plus grande partie consiste en bleds fortement séchés. Ce qui nécessite l'usage de plusieurs moulins à bras, que d'autres chevaux de la suite porte avec le reste du bagage. Chaque compagnie de cent hommes a son étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des housses et des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de dessus des femmes, qui se nomme *sapren*, est de drap fin ou d'étoffe de soie, a des boutons, s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *dulbega* est une *modeste*, espèce de mouchoir de col garni avec des médailles disposées par couches comme des écailles. Les plus coquettes se couvrent le sein d'une espèce de grillage ou filet, composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en plusieurs tresses; elles y attachent des rubans et quantités de colifichets qui leur pendent jusqu'au gras des jambes; le bonnet est chargé de médailles et de perles de verre; à la partie postérieure est attachée une pièce qui couvre la nuque, et garnie comme le bonnet.

Les femmes, outre leur bonnet, portent sur le front

Digitized by Google

un bandeau orné de même ; elles mettent leurs cheveux en deux tresses seulement ; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorsqu'il fait mauvais temps, les femmes et les filles portent le *tastar*, ou voile à la Tatare. On les nomme aussi *yertyaik* : il n'est en usage que parmi les Baschkires opulentes ; il leur sert de négligé.

Les Baschkires aiment beaucoup aussi à monter à cheval. Elles se font des tresses distinguées de celles des hommes par leur grandeur et leur élégance. Leurs éventails, dont nous avons parlé, sont grossièrement faits. Mais on n'en doit pas être moins surpris en voyant ce petit meuble de goût à la mode chez une nation encore brute, bien avant qu'il ait été imaginé chez les peuples les plus policés de l'Europe.

Les Baschkiriennes ne prennent pas assez soin de leurs enfans, lesquels sont tous mal-propres et presque toujours mal vêtus. L'éducation y est presqu'aussi négligée que parmi les peuples des grandes villes d'Europe.

Digitized by Google

homme Baschkir

Digitized by Google

femme Baschkir.

Digitized by Google

Digitized by Google

BARABINZES.

L'AMOUR de la liberté et la connoissance des droits de l'homme donnent de l'énergie à une nation, font ressortir ses autres qualités, et peuvent seuls lui conserver son équilibre dans le système politique. Un peuple peu jaloux de son indépendance, deviendra le jouet de ses voisins, n'aura qu'une existence précaire, et sera toujours misérable.

Les Barabinzes sont dans ce dernier cas, quoique de race Tatare. En possession, depuis un temps immémorial, des déserts situés entre les fleuves Ob et Irtisch, depuis le mont *Atta* jusqu'aux frontières de Marcin, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il est vrai que le vaste pays qu'elle occupe, et qu'elle appelle la *Baraba*, est couvert d'eaux stagnantes qui exhalent des vapeurs froides et malsaines. L'air épais qu'on y respire obstrue toutes les facultés intellectuelles, et plonge dans un engourdissement peu propre à l'héroïsme.

Cependant, quelque influence qu'ait un climat sur les hommes, ils tiennent toujours en main leur destinée: la basse Béotie, qui n'étoit pas plus favorisée de la nature que le pays des Barabinzes, produisit Cadmus et Epaminondas, Pindare et Plutarque. Les Thébains jouèrent un rôle parmi les Grecs. Les Barabinzes, soumis au joug du Kan de la Sibérie à l'époque de la conquête de cette province par la Russie, passèrent, en 1595,

Digitized by Google

sous la domination des Kosacs de Tara. Après avoir été sous la dépendance d'un chef de Kalmouts, le commencement de ce siècle les vit sujets des Russes. Leurs nouveaux souverains les voulurent armer, mais sans beaucoup de succès. Ce peuple, incapable de se défendre lui-même, ne jouit d'une sorte de tranquillité que depuis qu'on s'est occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incursions de ses voisins, par des retranchemens fortifiés. Les Barabins végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur servitude. Ils se rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, et ils conservent une légère trace de leur ancien régime politique. La cour de Russie, en 1767, prit le sage parti d'y envoyer d'assez nombreuses colonies qui commencent à fleurir. Chaque village Barabinze est présidé par l'*Ancien*, et chaque race gouvernée par trois espèces de magistrats, d'autant plus respectés qu'ils exercent leurs fonctions sans salaire. D'ailleurs, rien de moins pénible que de rendre la justice à un peuple trop stupide pour avoir des passions, trop pauvre pour être intéressé, trop ignorant pour être curieux et inquiet. Les lois ont peu à faire dans un pays où les hommes sont indifférens, ou plutôt insensibles à tout ce qui peut émouvoir. Aussi étranger à l'yvresse de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, se bornant au peu qu'il a, parce que son imagination bornée ne lui fait point soupçonner autre chose, le Barabinze n'a pas le courage d'offenser personne, et n'oseroit être à charge à qui que ce soit. Son signalement extérieur annonce parfaitement son caractère abâtardi: un visage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un teint blême, une contenance mal assurée, laissant à peine deviner un frère des Tatars, dont il n'a retenu que le dialecte, sans avoir encore le secret de le lire et de le

Digitized by Google

peindre Les circonstances locales n'ont que très-influé sur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, presque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chasse, ne lui laisse que la pêche, occupation paisible, peu propre à développer les facultés physiques et morales. Le principal objet des Barabinzes est le soin des grands troupeaux, car le petit bétail ne réussit pas dans leurs pâturages trop humides.

Les Barabinzes ont deux sortes d'habitations, des baraques d'hiver qui composent leurs villages, et des cabanes d'été éparses dans les champs. Aux alimens permis dans l'alcoran, devenu leur code, ils ne se font pas scrupule d'ajouter toutes les autres viandes dont ils se repaissoient lors de leur paganisme. Au pain qu'ils connoissent à peine, ils suppléent par des racines, du fromage mal formé, et du poisson séché. La sauce de leur ragoût leur sert de boisson.

En 1748, la nation Barabinze étoit encore presque toute payenne. Depuis, des missionnaires Mahométans les ont secrétement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent convertir ; et c'est là, peut-être, la seule marque de leur changement de religion, car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs prêtres savent à peine lire ; mais cette ignorance grossière et paisible vaut peut-être mieux encore que le zèle intolérant de ces monstres fanatiques, de ces prêtres sanguinaires qui, s'établissant les défenseurs d'un Dieu qu'ils outragent, et qu'ils ne connurent jamais, forcent, le poignard à la main, à adorer le Créateur de la manière barbare dont eux-mêmes veulent l'adorer. Ainsi donc l'intolérance a produit tous les crimes, et le premier intolérant fut un prêtre.....

Un Barabinze ne se raze point la tête, et porte une petite barbe. Il se coëffe d'une calotte et d'un bonnet

Digitized by Google

creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés qui se rencontrent sur le front et derrière la tête; tout le reste de l'habillement est à la Tatare.

Les femmes mariées mettent leur chevelure en deux tresses; les filles en portent plusieurs; les unes et les autres les ornent de rubans: la coëffure des femmes est un bonnet applati, et garni d'un bord de fourrure; les bonnets des filles sont, pour l'ordinaire, pointus, garnis d'un bord, et plus petits que ceux des femmes mariées. Quelquefois on les enrichit de perles de verre. Le voile est la coëffure journalière des femmes; en été, elles vont, pour la plupart, en chemises faites d'une grosse toile fabriquée de fibre d'ortie, et garnies d'une broderie de divers couleurs.

Tous les Barabinzes, hommes et femmes, fument du tabac, et il est du bon ton parmi les femmes mariées d'avoir presque toujours une pipe à la bouche.

Il est aussi du bel air parmi les filles à marier, d'avoir dans la main, en été, un gros paquet de crin attaché à un manche, et semblable aux queues qui servent d'enseignes dans les armées turques: on agite ces espèces d'éventails pour se garantir de la prodigieuse quantité de mouches.

Digitized by Google

Femme Barabinze.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Barabinze.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fille Barabinze.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DES ISLES KOURILES.

Les isles *Kousiennes* ou *Kouriliennes*, s'étendent depuis la pointe méridionale de Kamschatka, au Sud-Ouest, tournant sur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit de *Tessoi*, qui sépare l'île de *Matsoumei*, dernière des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoise. Il paroît par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respective, qu'elles faisoient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait-à-peu-près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amur et celle de Pengina. Quoiqu'il en soit, on ne peut déterminer le nombre

Digitized by Google

des îles Kouriles d'une manière bien sûre ; la carte géographique en présente trente-six, mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues.

Les peuples Kouriles, quoiqu'ayant beaucoup de rapport avec les Kamschadales, sont pourtant mieux faits, et ont une taille et une figure plus avantageuse. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamschadales, ou des Tougouses errans du continent. Ils ont le visage basanné, et l'usage de se noircir les lèvres et de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes ; ils se font des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais; c'est d'après cette nation qu'ils ont l'habitude de se raser les cheveux par-devant, jusqu'au sommet de la tête, de les laisser pendre par derrière, et enfin de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent l'habillement sauvage aux étoffes de luxe ; curieux de brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate, portera sur ses épaules un veau marin dégouttant de graisse et de sang.

Les Kouriles se nourissent de quadrupédes marins, et se logent comme les Kamschadales ; quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connoissent aussi peu la Divinité que les Kamschadales ; mais ils ont, comme eux, leurs idôles de bois, qu'ils appellent *Ingeul* ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons ? C'est ce qu'on ignore ; mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair et leur en laissent la peau.

Digitized by Google

Ils ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent que la nuit à la dérobée, comme les Tartares Mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidelle occasionne à son mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise, appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier sur le dos, trois coups d'une massue grosse comme le bras, ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi, jusqu'à ce que l'un de deux demande grace, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel seroit un déshonneur comme parmi nous. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur, doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits et en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés.

Ils sont humains et hospitaliers, et mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils font avec le japon. Ils échangent l'huile de leurs Baleines, leurs fourrures et la plume des Aigles de leurs montagnes contre de la vaisselle, du bois vernis, des sabres, des marmites du tabac, des étoffes et autres objets de luxe

Rien n'est plus touchant que de voir l'entrevue de deux amis, qui habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir, marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils alloient combattre; et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de

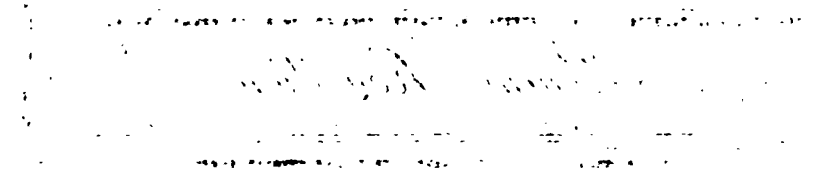
Digitized by Google

caresses, et vercent des larmes de Joie. On mène le convive dans une jourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui, pour écouter le récit des aventures de son voyage, et les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'île, durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour-à-tour, selon la nature des récits ; enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Digitized by Google

Homme Kourilien.

Digitized by Google



Digitized by Google

femme Kourilienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS

DE KALUGA.

KALUGA est éloigné de Moscou de trente-six mille. Nous nous abstiendrons de traiter ici des mœurs et des coutumes de ce canton de la Russie, pour ne point faire un double emploi; devant en parler plus au long, quand nous serons à l'ancienne capitale de l'empire Russe. Pour le présent, nous nous bornerons à la description du costume.

Celui des hommes est fort simple. Un marchand de Kaluga est coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore usage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il est composé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre; les rebords sont ordinairement de la fourrure. S'ils ne se terminoient pas en pointe sur le devant et derrière la tête, ils ressembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens. On porte la barbe et les cheveux tels que la nature semble l'exiger.

Sur la chemise, on endosse une veste boutonnée à l'ordinaire; et par dessus un habit fort large dont les manches retombent jusques sur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une espèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une

Digitized by Google

couleur différente de celle du dessus. Des hauts-de-chausses qui ne sont rien moins que justes se renferment dans des bottines noires.

Le costume des femmes a quelque chose de pompeux et d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés sous un bonnet fort étrange. Ce bonnet est composé par le bas d'un bandeau de plusieurs rangs de perles ajustés sur le front. Le reste de la coëffure ressemble assez à un éventail déployé et recourbé, garni de broderies et de fleurs dessinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrêmité d'un collier de perles qui fait plusieurs fois le tour du col. La chemise est fermée sur le devant et assez haut, par un nœud de perles de diverses couleurs, les manches bouffantes sont liées sur le poignet. Une longue robe qui laisse à peine voir le bout des pantoufles, est recouverte d'une espèce de corset qui ne serre point la taille, et qu'on laisse entrouvert sur le devant par le bas. Ce corset est plus ou moins riche, et bordé d'une broderie plus ou moins large; échancré quarrément, il laisse voir le haut de la chemise, et fait sentir les formes heureuses qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laisse pendre avec grace ses extrêmités garnies d'un gland passé dans un petit anneau. Une fille de Kaluga, ainsi costumée, a un maintien qui doit en imposer. Avec quelques modifications, sur-tout dans la coëffure, cette manière de se mettre, entre les mains d'une femme de goût, pourroit mériter de faire mode.

Digitized by Google

Homme de Kaluga.

Labrousse Del. — St. Sauveur Direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

TSCHÉRÉMISSES.

L'ON ne trouve dans les mœurs des Tschérémisses aucunes traces du caractère des Finois, leurs premiers ancêtres. Ils sont aujourd'hui resserrés dans un pays très-peu étendu sur les bords du Volga.

Long-temps ils ont été indépendans, ou se sont donnés eux-mêmes des chefs; mais aujourd'hui soumis à la domination Russe, ils ont perdu avec leur liberté, leurs mœurs, leur langage particulier, leur religion pour prendre ceux de leurs vainqueurs.

Les Russes se sont enfin convaincus que les persécutions et la rigueur sont des moyens impuissans pour maintenir dans l'obéissance un peuple attaché à ses anciennes mœurs; aujourd'hui ils affectent d'abandonner absolument à eux-mêmes les Tschérémisses, ils leur laissent la faculté de se nommer un magistrat qui gouverne chaque commune, ils ne leur font plus une loi d'embrasser la religion chrétienne, et par ce moyen ils s'attachent insensiblement ce peuple, qui, tout en se croyant libre, paye régulièrement tous les tributs, et prend tous les usages des Russes.

L'idiôme des Tschérémisses est aujourd'hui un mélange irrégulier de Russe et de Tartare, dans lequel on démêle encore quelques traces de leur ancienne langue.

Ils ont conservé leur goût pour l'agriculture. Leurs nouveaux maîtres ont même cherché à augmenter leur attachement à la vie pastorale. Dans la saison où la terre a besoin de leurs bras, ils sont laboureurs,

Digitized by Google

les Tschérémisses chrétiens, parce qu'elle se célèbre à l'époque où se célébroit chez eux *l'Youmon Bayran:* Ce jour là, les plus beaux agneaux de la bergerie, les plus beaux bœufs de la métairie sont sacrifiés au Dieu des chrétiens; et les Tschérémisses renonceroient plutôt au christianisme qu'à ces cérémonies.

Bientôt ce peuple sera absolument Russe, et n'offrira plus à l'observateur aucuns vestiges des mœurs des Finois ses ancêtres : la moderation et la douceur du gouvernement Russe opérera dans cette contrée ce changement que de nombreuses armées tenteroient vainement.

Digitized by Google

Homme Tscheremisse.

Digitized by Google

mais l'hiver, lorsque la terre se refuse à toute culture, ils deviennent pasteurs et chasseurs.

Quelques-uns négligent toute autre occupation pour se livrer à l'entretien des abeilles qui est pour eux une source intarissable de richesses.

Leurs habitations sont simples : chaque village est composé de trente ou quarante maisons, construites en bois, à peu-près dans la forme de nos maisons européennes : les carreaux des fenêtres sont fermés en papier ou en linge, et plus souvent encore avec de la peau de vessie.

Les alimens de ce peuple sont aussi simples que ses habitations : l'été il vit des fruits de la terre, du lait de ses troupeaux, des œufs de ses volailles, et il fait une espèce de pain ou de pâte de toutes sortes de grains : l'hiver, il vit des animaux qu'il tue à la chasse et à la pêche, et qu'il fait rôtir sans assaisonnement sur des charbons.

Leur haut-de-chausse est de plusieurs bandes de draps de diverses couleurs, cousues ensemble sans aucun ornement : ils portent un juste-au-corps dont le collet rabat sur le dos, et les fentes pratiquées dans les pans de cet habit, lui donnent quelque ressemblance aux larges redingotes dont nous nous servions, il y a quelques années. Leur chemise est brodée en laine de couleur, et leur donne un air d'élégance et de propreté.

Les femmes portent de même un habit de laine, une chemise brodée en laine et un haut-de-chausse, mais le juste-au-corps n'a point de pans, et est ouvert sur la poitrine.

L'été, elles ne portent qu'une chemise qui descend jusques aux genoux : cette chemise brodée sur toutes les coutures est serrée autour de la taille avec une

Digitized by Google

ceinture. Elles portent les cheveux courts, et se couvrent la tête d'un bonnet en forme de capuchon. Ce bonnet formé d'écorce de bouleau est environné de plusieurs bandelettes de drap chargées de coquilles; ces bandelettes qui descendent le long du dos et sur les épaules, font un bruit désagréable, qui annonce de loin l'arrivée d'une Tschérémisse.

Sans être polygames, les Tschérémisses vendent et achètent cependant leurs femmes; le prix ordinaire d'une fille à marier, prise sur les lieux, est à-peu-près de 400 livres.

Le Tschérémisse qui a acheté et payé sa femme, l'a fait conduire chez lui, et bientôt après il arrive lui-même suivi d'un prêtre grec ou de toute autre religion.

Des petites idoles que chaque Tschérémisse conserve avec soin, et qui sont ses *Dieux Pénates*, sont élevées dans la partie la plus apparente de la maison: l'office se célèbre, des prières de toutes les religions sont successivement recitées, et le mariage est consommé.

Des repas, des chansons, des danses exécutées au son d'une guimbarde, célèbrent le mariage, et se poussent fort avant dans la nuit; enfin lorsque le jour commence à paroître, les jeunes gens enlèvent à la mariée son voile, et s'échappent: cette dernière cérémonie se fait à-peu-près comme le vol de la jarretière de la mariée en France.

L'ancienne religion des Finois ne se retrouve plus parmi eux: la plupart sont chrétiens, ou du moins en portent le nom, car au fond ils n'ont rien changé à leurs cérémonies religieuses et à leurs pratiques superstitieuses: ils n'ont adopté de toutes les fêtes de la religion chrétienne, que celles qui se célèbrent aux mêmes époques que leurs anciennes solemnités.

La Toussaint est la plus grande fête de l'année pour

Digitized by Google

les Tschérémisses chrétiens, parce qu'elle se célèbre à l'époque où se célébroit chez eux *l'Youmon Bayran.* Ce jour là, les plus beaux agneaux de la bergerie, les plus beaux bœufs de la métairie sont sacrifiés au Dieu des chrétiens; et les Tschérémisses renonceroient plutôt au christianisme qu'à ces cérémonies.

Bientôt ce peuple sera absolument Russe, et n'offrira plus à l'observateur aucuns vestiges des mœurs des Finois ses ancêtres : la moderation et la douceur du gouvernement Russe opérera dans cette contrée ce changement que de nombreuses armées tenteroient vainement.

Digitized by Google

Homme Tscheremisse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Tscheremisse.

Digitized by Google

Digitized by Google

KIRGUISES.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des nations soumises à son sceptre impérial. Dans leur vie vagabonde ils conservent leur indépendance ; on les a toujours pour ennemis quand ils sont vainqueurs ; tant qu'ils sont vaincus on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'empire que celui de la force.

Répandu le long du fleuve Obi, ce peuple s'est divisé en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou et sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30,000 cavaliers, tous disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces hordes, gouvernée par un Kan et renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en Oulousses ou sociétés de plusieurs familles d'une souche commune.

Les Steppes, ou les déserts qu'habitent les Kirguises de la moyenne et de la petite horde, sont immenses, et s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jusqu'à Sarasou ; et, du nord au midi, depuis le fleuve Obi jusqu'à la mer Caspienne. On ne trouve

Digitized by Google

dans cette vaste solitude que des sables et du sel; le voyageur n'y rencontre point de forêts pour se reposer, ni d'eau fraîche pour ses besoins.

Les Kirguises ressemblent, pour l'air du visage, aux Tatars de Kasan; leur regard est assez vif, sans être farouche; mais leur existence précaire, et les préjugés nationaux, pervertissent en eux les inclinations les plus louables, et même les plus douces.

Les femmes Kirguises savent parfaitement tenir un ménage. Les esclaves que font leurs maris ont beaucoup à se louer d'elles : sensibles et compatissantes, elles adoucissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la captivité, et souvent elles fournissent des moyens d'évasion, quoiqu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une bonne action les rend aveugles sur les dangers et les mauvais traitemens auxquels elles s'exposent.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises; peu d'entr'eux savent écrire leur langue, qu'on croit être un dialecte Tatar.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse noblesse, et se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'est point du tout question des femmes; sans doute parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le prince régnant s'appelle Saltan. C'est ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste, cet inconvénient n'a aucune suite, car l'autorité du Kan ou chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les revenus de la couronne ne sont point fixes, et les ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel. Le peuple ne paie que quand il lui plaît; c'est au Saltan à se faire aimer, s'il veut être obéi.

A la peine du talion, leur justice distributive a substitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie

Digitized by Google

cent brebis. Le petit doigt n'est évalué que vingt brebis. La perte des oreilles est sans prix ; il faut se soumettre à l'arbitrage du juge, si l'on n'est point condamné à la discrétion du plaignant. La mutilation n'est comptée que pour un demi-homicide Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les parties nobles, est un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant sept fois sa valeur.

Le terrein qu'ils habitent se refusant aux travaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entier à la vie pastorale et nomade. Le soin des bestiaux fait leur unique occupation; la chasse et la pêche leur servent d'amusemens. Ils changent de contrées selon la saison, emportant avec eux leurs barraques : leurs chameaux se chargent de tout le ménage. Ce quadrupède est leur principale ressource. Ils boivent leur lait, se nourrissent de leur chair, se couvrent de leur laine fabriquée en camelot, et leur peau sert à faire de grandes outres à lait; mais la chair de brebis est le mets favori des Kirguises, grands mangeurs.

Pasteurs désœuvrés et riches, la plupart des Kirguises ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faulx dans une pièce de foin leur coûtent des sueurs; ils sont obligés de se procurer par échanges tous les ustensiles qui sortent de la forge.

Les paisibles occupations de la bergerie, et l'antipathie pour toute main-d'œuvre qui exige de la force, annonceroient un peuple pacifique et doux, mais cette peuplade de pasteurs réunit en elle tous les contraires. Ces bergers, si mous au travail, sont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y a le plus à risquer, sont ceux qu'ils choisissent de préférence; et la gloire d'un Kirguise consiste à ramener dans ses foyers le plus grand nombre de prisonniers. Son

Digitized by Google

triomphe est au comble quand, parmi son butin, il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage est pour eux la plus noble des passions, et ils font consister l'honneur à déconcerter toutes les mesures que prennent la Russie et les autres nations voisines pour arrêter leurs incursions.

De telles mœurs sembleront bien étranges: cependant c'étoient en partie celles de Sparte; le génie de Lycurgue respire tout entier parmi les Kirguises.

Ce caractère entreprenant est un suite de la noblesse de leurs sentimens: l'esprit de servitude leur est tout-à-fait étranger. Indépendans au dehors, les Kirguises veulent encore l'être entr'eux.

Le besoin qui commande ailleurs tant d'actions viles, la nécessité qui, dit-on, justifie tout, ne peut faire résoudre un Kirguise à servir son semblable. Un Kirguise ne sauroit comprendre comment on peut être le valet de son égal. Le pauvre se croit riche, tant qu'il est libre. Et le riche ne commande qu'aux esclaves qu'il a fait par le droit du plus fort. La nation Kirguise est comme une famille de frères, dont le Kan est l'aîné. Aussi chacun d'eux se met-il dans le cas de n'avoir jamais besoin des secours de son compatriote. Les services qu'ils se rendent sont toujours réciproques. Un Kirguise indigent accepte sans rougir le superflu du riche, parce qu'il donne en échange des soins à ses troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnoissance ne dégénère en servitude, ni la bienfaisance en despotisme; l'on ne consent à recevoir aujourd'hui, que dans l'espoir de rendre demain. Tout est réciproque: ils recueuillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont semé dans la saison de l'abondance. L'esclavage n'est rude que chez un peuple esclave: chez les Kirguises, ce ne sont pas les mauvais traitemens qui font déserter leurs pri-

Digitized by Google

sonniers ; ils sont regardés comme de la famille du maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne servent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigeur du patron auquel il appartient, si celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils sont bons maîtres, autant sont-ils ennemis implacables.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguises, sur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Russie. Leurs tentes portatives sont plus ou moins riches, plus ou moins ornées; mais toutes sont propres et commodes. Les grands ont des *Yourtes* destinées seulement à l'habitation des femmes et de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, et où l'on ne brûle que de la fiente séchée des bestiaux, il n'est pas rare de voir étendus des tapis de Perse. Les parois de l'intérieur sont assez souvent garnis d'étoffes de soie. Les menus meubles sont rangés tout au tour avec beaucoup d'ordre; les armes et les harnois sont suspendus aux côtés. A toutes nos vaisselles plattes dont ils ont connoissance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles sont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas les avoir achetées trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrein, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui seul, dresse plus de mille tentes.

La propreté la plus scrupuleuse fait le principal assaisonnement de leurs mets simples et peu recherchés. Ils observent dans leur comestible les préceptes du Coran. La chair de brebis est leur nourriture d'hiver. Ils réservent les jeunes agneaux pour la cour de Saint-Pétersbourg. En été ils ne mangent guère autre chose que du *koumiss*, c'est du lait caillé de jument. Aux

Digitized by Google

jours de fêtes ils mettent quelques plats, tels que des racines sauvages, de farineux et divers laitages. Ils font usage de bouillons, résultat de la grande quantité de viande qu'ils consomment. Ils sont fort friands de graisse, du suif et du beurre; ils composent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens bestiaux. Du reste, l'appétit ne leur manque jamais, et n'a pas besoin d'être excité. Une brebis toute entiere suffit à peine au repas de quatre Kirguises.

Le koumiss, l'arrak ou l'esprit de lait, et le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoises, ou, à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis; et ils se passent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs et les Romains se passoient à table le même vase à boire. Mais leur grande jouissance est de fumer en nombreuse compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne provision de tabac est ramassée dans une petite fosse; alors chaque fumeur, couché par terre, et la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loisir de la fumée qu'il aspire, et perd délicieusement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hospitalité avec plaisir; ils ont un usage pour faire honneur aux convives assis à leur table, qui ne seroit pas du goût de tout le monde; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux grands de sa cour; c'est de bourrer la bouche du convive avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts. espèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur générosité, doivent leur marquer de la confiance. Qui se remet entre les mains de l'un deux n'a pas besoin d'autre escorte pour traverser la horde en sûreté.

Digitized by Google

Ce n'est pas par de grands airs que les premiers de cette nation se distinguent du reste. Un ton impérieux, une démarche altière seroient hués par le peuple. Les grands nont point le pas sur les petits, tous marchent de front et sur la même ligne; les plus riches ont nécessairement une suite plus nombreuse en esclaves et en troupeaux; mais ils se donnent bien de garde de se prévaloir d'un avantage que les mêmes circonstances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent se place où il se trouve, et prend le haut bout indifféremment; tout le monde met à la fois la main au même plat; les anciens et le Kan sont les seuls objets de la déférence publique. Un Kirguise à cheval met pied à terre quand il rencontre son saltan, le salue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genou devant lui.

Leur commerce ne se fait que par échange; ils ne possèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur suffit pour se procurer tout ce qui leur manque. C'est à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, sur-tout des rouges, des étoffes et des mouchoirs de soie, des bottes toutes prêtes à leur usage, des galons d'or, des parures de femmes disposées d'avance, des perles de verre, des bagues et autres bijoux.

Ils achètent aussi des femmes, et ils ont la liberté d'en posseder quatre, sans compter les concubines. Mahomet, dont ils suivent le code religieux l'a permis ainsi; mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux sur toutes les autres beautés. Les Kirguises sensuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaisir et d'en prendre. Elles possèdent, dit-on aussi, le secret de se conserver au-delà du terme (hélas! si court) la fraîcheur de la première jeunesse.

Digitized by Google

Les femmes de Perse ont peutêtre plus d'éclat ; mais ce sont des fleurs qui passent vîte, et qui n'ont qu'une saison. Aussi abandonne-t-on celles-ci aux esclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier est de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux, ou un esclave et une cuirasse. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres, et d'une valeur bien au-dessus pour les riches. Les cérémonies dumariage ont lieu à peu-près comme chez les Tatars de Kasan.

La gloire d'un mari est d'être souvent pére. Une épouse stérile perd tout son crédit, et les concubines sont plus considérées qu'elles.

Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans ; et sur la fosse, creusée peu avant, ils élèvent un amas de pierre où ils dressent une lance.

Un petit drapeau noir, arboré sur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt est mis en pièces: et les morceaux en sont distribués à ses amis pour les garder en sa mémoire. Les riches et les grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque personnage sanctifié, ce qui s'appelle *reposer avec des ossemens blancs.* Quand on passe devant la tombe d'un parent ou d'un ami, il est d'usage de le saluer, de lui adresser la parole, de converser avec lui et de déposer sur la pierre sépulchrale une poignée de crins arrachés à la criniere du cheval que l'on monte. Chaque Ouliss ou Tribut de familles consacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'est alors, ainsi que pendant les trois fêtes commémoratives, qui ont lieu dans le courant de la premiere année du décès, c'est alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves Kalmoukes. « Hélas ! (s'écrient celles-ci,

Digitized by Google

„ c'étoit bien le mari le plus tendre, et en même-temps « le plus fidèle de la horde, Il étoït sage, et sa « sagesse ne nuisoit point à sa générosité. Qu'il avoit « bonne grace sous la cuirasse du guerrier : à cheval „ il avoit le port d'un héros, mais il n'en étoit pas plus „ fier. Comme il prenoit soin de nos troupeaux! Il „ exposa sa vie, et pour obtenir ma main etc.

Les Kirguises s'habilleni à l'Orientale. Les hommes se rasent la tête et laissent croître la moustache et une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chausses sont fort amples. Les talons de leurs bottines sont hauts et aigus, et les souliers de ces bottines se terminent en pointe aussi. Les semelles sont garnies de clous ; les coutures en sont souvent brodées en or ; les chemises, d'un assez rare usage chez les Kirguises, sont remplacées par leur *Yegda* ; juste-au-corps léger et long qu'on porte sur la peau et sur le patron duqu'el est un autre vêtement de dessous fait d'étoffe de soie, et qu'on nomme *Tschapan*. Par-dessus on passe un *Tschepkow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Plusieurs, en place de ceinture portent le ceinturon du sabre : dans lequel on serre la bourse à tabac, la pipe, le briquet et un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée et pointue qu'ils portent sous le bonnet qui represente un cône. Ce bonnet a des aîles qui couvrent les joues et qu'on peut repier en l'air en forme de nacelle ; le sommet est ordinairement garni d'une houpe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la Chine, de drap rouge, d'étoffe de soie, et même d'or et d'argent. Les habits de dessus sont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguises ont à cœur la parure de leurs chevaux, et leur donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chasse, ils portent des

Digitized by Google

hauts-de-chausses si longs qu'ils montent jusqu'aux épaules, et si amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en sorte que de loin on prendroit un Kirguise, ainsi vêtu, pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes ressemble tout-à-fait à celui des femmes Tartares de Kasan; mais leur manière de se coëffer leur est particulière. Leur kouirouk est un ornement que les Kirguisiennes mettent dans leurs cheveux; c'est une pièce large, garnie de houpes et de perles de verre. Le voile est leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-dessus du commun sur-tout, se couvrent d'une espèce de turban fort élevé, d'une étoffe assez ample pour faire plusieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguisiennes mettent leurs cheveux en plusieurs tresses. Les saltanes, ou les princesses et filles notables de la nation, se distinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui est fort beau, s'élève par-dessus la tête en forme de cône. Les femmes riches, ou de haut parage, font usage d'habits de soie ou de drap fin. Le velours est fort commun dans la garde-robe des dames Kirguisiennes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons et des ganses d'or.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Kirguisienne

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE WOTYAKS.

LES Wotyaks habitent le nord de l'Asie : c'est un peuple demi barbare, soumis à la Russie, et qui se trouve enclavé dans le gouvernement de Kasan.

Jadis, à-peu-près libres à l'abri des Tatars qui les protégeoient, ils avoient leurs kans particuliers, et reconnoissoient une noblesse parmi eux, divisés en plusieurs tribus dont ils donnent les noms à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs mœurs. De pasteurs qu'ils étoient, ils sont devenus agricoles ; & à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides & plus commodes. Cette peuplade composée environ de quarante mille mâles, est peu communicative, n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes ; et les différends qui s'élèvent dans son sein ne sont jamais jugés au dehors.

Si les conquêtes n'ont point aggrandis les Wotyaks, si le commerce ne les a point enrichis, ils se sont trouvés à ce point juste qui sépare la misère de l'opulence. On ne parle point d'eux, mais ils vivent contens ; & loin d'être privés du nécessaire, ils ont encore du superflu au service du voyageur honnête qui les visite.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules et avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement & de concert sur l'aisselle l'une de l'autre.

Digitized by Google

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'uſage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordwines & autres peuples voiſins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naiſſance d'un nouveau né, le père ſacrifie un bélier blanc au génie tutélaire de l'homme; car ils croient aux anges gardiens.

Et les mariages chez eux ne ſe concluent que quand le galant a payé une ſomme au père de la fille. Après l'achat, les roubles bien comptés, le mari emmène ſon épouſe, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maiſon paternelle, ſe retire à part pour troquer ſes habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le prêtre bénit un gobelet de bière, elle ſe place à terre ſur le ſeuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ſes dieux des enfans & du pain. Une paranymphe ou fille d'honneur verſe de l'hydromel aux convives; & la jeune épouſée, à genoux devant eux, garde cette attitude ſuppliante juſqu'à ce que chacun ait vuidé ſon verre. Ce cérémonial eſt ſuivi de divertiſſement & de jeux. Il est encore un autre uſage qui mérite d'être rapporté. Quelques ſemaines après la noce, le père de la mariée viſite le nouveau ménage, & remmène ſa fille. Celle-ci demeure chez lui pluſieurs mois, habillée en fille & travaillant au profit de ſes parens. Le temps de cette eſpèce de retraite fini, le mari vient chercher ſa compagne qui, ſe reſſouvenant encore de ſon premier état dont elle porte en ce moment le coſtume, ſemble ne quitter ſa famille qu'avec la plus grande peine, & mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle ſa moralité. Les inſtrumens de muſique qui les accompagnent dans leurs danſes & dans leurs chants, ſont la muſette, la bombarde, une eſpèce de harpe, & une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne ſont pas moins intéreſſantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec ſoin, & lui endoſſent un habillement complet; ils lui paſſent à la ceinture le même couteau

Digitized by Google

que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en caſſer la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, & on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles: *Terre! fais-lui place.* Au retour du convoi, on ſe baigne, on ſe lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, & le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous.

Le ſurlendemain, le ſeptième & le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maiſon du décédé; on immole à ſa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réſervé ſa part. On porte cette portion dans la cour, & on dit en l'y laiſſant; *prends ceci, c'eſt pour toi.*

Ils ont quantité d'autres ſuperſtitions bien moins raiſonnables encore; mais qui tiennent à la ſimplicité de leur caractère. Par exemple, ils ſe font ſcrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'eſt bien aſſez (diſent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion eſt l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont conſacré ſur les hautes collines, & ſur-tout au milieu des forêts de ſapins, des places qu'ils appellent *louds.* C'eſt-là qu'ils ſe raſſemblent pour adorer en commun l'Être-Suprême qu'ils nomment *Imma* ou *Ilmar*, & qu'ils ne croient pas préſent par-tout à la fois, mais réſider dans le Soleil. Ils croient au démon qu'ils déſignent ſous le nom de *Schaïtan*, c'est-à-dire Satan; & qui, ſelon eux, fait ſa demeure dans l'eau. Cette dernière circonſtance n'empêche pas qu'ils ne ſe figure l'enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur paradis le *ſéjour lumineux.* Leurs fêtes ſont très-multipliées. Ils en ont de générales que la nation célèbre en corps; d'autres ſont particulières à chaque village: d'autres ne ſont que domeſtiques; le père de famille, dans l'intérieur de ſon habitation, fait les fonctions de prêtre au milieu de ſes enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au ſemeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils conſomment beaucoup de gâteaux, & immolent des quadrupèdes, des oiſeaux, dont ils mangent la chair.

Digitized by Google

L'habillement des hommes reſſemble à celui des payſans Ruſſes ; mais pour l'ordinaire, il eſt fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver ſont de la même matière, ainſi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture, ils attachent un couteau, & un étui pour y mettre une hache.

Les femme Wotyaks mettent des chemiſes courtes, un corſet ou pourpoint piqué, & des ſouliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été conſiſte en une chemiſe de deſſus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, & les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemiſe contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en deſcend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles ſuſpendent une petite bourſe, eſpéce de ſac-à-ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, &c. Leur coëffure eſt une toile piquée & garnie de franges, qui paſſe pardeſſus la tête, ſoutenue par un cercle élaſtique & fort élevé. (ſorte de *carcaſſe*, pour me ſervir du mot technique, en uſage dans l'hiſtoire de nos modes.)

Cet édifice léger, bâti en l'air, deſcend en partie ſur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver eſt une robe longue complette appellée *tamaſchaderan*, fendue par devant, à manches amples, & ſans collet. Le drap de cette robe eſt toujours d'une couleur vive. En hiver, les dames ſe couvrent la tête d'un mouchoir attaché ſous le menton. Pardeſſus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau ; le tout eſt revêtu d'étoffe. Pardeſſus cette colonne, on étend une grande pièce de toile qui peut ſervir à la fois de manteau & de voile, ſelon les circonſtances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, & qu'on nomme takia. Elles ſont toujours moins parées que les femmes mariées ; ſans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

La plupart des femmes de ce pays ont les yeux clignans & infiniment petits. Elles ne ſont pas du tout grandes, & paroiſſent aſſez mal priſes dans leur taille. Elles ont beaucoup de pudeur, & n'en ſont pas moins complaiſantes.

Digitized by Google

Femme Wotijake.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fille Wotyjake.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

ET COUTUMES

DES INSULAIRES DE L'ARCHIPEL, NORD-EST DE L'ASIE.

Les glaces de la mer septentrionale ne sont pas le seul obstacle à vaincre, quand on tente le passage d'Asie en Amérique, vers le Nord-Est. On trouve sur son chemin un archipel assez considérable, servant comme de communication entre les deux continens, et peuplé d'insulaires plus ou moins féroces. Les Russes sont les seuls qui aient pénétré jusques dans ces isles déjà connues sous le règne du Czar-Pierre premier. Elles ont été examinées avec plus de soin depuis 1760. Des braconiers et des marchands qui nous en ont rapporté des relations, étoient, à la vérité des voyageurs déterminés, mais des observateurs grossiers et ignorans : quels autres hommes en effet auroient pu affronter des mers orageuses, et s'exposer dans un climat aussi rude ! On désigne une partie de cet archipel sous la dénomination *d'isles aux Renards*, ainsi appellées, à cause de la grande quantité de Renards noirs, bleux et roux qui s'y trouvent. L'isle la plus voisine du Kamtschatka est celle de *Bering*. L'isle Kadyak approche le plus du continent de l'Amérique. On remarque encore *l'isle au cuivre*, sur les côtes, de laquelle la mer jette en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres éparses et solitaires qu'on n'a pas encore pu visiter. Les plus peuplées et les mieux connues sont les isles *Aléautes* et les isles de *St-André*. La nature du sol est presque le même dans tous ces morceaux de terre isolés : on y voit des marécages, des montagnes et des vol-

Digitized by Google

cans ; des forêts au Nord, vers le Midi, de grandes plaines ouvertes, du gibier et quantité d'animaux emphibies, des coquillages de toutes sortes, et du bois flottant que les vents chassent du nouveau monde. La population y varie beaucoup, et n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays ; d'ailleurs il seroit impossible de déterminer le nombre des habitans de ces isles. Les insulaires eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, et ils n'ont pas encore souffert d'être comptés parmi les soldats Russes. Un cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne pût enregistrer que trois cents soixante-sept mâles tributaires ; on n'osa exiger d'eux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoient se monter à plus de mille hommes, sans les femmes et les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté, et quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels. Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire que quand on ne paroît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seules enrichir la couronne de Russie, qui ne doit rien se promettre encore à titre de souveraineté. Très-peu de ces isles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces insulaires avec celles des Kosaks et des Américains du Nord et de l'Asie, on pourroit assigner une origine commune à ces peuplades divisées par la mer. L'idiôme est presque le même aussi dans tous ces différens petits cantons. La plûpart des habitans sont petits, mais bien faits, et robustes assez pour supporter la dureté du climat. Doués de peu d'imagination, ils en sont dédommagés par leur bon sens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement, mais malheur à qui leur fait perdre le sang froid ; la vengeance les aveugle et les rend indomptables. Ils ne sont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée ; la patience les abandonne bientôt, et le désespoir leur conseille le suicide. Ils repoussent l'injure, mais ils ne se permettent pas l'offense ; quoiqu'ils n'aient ni loix, ni maîtres, ils ne se livrent pas à aucun excès. Le brigandage, le

Digitized by Google

meurtre et la perfidie ne leur sont pas du tout familiers. Un mari offre sa femme à l'étranger honnête et cordial, et arrachela vie à celui qui n'attend pas cette politesse hospitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux; s'il est question de faire un coup de main, le plus entreprenant se fait adjuger l'honneur de servir de guide à son parti, mais quand on a mis bas les armes, il dépose son autorité accidentelle, et rentre dans sa famille : confondu parmi ses proches, divisés par familles, lors d'une expédition, ces familles se rassemblent en sociétés, afin d'opposer plus de résistance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à son grand âge l'ombre de supériorité dont il jouit à peine, et qu'on lui refuseroit s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une isle appartient en commun à tous les individus des familles ou sociétés qui l'habitent, ensorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'isle, auroient préalablement à conquérir l'isle entière; on n'accorde l'hospitalité aux voyageurs que quand ils sont en petit nombre; s'ils arrivoient en troupes, ils deviendroient suspects, et la guerre allumée aussi-tôt de toute part, ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chassés tout-à-fait.

Le fer n'entre point dans la construction de leurs armes, le bois, la pierre et les os en forment seuls la matière; ils ont des javelots bien aîlés, bien armés et longs de trois pieds, qu'ils savent lancer à l'aide d'un petit bouclier, jusqu'à la distance de trois brasses: ils font usage de l'arc, de la fronde et de la massue. Le gouvernement Russe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune espèce de ferraille, pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne sont déjà, mais on s'est bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons énivrans, des liqueurs fortes et du tabac. Il est vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'a eux seuls, et préparent de loin, en les affoiblissant, la réduction de ces peuples libres encore; cependant, il semble qu'ils aient pénétré l'intention

Digitized by Google

des nouveaux venus, en ne faisant aucun cas de ces dons si avidement reçus de tous les autres sauvages. Leurs habitations sont de deux sortes; le caveau d'hiver, appellé *Oullas*, et la barraque d'été, *Barabaras*; consistant dans un creux fait en terre plus ou moins profondément, et recouvert par un grillage de perches; on entre par le toît qui sert en même-temps de sortie à la fumée, quand on fait du feu, ce qui arrive rarement. Leurs meubles et ustensiles ne font point contraste avec leur logement. Leurs alimens ne sont pas plus recherchés; ils se nourrissent de végétaux sauvages, de coquillages, et de tout ce qui appartient au règne animal; ils boivent assez souvent de l'eau de mer, faute d'autres; ils se régalent avec la graisse liquide des baleines, chiens de mer, etc., et en général leurs habitudes domestiques sont aussi dégoûtantes.

Le mariage chez ces insulaires n'a aucune forme; on se prend presque sans choix et on se quitte sans motifs, et tout est réciproque entre les deux sexes qui jouissent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété exclusive et par conséquent la jalousie, y sont inconnues, une égale liberté, ou plutôt une indifférence brute, préside aux unions passagères; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour, et la beauté novice est délaissée en faveur de la femme instruite et consommée.

Ces insulaires sont presque toujours nuds; ils se débarrassent de leurs habits en entrant dans leur tannière, dont la température est très-chaude. La plûpart d'entr'eux suspendent devant les parties sexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure, où bien une feuille, non par modestie, mais pour parer aux accidents; il en est qui couvrent leur principale nudité avec une bourse. Dans les isles les plus septentrionales, les hommes et les femmes ont la coutume de se taillader le visage, les bras et les mains, pour y imprimer des figures grossières d'animaux et autres objets. Pour en rendre l'empreinte ineffaçable, ils frottent ces douloureuses blessures avec de la poudre d'ardoise noire. Ils se percent aussi les oreilles de quantité de trous, dans lesquelles ils passent de petits pa-

Digitized by Google

quets de plumes. La principale pièce de leur costume est une espèce de chemise qui descend jusqu'aux genoux; c'est l'habillement de parade, il est fait de la peau du ventre de différens oiseaux aquatiques, tels que des Grèbes ou Colymbes (*alca artica*). Les chemises de femmes sont de peaux de Loutres de mer, ou de Renards. On les porte toujours sur le corps nud, tantôt les poils ou les plumes en dedans, tantôt en dehors. En hiver, les plus frileux portent des bas fourrés; mais la plûpart sont assez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nuds, sans en ressentir aucune incommodité.

Le commerce que les Russes font avec ces insulaires est très-lucratif. Ils échangent de petites marchandises de quincaillerie, des perles, des verres et autres *afiquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux mêmes, car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser: mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes et ne pas trop s'émanciper. Un étranger soupçonné de familiarité avec une femme du pays, payeroit de sa vie son imprudence, et entraîneroit dans sa disgrace tous ses compagnons qu'on extermineroit sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage, et on oublie aisément la longueur du temps en faveur de la riche cargaison qu'on apporte.

Digitized by Google

Digitized by Google

Homme-Nord-Est de l'Asie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme de Nord-Est de l'Asie.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAMOYÈDES.

On a donné le nom de *Samoyède* a quelques familles isolées, errantes au hazard sous des montagnes de neige, dans les environs d'Archangel, sur les bords de la mer Glaciale, entre le 60 et le 66e. degré de latitude boréale. Selon quelques historiens, le nom de ces peuples signifie *mangeurs d'hommes*, ils sont inscrits sur le rôle des impositions dans les chancelleries russes, sous le nom de *Sirogneszi*, *mangeurs de choses crues*.

Ces sauvages sont presque tous de la taille de cinq pieds; ils ont les membres robustes et courts, les épaules très-larges et quarrées, et le cou très-racourci.

La nature semble avoir disposé tous les traits de leur visage, de manière à leur rendre plus supportable la rigueur du climat qu'ils habitent. Leurs yeux, petits et à peine ouverts, sont assez renfoncés pour ne craindre ni le froid, ni la neige; leur nez, absolument écrasé, n'a qu'une foible ouverture; leurs cheveux touffus et soyeux, qui croissent sur leur front, et descendent sur leurs épaules, ne laissent entrevoir qu'une très-petite partie de leur figure.

Les hommes sont absolument sans barbe. Un homme ou une femme qui auroit du poil ailleurs que sur la tête, seroit regardé comme un monstre; l'homme auquel on reconnoîtroit cette difformité imaginaire seroit chassé de l'habitation; la femme qui auroit cette imperfection, seroit répudiée par son mari, et condamnée à un célibat éternel.

Les traits des hommes et des femmes sont à-peu-près les mêmes; les dernières sont sur-tout remarquables par l'extrême petitesse de leur gorge. Toutes les Samoyèdes, dit un voyageur célèbre, ont les mamelles molles, petites et plates; même lorsqu'elles sont vierges.

L'habillement des Samoyèdes est d'une seule pièce; il

Digitized by Google

n'est pas beau, mais il ne laisse aucun passage à l'air, et, sous ce rapport, il est parfaitement convenable à un peuple placé sous le pole : des peaux de chiens, de rennes, de renards ou de loups, servent à la composition de tous leurs vêtemens : la soubre-veste et le haut-de-chausse sont étroitement serrés contre la peau ; mais l'habit de dessus est extrêment large et assez agréablement orné par des bandes de fourrures et de peau de canard, dont les plumes et les poils sont tournés en dehors.

L'habit des femmes, comme dans tous les pays, diffère de celui des hommes, par les ornemens dont il est surchargé; des clincailleries, des franges, des bandes de drap, des broderies d'étain bordent leurs vêtemens.

Les habitations des Samoyèdes sont plutôt des tentes que des maisons; quelques perches placées en faisceaux, et revêtues d'écorce d'arbres et de peau de rennes, forment une espèce de pyramide dans le haut de laquelle se fabrique un trou destiné au passage de la fumée.

Ces tentes se transportent facilement, il ne faut qu'une heure à un Samoyède pour démolir et reconstruire sa maison, et cette reconstruction a lieu toutes les fois que les productions végétales sont épuisées aux environs de la maison.

En hyver, la tente se dresse sur les montagnes; dans la belle saison, on la dresse sur le bord des rivières, pour y jouir plus facilement des agrémens de la pêche et de la navigation. En aucun temps, dans aucun endroit, les habitations ne sont réunies et rapprochées; ces sauvages sont ennemis de toute société; lorsque le hasard ou la beauté du sol rapproche quelques cabanes, l'amour de la solitude et le goût de l'isolement éloignent ceux qui l'habitent; ils ne se témoignent ni amitié, ni haine, lorsqu'ils se renconsrent, ils prennent des circuits pour s'éviter; en un mot, un Samoyède éprouve, à la rencontre de son semblable, ce que nous éprouvons dans les forêts à l'aspect d'une bête féroce.

La nourriture des Samoyèdes est aussi peu recherchée

Digitized by Google

que leurs habitations; elle consiste principalement dans la chair de poisson ; ils sont cependant peu adroits à la pêche, ils ne se hasardent point sur la mer, et sont réduits le plus souvent aux poissons morts que les flots jettent sur le rivage : le cadavre d'une baleine est pour toute une contrée de Samoyèdes un présent du ciel, qui la dispense, pendant un mois, de se livrer aux travaux de la pêche.

Ces peuples sauvages ne sont guères plus adroits à la chasse, et doivent à des pièges ou des filets dormans le peu de gibier qui sert à leur nourriture. Les rennes domestiques forment leur principale richesse et leurs mets le plus délicieux ; ils n'en savent cependant pas mettre à profit toutes les qualités comme les autres peuples du nord; ils l'engraissent et le tuent, c'est tout le parti qu'ils en tirent ; ils négligent même de se nourrir de son lait, et ne conçoivent pas comment les peuples voisins peuvent préférer cette liqueur douce et rafraîchissante au sang des animaux.

Le mariage se contracte sans cérémonie chez ce peuple où la pluralité des femmes est permise. On va au marché acheter une femme, on ne s'informe que de sa naissance, elle est toujours assez belle, si elle n'est pas parente de l'acheteur ; on l'enchaîne sur un traîneau, et on la conduit à l'habitation, où, après quelques jours de purification, elle devient la souveraine du sérail.

Pendant deux ou trois ans, elle jouit de ce titre et d'une autorité sans bornes sur ces compagnes ; mais sitôt que le temps de sa fécondité est passé, elle devient l'esclave de la nouvelle épouse de son maître, et languit dans la plus déplorable misère, jusques au moment où l'homme, fatigué de la nourrir, la noie dans les neiges ou dans la mer.

Quelquefois ces infortunées sont revendues à des Samoyèdes qui ne sont pas assez riches pour acheter des jeunes filles. Alors leur condition est moins douloureuse, et là, comme par-tout ailleurs, on voit quelquefois dans la

Digitized by Google

classe la plus pauvre une pureté de mœurs, qui sembleroit devoir être l'apanage des hommes dont l'éducation et le cœur ont été plus soigneusement cultivés.

La naissance des enfans n'est point un sujet de fête chez les Samoyèdes; c'est un évènement indifférent que l'on n'accompagne d'aucune cérémonie : on donne un nom aux enfans mâles; mais on croit trop faire encore pour les filles, en prenant quelques soins de leur existence.

Les funérailles se font avec bien moins d'apprêts encore que les naissances et les mariages : on couvre le mort de ses plus riches habits; on lui met une marmite sur la tête, et on le porte en terre, si la rigueur du froid permet toutefois d'en entr'ouvrir le sein; si c'est en plein hiver, le cadavre est déposé sous la neige jusqu'au printemps, et devient la pâture des bêtes carnacières.

Le tribut que ces peuples payent à l'empire de Russie, consiste en quelques pelleteries, et ils en font eux-mêmes le recouvrement.

Digitized by Google

Homme Samojede.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Samoïede.

Digitized by Google

Digitized by Google

OSTIACKS.

Les Ostiacks, errans dans les montagnes de la Sybérie, sans gouvernement, sans lois, pour ainsi dire sans habitations, n'ont dû que légèrement fixer les regards des voyageurs; l'âpreté du climat, la difficulté de séjourner dans un pays où il n'y a point d'habitations, a long-tems éloigné les Européens de cet affreux pays; il a fallu qu'un officier allemand, M. Muller, y fût exilé par la cour de Pétersbourg, pour que nous ayons quelques connoissances des mœurs des Ostiacks.

La situation et l'étendue du pays qu'ils habitent varient suivant les saisons et les circonstances; et ce que l'on peut dire de plus certain sur la position géographique de ce peuple, c'est qu'il habite sur les bords de l'Oby, entre le 59e. et le 62e. degré de latitude, et les 174e. et 185e. degrés de longitude.

Les Ostiacks sont d'une taille peu élevée, leur figure est douce et plus agréable que celle des autres peuples du Nord; leurs cheveux sont fins et blonds, ou roux; leurs membres, leurs traits, leurs yeux, les mouvemens de leur corps, tout chez eux porte une empreinte de foiblesse.

Leurs habits sont, pendant l'hiver, de peau d'ours et de renne; pendant l'été, ils y substituent des peaux de poissons écaillées: toutes ces peaux s'employent sans préparation; on voit un Ostiack porter sur sa tête ou sur ses épaules la peau toute sanglante d'une renne qu'il vient de tuer.

Plusieurs de ces peaux, grossièrement cousues

Digitized by Google

ensemble, forment une espèce de grande robe qui sert d'habit de dessus : ils recouvrent quelquefois, sur-tout dans les grands froids, cette espèce de manteau d'une petite chasuble, à laquelle tient un capuchon dont la forme et l'usage rappellent nos anciens chaperons français ; c'est un ornement qui caractérise l'homme libre ; il faut que le froid ou la pluie soient insupportables pour que ce capuchon se relève sur la tête.

Quelques franges, des ornemens européens, la bigarure des peaux servent à distinguer les habits des femmes, dont la forme est d'ailleurs la même ; quelquefois ces habits sont de drap rouge, et dans les fêtes, les cheveux tressés et relevés avec des bandelettes d'étoffe et de peau, forment l'effet le plus agréable.

Les rennes, les ours, les animaux tués à la chasse, le produit de la pêche, forment la nourriture habituelle des Ostiacks. Les végétaux, extrêmement rares sur un sol inculte et toujours resserré par le froid, entrent rarement dans la composition de leurs mets ; ils attachent cependant un grand prix aux racines cuites dans du sang ou de l'huile de baleine, et au poisson crud, assaisonné d'herbes aromatiques.

La boisson habituelle de ces peuples est l'eau, l'huile et le sang chaud ; ils ne témoignent pas cette satisfaction, cet empressement qu'on remarque chez tous les sauvages, lorsqu'on leur présente de l'eau-de-vie ou des liqueurs enivrantes.

Ils aiment cependant tout ce qui a un goût très-fort ; ils mangent le tabac, et après l'avoir long-tems macéré, ils le font brûler, mettent un peu d'eau dans la bouche, et avalent en même-tems cette eau et la fumée du tabac.

Les habitations des Ostiacks sont très-simples et faciles à transporter : quelques pieux attachés ensemble

Digitized by Google

par le haut en forment la carcasse; elles sont couvertes d'écorce de bouleau et de feuilles sèches; des planches enfoncées en terre forment, tout autour de l'intérieur de la hutte, une espèce d'auge qui est remplie de raclure de bois, et qui leur sert de lit.

On conçoit sans peine à quel point les arts doivent être négligés chez un peuple errant, qui jouit à peine du nécessaire.

Leurs armes sont à-peu-près ce qu'ils possèdent de plus parfait; leurs flèches sont assez légères, des os de poissons en forment la pointe; leurs arcs sont de côtes de baleine; ils ont, en outre, quelques instrumens européens qu'ils reçoivent des Russes en échange de leurs pelleteries.

Leurs traîneaux ressemblent assez à ceux des Lapons; ils sont ingénieusement travaillés; leur largeur est de deux pieds, leur longueur de quinze. On les attèle indifféremment de rennes ou de chiens.

Ils mettent sur leurs traîneaux quatre, six et quelquefois douze et quatorze chiens qui traînent, avec une vélocité étonnante, des fardeaux de quatre à cinq cents. Des relais de chiens sont établis sur les principales routes, et un voyageur bien servi pourroit y faire jusques à trente lieues par jour. Lorsque l'attelage approche de l'endroit où est situé le relais, il ne cesse de hurler et d'aboyer, pour que l'on prépare les chiens de remplacement. Si, par un événement inattendu, la course est plus longue qu'à l'ordinaire, ils s'arrêtent au terme habitué, et aucune force humaine n'est capable de les faire aller plus loin, avant qu'ils soient absolument reposés.

Les occupations habituelles des Ostiacks sont la chasse et la pêche. L'été ils se tiennent sur le bord des rivières, et font sécher au soleil une partie des poissons

Digitized by Google

qu'ils prennent. L'hiver la chasse succède à la pêche; ils se répandent dans les bois et les déserts, y tuent les zibelines, les renards, les rennes sauvages et les ours.

Lorsque les provisions nécessaires à leur subsistance sont réunies, lorsque le besoin ne les commande plus, rien ne peut les déterminer à sortir de leur cabane et à prendre le plus léger exercice.

L'amour est leur unique occupation pendant tout le tems qu'ils passent enfermés dans ces espèces de souterrains. Un Ostiack, environné de ses femmes, renfermé avec elles dans une hutte où le jour peut à peine s'introduire, brave gaiement la rigueur du climat, s'accoutume sans peine aux plus cruelles privations, et trouve dans les plaisirs de l'amour une source intarissable de consolation et de jouissances.

Passionnément amoureux, les Ostiacks sont aussi extrêmement jaloux; mais les effets de cette jalousie sont rarement funestes. La religion prescrit au mari qui se croit offensé, la conduite qu'il doit tenir: il doit couper l'extrémité de la queue d'un ours, et la porter à celui qu'il soupçonne d'avoir partagé les faveurs de son épouse. Si ce dernier est innocent, il accepte la queue de l'ours, et le mari est tranquille; s'il est coupable, il se garde bien de l'accepter, l'être tout-puissant le feroit dévorer par les ours des forêts, il refuse la queue de l'ours: on consulte la femme, elle choisit; et si c'est pour l'amant qu'elle incline, le mari fixe le prix de sa femme; on la lui paye, et il la cède.

Un peuple qui dissout aussi légèrement les nœuds du mariage ne sembleroit pas devoir y attacher une grande importance; cependant c'est de toutes les actions de la vie des Ostiacks celle qui est accompagnée de plus de solemnités.

Un Ostiack a-t-il conçu de l'amour pour une jeune

Digitized by Google

fille, il charge son plus proche parent, ou un ami intime, de traiter avec le père.

La principale difficulté du traité, c'est la fixation du prix de la fille : car les Ostiacks, au lieu de donner une dot aux filles qu'ils marient, les vendent à leurs époux. L'âge est la seule règle qui serve à fixer le prix.

Une Ostiack est toujours belle, si elle est jeune : si elle n'a que neuf ou dix ans, elle vaut cent cinquante roubles ; si elle en a plus de quinze, c'est une vieille fille, que l'on a pour dix ou vingt roubles.

Ce prix se paye en pelleteries, instrumens, armes et provisions, et l'ami commun va, revient, marchande et négocie entre l'amant et l'épouse, jusques à ce que les parties soient absolument d'accord.

Pendant tout ce tems, l'amant se garde bien de se présenter dans la cabane du père et de parler à la fille.

Ce manque de respect romproit toute négociation. Si une affaire imprévue le conduit chez son beau-père, il entre à reculons, la tête baissée.

Enfin, au jour marqué par le père, l'époux vient prendre possession de la femme qu'il a achetée, il en paye le prix, promet de lui faire des enfans, reçoit de tous les parens une embrassade et une courte exhortation, et fait circuler dans l'assemblée pour gage de ses sermens une coupe d'eau-de-vie, à laquelle tous les assistans portent les lèvres.

Les Ostiacks riches, par leurs adresse à la chasse ou par leur commerce avec les Européens, ont autant de femmes qu'ils en peuvent acheter et nourrir ; ils cessent d'avoir aucunes liaisons avec elles dès qu'elles ont atteint trente-six ans, mais ils continuent d'avoir pour elles des égards, ils leur confient la manutention du ménage et du commerce.

Ils ont les mêmes procédés pour leurs femmes grosses,

Digitized by Google

ils s'éloignent d'elles pendant un an, leur assignent une habitation particulière, et ne les reçoivent qu'après *leur purification*. Cette cérémonie se fait trois mois après l'accouchement. Un grand feu s'allume au milieu de la tente : toutes le femmes et les enfans forment un cercle autour de ce feu : l'accouchée arrive, tout le monde la suit, elle saute par-dessus le feu, alors tout le monde l'embrasse et la conduit dans les bras de son mari. Le mariage est à peu près la seule institution civile que les voyageurs aient remarqué parmi les Ostiacks : on n'y voit aucune distinction de rang : tous les pères de famille semblent être rois dans leurs huttes, et l'on ne voit aucun chef dont l'autorité s'étende au-delà de sa famille.

Les Vaivodes Russes qui gouvernent pour la cour de pétersbourg, n'ont d'autre occupation que de recevoir la contribution de chaque famille. Il ne faut aucune poursuite, aucune contrainte, pour obtenir des Ostiacks le payement des tributs auxquels ils se sont soumis. Ils se laissent imprimer sur le gras du bras, ou sur la main, une marque qui indique ce qu'ils doivent, et au jour fixé on est sûr de les voir arriver avec leur tribut.

Il se servent des mêmes marques, et ils agissent avec autant de bonne foi dans le commerce qu'ils font avec les Européens.

Chez les Ostiacks, comme chez tous les peuples, l'établissement des lois religieuses a précédé celui des lois civiles.

Ils ont des dieux nationaux et des dieux de famille. Les uns et les autres sont des idoles de bois ; mais les premiers sont de la main des prêtres, les seconds sont faits par les pères de famille.

La forme de ces idoles est toujours la même ; c'est

Digitized by Google

une tête informe, piquée sur un morceau de bois, et assez semblable aux *têtes à perruque* dont on se sert en France.

Les prêtres réunissent à des jours fixes toute la nation pour prier en commun. Leurs fonctions se bornent à la direction de ces prières publiques et des funérailles. Rien de si simple que ces funérailles; le défunt couvert de tous ses habits et de ses armes, est enterré sous un roc, et pendant une année sa famille porte le deuil. Les veuves, pendant cette année, sont obligées de vivre avec une idole de bois représentant leur époux, comme elles auroient vêcu avec lui; chaque jour cette idole prend place au lit et à la table, et l'année révolue on la brûle publiquement.

Les ames des ours, errantes dans les forêts, inspirent aux Ostiacks la même crainte que l'enfer aux Chrétiens; cette crainte entre pour quelque chose dans leurs cérémonies. L'habit de deuil est une peau d'ours. La menace ou l'imprécation la plus commune est, *que l'ours le mange.* Les sermens se prononcent sur une peau d'ours.

On nous a conservé la formule de celui que les Ostiacks prêtèrent entre les mains du vaivode, à l'avènement de l'impératrice au trône de Russie.

Une peau d'ours fut étendue par terre, une hache fut donnée à chaque Ostiack, du pain fut distribué à tout le peuple, et tous ensemble s'écrièrent: « Si » je ne lui dévoue pas ma vie, que cet ours me dé» chire dans les forêts, que ce pain m'étouffe, et que » cette hache me donne la mort ».

Leur respect et leur crainte pour les ours sont tels, que lorsqu'ils en ont tué un à la chasse, ils suspendent sa tête à un arbre, pleurent amèrement, et s'écrient tous ensemble: — *Pauvre ours, qui t'a ôté la vie?* Un

Digitized by Google

autre répond : *Ce sont les Russes.* — *Qui t'a coupé la tête ?* — *C'est le sabre d'un Russe.* Ils renouvellent leurs cris, et répètent long-tems : *Nous t'en demandons excuse pour lui.*

Obligés, pour se vêtir et se nourrir, de s'occuper de la chasse des ours, ils croyent réparer tous leurs torts par cette singulière cérémonie.

La cour de Saint-Pétersbourg a voulu souvent convertir ces peuples au christianisme. Tous ses efforts ont été vains : les Ostiacks ne sont pas attachés à leur religion pour en être les martyrs, mais ils sont trop paresseux pour en étudier une nouvelle.

Depuis qu'ils sont sous la domination russe, leur caractère, leurs mœurs n'ont éprouvé aucun changement, leur apathie naturelle semble incompatible avec toute idée de civilisation, et ils seront dans dix siècles aussi sauvages qu'ils le sont.

Digitized by Google

Homme. Ostyack.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Ostyack

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS
DU KAMTSCHATKA.

Le Kamtschatka, situé en Asie, à la partie la plus orientale de l'ancien continent, forme une presqu'île, qui se prolonge dans une largeur de 120 à 150 lieues, depuis le 51e. degré, jusques au 62e. degré de latitude nord.

Les productions de la terre se réduisent à quelques racines que le froid ne peut atteindre, du reste les poissons, les quadrupèdes, les oiseaux, sont assez nombreux dans cette presqu'île.

L'homme qui habite cet horrible climat est presque aussi sauvage que les animaux dont il est entouré. On distingue dans le Kamtschatka, trois nations distinctes, la Koriaque, la Kourile et la Kamtschadale; cette dernière est la plus étendue, et a imprimé aux deux autres ses mœurs et ses lois.

Ces insulaires ont les cheveux noirs et gras, peu de barbe, le visage large et applati, le nez écrasé comme les Kalmoucs; ils ressemblent sur-tout aux Chinois, par leurs jambes grêles et la grosseur de leur ventre. Les femmes ont les traits plus doux et la tournure la plus séduisante, leur tein est animé des couleurs les plus vives, leurs yeux très-brillans, leurs sourcils très-noirs, et leurs mains très-délicates.

L'habillement des Kamtschadales a subi de grands changemens depuis que les Russes se sont établis parmi eux.

Un pantalon, un gilet et un large bonnet de peaux grossièrement cousues, formoient enciennement l'unique habillement des Kamtschadales; mais avec toutes les maladies et tous les vices des Russes, ces infortunés ont aussi pris leur goût pour la parure.

Digitized by Google

Les habitations de ces sauvages sont moins recherchées que leurs habits ; ils en ont deux, ou plutôt, avec les mêmes matériaux, ils se construisent alternativement une maison d'été et une d'hiver, d'une forme tout-à-fait différente ; il faut convenir que, si ces misérables huttes n'ont pas l'éclat et la solidité de nos vastes palais, elles présentent du moins à leurs habitans l'avantage inappréciable de pouvoir, en un clin-d'œil, être transportées d'un endroit à l'autre.

Leurs provisions consistent en poissons salés et en viandes sèches, que les sauvages amassent dans la plus belle saison pour l'hiver.

Les œufs de poisson, desséché dans une écorce légère de saule, forment aussi un mets très-recherché par ces sauvages.

La seule boisson des Kamtschadales est l'eau de neige et de glace. Les Russes leur donnent quelquefois de l'eau-de-vie en échange de leurs belles pelleteries ; quelques-uns composent, avec le jus des champignons, une liqueur très-forte et assez agréable.

Les femmes font, avec assez d'intelligence, des paniers, des corbeilles, des petits lits en osier ; les cailloux, les os de poisson sont leurs seuls instrumens.

C'est dans leurs traîneaux que l'on remarque le plus d'adresse et d'imagination ; deux pièces de bois courbées en forment la base ; des traverses proprement assemblées réunissent ces deux brancards, et une planche creuse, suspendue à des nerfs de poisson, forme le siège ; l'élasticité des nerfs opère absolument le même effet que les ressorts de nos voitures.

Quatre chiens sont attelés à ce traîneau. Nulle part peut-être cet intéressant animal ne mérite mieux le titre d'ami de l'homme ; il nourrit le Kamtschadale, et va pour lui à la chasse ; il garde sa propriété, il traîne sa voiture et transporte ses matériaux : en un mot, il le sert, le nourrit, le console, l'amuse pendant sa vie, et l'habille après sa mort.

Un attelage de cuir embrasse tout le poitraille du chien, et

Digitized by Google

va s'attacher aux deux brancards; les rênes passent sur les oreilles, de manière à pouvoir retenir les chiens, par la vive douleur qu'on leur fait sentir, en pesant sur ces rênes.

Armé d'un bâton, garni de pointes et de grelots, le conducteur conduit à gauche ou à droite son attelage, en criant *onga* ou *kna* : veut-il s'arrêter, il pique en terre le bâton qu'il porte à la main.

Un peuple auquel un travail assidu produit à peine les moyens de satisfaire aux premiers besoins de la vie, ne semble pas né pour le plaisir et la débauche : cependant, de tous les sauvages connus, les Kamtschadales sont tout-à-la-fois, et les moins favorisés par la nature, et les plus abondonnés à tous les excès de la débauche.

Ils n'attachent aucun prix à la qualité, mais à la quantité des mets; le plus grand mangeur de l'habitation est l'homme le plus estimé, l'honneur tient à manger beaucoup, et les luttes qu'ils font à table finissent quelquefois par la mort de l'un des combattans.

Les plaisirs de l'amour sont leur passion dominante; la femme la plus vieille est toujours la plus recherchée, parce qu'ils lui supposent plus d'adresse et plus de connoissances : les Européens ont été étonnés de l'étude particulière que ces sauvages mettent à varier leurs plaisirs, et de l'air satisfait avec lequel ils disent, en l'honneur de leur femme, qu'elles ont passé dans les bras de vingt ou trente hommes.

Les voyageurs s'étonnent du goût des Kamtschadales pour le plaisir; mais avec un peu de réflexion, ils en auroient trouvé une cause bien naturelle dans l'obligation où ils sont de vivre plusieurs mois de l'année renfermés sous terre.

Les femmes règnent en souveraines sur leurs époux, puisque toutes ont plusieurs amans, et ne le cachent pas à leur mari, qui doit fermer les yeux s'il ne veut pas être la victime de sa jalousie : un époux incommode est bientôt immolé par les jeunes gens.

Digitized by Google

Heureusement pour ces infortunés le mariage n'est dans ce pays qu'une union volontaire, indépendante des lois; et qui se contracte ou se dissout sans aucune formalité.

La forme du gouvernement varie dans cette presqu'île autant que les lois de chaque peuplade; en général, le Kamtschatka est gouverné par des Toions, (*lieutenant de police*) qui ont dans la tête le recueil des lois incertaines de ces sauvages.

Les Kamtschadales sont naturellement pacifiques, le goût du plaisir et de la débauche éteint chez eux tout autre sentiment; ils n'ont que foiblement disputé aux Russes la conquête de leur pays, et ils se félicitent de s'être soumis à une nation qui leur a donné, en échange d'une liberté à laquelle ils n'attachent aucun prix, de l'eau-de-vie, du tabac, du rhum, des draps et des armemens de toute espèce.

Aux cabanes anciennes on voit succéder dans les villages les plus peuplés, des chaumières européennes; le fusil, a dans plusieurs endroits, remplacé l'arc et la flèche; les vases, les outils, les habits Européens, commencent à avoir dans les foires publiques un prix déterminé, et bientôt les habitans du Kamtschatka auront les connoissances, les talens et les vices des Européens.

Digitized by Google

Homme de Kamtschatka.

Digitized by Google

Digitized by Google

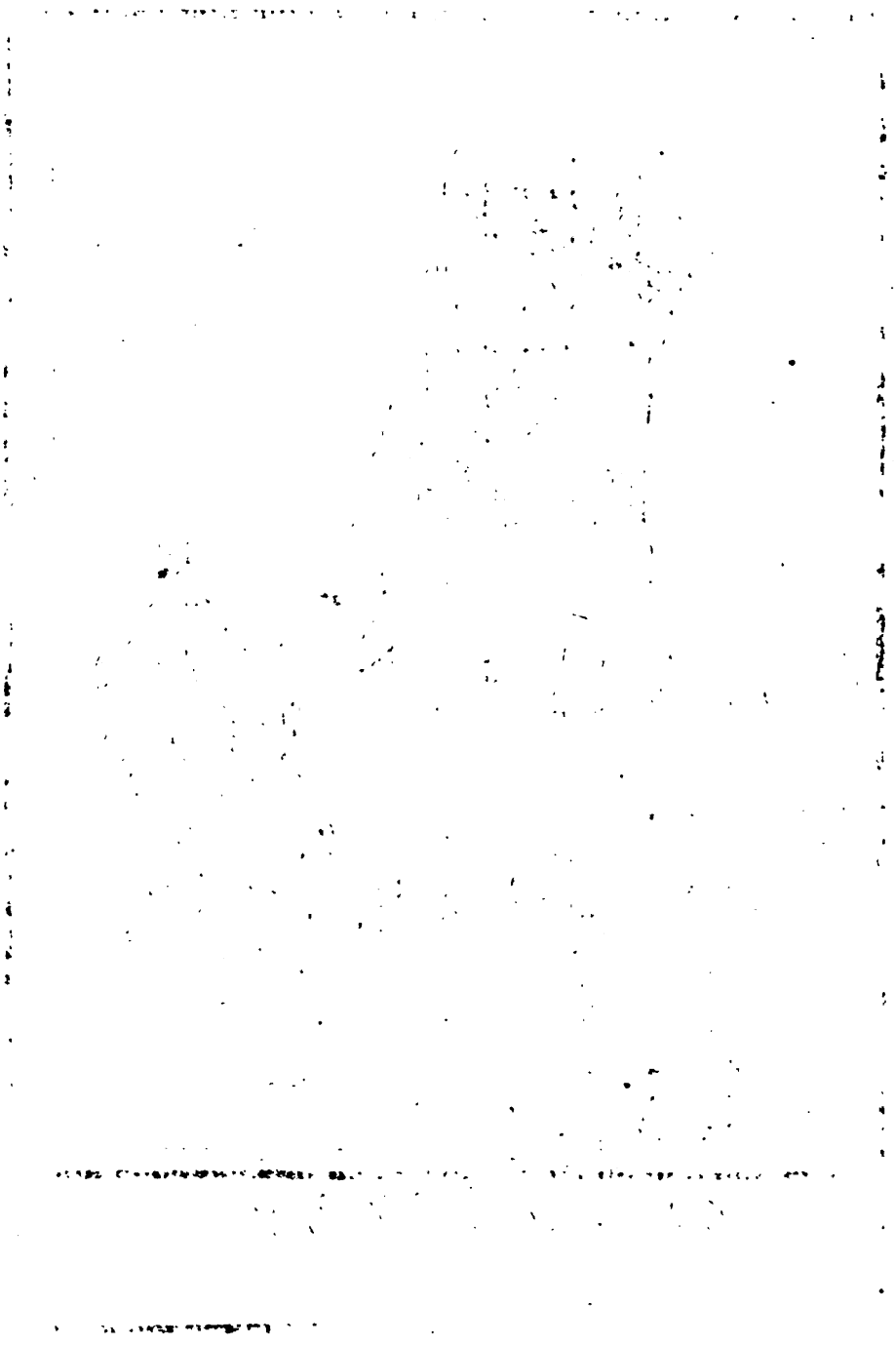
Femme de Kamtschatka.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paysan de Kamtschatka.

Digitized by Google



Digitized by Google

Paysanne de Kamtschatka.

Digitized by Google

Digitized by Google

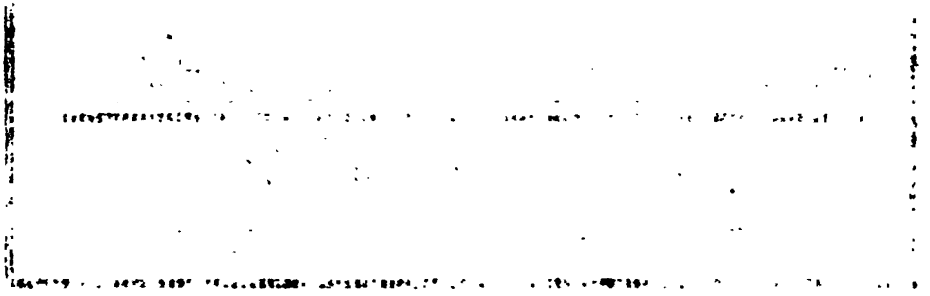
Homme Kamtschadale.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Kamtschadale.

Digitized by Google



Digitized by Google

INSULAIRES

DE L'ISLE DE JAVA.

JAVA est la troisième des grandes isles de la Sonde, situées entre le Sud et le Sud-Est de l'Asie. C'est un bon pays, abondant en toutes sortes de productions, et susceptible d'améliorations. Si les Hollandais ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit, ils en sont du moins les possesseurs de fait; et depuis près de deux siècles qu'ils y exercent tous les actes de la souveraineté, la prescription semble avoir légitimé leurs prétentions, si l'on peut prescrire contre les droits de l'homme.

Ces Insulaires n'étoient point un peuple à citer pour la beauté de ses mœurs, à l'arrivée des Européens: depuis cette époque, les Javans sont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faisoit valoir arbitrairement le hasard d'être nés de quelques familles réputées nobles, et le reste de la nation végétoit dans les entraves d'une servitude stupide. Les marchands d'Europe, que la navigation conduisit sur ce rivage, n'eurent garde de briser les fers d'une peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la suite tout ce qu'ils

Digitized by Google

auroient voulu: ensorte qu'aujourd'hui Java porte deux jougs au lieu d'un.

Cette isle est divisée inégalement en plusieurs petits royaumes ou empires. Celui de Balambang, moins que tout autre, dépend des Hollandais, parce qu'il leur offre peu de branches importantes de commerce à faire fleurir. Le souverain y dicte des lois arbitraires et absolues, du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais; mais du moins il laisse à ses sujets le choix de leurs dieux. Ils sont idolâtres, et croient à la métempsycose.

Panarucan est le nom d'un royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'esclaves et d'habits de femmes qu'on porte dans le pays, et qu'on nomme Conjorins. Cette province est affligée du voisinage d'un volcan; mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute; l'avidité Portugaise l'incommode davantage encore.

La souveraineté de Passarocwen fournit des toiles de coton et abonde en *garnitres*, fruit semblable à notre fraise, mais dur assez pour servir à faire des colliers et des bracelets.

Tobaun étoit jadis le chef-lieu de toute l'isle. Le prince qui la gouvernoit tenoit une cour brillante, dont ses 300 maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs, car il n'aimoit point les jouissances exclusives; d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire, et savoit fort bien qu'un roi n'est toujours qu'un homme. Il ne souffroit point d'autres courtisans que des perroquets; ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, sans y rien mettre du leur, sans en retrancher rien non plus. Des éléphans étoient les exécuteurs de sa haute-justice. Ce roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un homme, de sang-froid,

Digitized by Google

se rendît coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état florissant de cet empire est tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les nobles, pour se soutenir, ont recours au commerce. Il consiste principalement en soie, en camelots et en toiles de coton.

Japara est une ville qui doit son importance à un bon port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le roi de ce canton ne l'est plus que sous le bon plaisir des navigateurs Hollandais, qui n'ont pas trouvé le sécret de s'y faire aimer. On dit que les femmes y ont les mœurs aussi laides que leur physionomie. Seroit-ce à cause de cette dernière circonstance que presque tous les Javans de ce district ont embrassé le mahométisme ! Les houris que le législateur Arabe leur garde dans l'autre vie, leur font supporter avec résignation les déplaisirs de celle-ci.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, et semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres, autrefois souverains de l'isle entière. Son palais est immense ; il en confie la garde et le service à des femmes ; les vieilles sont pour le dehors ; il réserve les jeunes aux soins de sa personne royale. Un grouppe de beautés s'empresse jour et nuit, sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête un voile pour le garantir du soleil. Les autres ont la charge de l'habiller et le déshabiller soir et matin. Celles-ci ont ordre de le caresser, quand son front auguste se couvre de quelques nuages ; ceux-là sont destinées à provoquer les désirs du prince blasé, par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, quand donc

Digitized by Google

le prince, distrait sans cesse par des nouveaux plaisirs, trouve-t-il le temps de s'occuper des intérêts de ses douze provinces ? Les Hollandais se chargent des embarras du trône, et ne lui en laissent que les honneurs et les agrémens. Il n'est roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du gouvernement ; et il a reçu une éducation en conséquence.

On dit les habitans de Charabaun les plus civilisés de tous les Javans ; ils sont sous la protection immédiate des Hollandais ; et leur roi ne fait rien sans les consulter. Ces étrangers ne disent pas aux Insulaires de ce district, comme à quelques autres : *Nous voulons !* Mais s'ils s'abstiennent avec eux de l'étiquette du souverain pouvoir ; ils ne leur font pas grace d'une servitude réelle.

Batavia est la seule ville en nom qui appartienne aux Hollandais. Le royaume de Jacatra, dont elle se trouve la capitale, est véritablement la conquête de ces marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte et désert, afin d'en être les possesseurs tranquilles : ce trait de politique ne fait guère l'éloge de cette science si vantée. S'il n'y a pas beaucoup de mœurs, le luxe y est porté à son comble. Le séjour n'en est pas favorable à la santé ; mais on y amasse beaucoup d'or : reste à savoir si l'or dédommage de la santé, et si le luxe vaut les mœurs.

Les Insulaires établis à Batavia et sur son territoire, sans renoncer à leurs usages, y ont amalgamé tant bien que mal, ceux des Européens ; d'où il résulte quantité d'abus et d'excès. Ils se livrent sans retenue à toutes les dissipasions d'une grande ville. Une fois que le commerce les a fait monter dans la classe des citoyens opulens, ils affichent la parure, et se donnent continuellement des fêtes. Les Chinois qui séjournent à Batavia, sont plus modérés. Ils n'ont qu'une seule passion, celle du lucre, et les moyens les plus vils leur paroissent légitimes,

Digitized by Google

pourvu qu'ils se satisfassent. Les Hollandais profitent de tous ces intérêts divers, et les mettent à contribution ; en voici un exemple. Les Javans sont jaloux d'une longue chevelure ; il faut qu'ils paient très-cher le droit de la porter.

Le royaume de Bantam a perdu son ancienne splendeur, mais le prince a conservé un despotisme tel, qu'au trépas de chacun de ses sujets, la famille et les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandais auroient pu profiter de leur ascendant pour faire réformer cette odieuse coutume, aussi contraire au pacte de la société civile, qu'aux droits de la nature, mais le commerce exclusif du poivre les occupe uniquement ; ils s'embarrassent peu du reste, et ne voient pas sans un secret plaisir, le roi et son peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandais eût été moins rapide, si tous les Insulaires eussent ressemblé à ceux qui se sont refugiés sur les montagnes appelées Gonon Besar. L'agriculture seule les occupe, et répond à tous leurs besoins. L'amour du travail les tient sans cesse en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il est tout par leur choix, et ne seroit plus rien en perdant leur suffrage. Il est d'étiquette que ce prince façonne lui-même les ustensiles de son ménage, et apprête ses repas ; c'est lui aussi qui doit se vêtir de sa propre industrie, ensorte que ses dépenses personnelles ne coûtent rien à l'Etat.

Des habitudes simples, des goûts paisibles, des mœurs douces caractérisent ces Insulaires, qui ne font pas beaucoup parler d'eux ; mais ils doivent la paix dont ils jouissent à leur obscure médiocrité ; heureux tant qu'ils n'inspireront aux Hollandais que de l'indifférence. Mahométans, chaque famille a sa mosquée ; le plus ancien y fait

Digitized by Google

les fonctions de prêtre. Cette religion domestique forme un lien de fraternité de plus, et n'est point sujette à dégénérer en fanatisme. L'intérieur des maisons ne se voit point exposé à la visite d'un Muphti curieux ou malintentionné. Les heures du culte n'obligent point à se mêler parmi des étrangers suspects. Chacun, renfermé chez soi, n'a pas besoin d'en sortir pour s'acquitter de ses devoirs. On trouve sous sa main les objets les plus chers au cœur de l'homme. Le montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même personne, l'auteur de ses jours et le ministre de ses autels.

Java renferme dans sa partie occidentale, des peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton est presqu'inaccessible à cause de ses montagnes peu habitées. Il faut traverser de longs et pénibles déserts pour rencontrer quelques associations d'hommes, peu disposés à payer par une obéissance aveugle et passive, les fatigues qu'on se seroit données pour aller jusqu'à eux; ils sont indépendans et jaloux de leur indépendance, sans être féroces. Leur caractère, plus encore que leur religion, a fait passer parmi eux, l'usage de s'abstenir du meurtre et de la chair des animaux. Ce seul trait suffit pour les juger, et donne la meilleure opinion de leurs mœurs. Leur culte a cela de particulier, qu'ils ne se rassemblent pas pour y vaquer. La lune est leur divinité. Chacun d'eux, à l'entrée de la nuit et à l'apparition de l'astre qui y préside, se découvre, et là où il se trouve, reste un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la lune sur le soleil, en disant: celui-ci échauffe, mais il brûle; il éclaire, mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles, mais doux, ne blessent point les yeux, et portent aux sens un calme pur qui influe sur les passions. Tant que la lune luit, ils ne souffrent

Digitized by Google

aucun flambeau allumé en sa présence ; et ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux ; ils croient que la lune offensée se voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il semble que ce soit une rivale qu'on ose lui opposer. Ils n'ont adopté des Mahométans, que leur croissant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'épouse de l'un de leurs premiers rois.

Les Insulaires de Java sont en général bien faits et robustes ; ils ont le visage plat, les joues larges et élevées, de grandes paupières, de petits yeux et peu de barbe. Leurs armes sont de longues javelines, de petits poignards, des sabres et des coutelas. Ils se servent aussi de sarbacanes pour souffler de petites flèches empoisonnées. Leurs boucliers sont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle ; ils ont aussi des cottes-d'armes, faites de plaques de fer jointes ensemble avec des anneaux.

On est venu à bout de leur ouvrir les yeux sur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs jongleurs. Ces empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort dès la première inspection. Les parens exécutoient la sentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On se hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue et incurable. La vieillesse étoit comprise parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conséquence, on portoit les gens caducs au marché public, pour être vendus aux peuplades antropophages des isles voisines. Les personnes estropiées, hors d'état de se soigner eux-mêmes et de rendre service à la République, subissoient le même sort sans murmurer. Chez les nations Européennes, il est des malheureux, abandonnés de leurs familles, qui regretteroient de n'être point nés à Jav..

Digitized by Google

La mort, en effet, est préférable à l'existence précaire d'un père devenu à charge à ses enfans ingrats.

Les Javans enterrent leurs morts avec soin, pour les soustraire à la dent vorace des bêtes sauvages.

La célébration de leurs mariages mérite d'être rapportée : le marié, accompagné de sa famille et de ses amis, s'achemine en grand cortège à la maison de l'épousée, et la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussi-tôt qu'elle le voit, elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux se mettent en route vers le logis de l'époux. Arrivés, on les laisse quelque temps à eux-mêmes, et la noce n'a lieu qu'après la consommation du mariage. Ce cérémonial n'est pas tout-à-fait conforme aux idées de la galanterie Française; mais les meilleurs ménages ne se rencontrent pas dans les lieux où une femme croiroit son sexe déshonoré, si on lui faisoit un devoir de laver les pieds de son mari; cependant ce n'est pas une contradiction de dire que le sexe né pour plaire à l'autre, l'est aussi pour le servir, puisqu'il en obtient en retour amitié et protection.

Digitized by Google

Noble de l'Isle de Java.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme Noble de L'isle de Java.

Digitized by Google

Digitized by Google

Homme de L'Isle de Java.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme de L'Isle de Java.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS D'AMBOINE.

L'isle d'Amnoine fut découverte par les Portugais en 1515 : elle est située au midi occidental de celle de Ceram, dont elle n'est séparée que par un détroit fort peu large : elle est au 4e. degré de latitude méridionale, et a environ 15 ou 16 lieues de tour. Les Hollandois l'enlevèrent aux Portugais, qui la rperirent en 1620, les premiers l'ont reprise en 1656, s'y sont toujours maintenus depuis, et y ont divers forts. Cette île est comme toutes les autres Moluques, fort sujette aux tremblemens de terre.

Les fruits les plus précieux, tels que l'orange et le limon, les citrons et les bananes, la noix de cocos et les cannes à sucre s'y trouvent en abondance; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur, on y boit une eau excellente; de belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance et la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insalutaires et des Européens se bornera au commerce des épices, toutes les productions de l'île y seront sacrifiées à une seule; et le sol et les habitans resteront dans l'état précaire où on les voit aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des naturels, affaiblis les uns par les autres. Les principales armes des habitans sont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut, fabriqué en forme de harpon. Ils lancent

Digitized by Google

cette sorte de javelot avec une vigueur et une justesse telle qu'ils peuvent viser droit dans une piéce de monnoie de 24 sols, à une très-grande distance. A la guerre, ils font usage de sabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout temps un coutelas à la main; quelquefois ils ne sont armés que d'un bâton aigu et brûlé par les deux bouts; et ils n'en sont pas moins redoutables. L'arquebuse leur est aussi familière. Ils se font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Il ont parmi eux certains gladiateurs, qui portent sur la tête un casque avec un oiseau de paradis, au lieu de plumes; lorsqu'ils combattent, ils ne se tiennent que sur un pied, pour être prêts à faire un saut; et quand l'un fait un saut vers son antagoniste, ce dernier en fait un autre en reculant, et demeurant toujours sur un seul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude et une adresse extraordinaire.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, sont souvent au combat, coëffés simplement de quelques morceaux de toile de coton tressés et passés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelqu'idée superstitieuse à la conservation de leur chevelure; ils se croyent invulnérables, tant qu'elle n'a souffert aucun dommage. A l'exemple de Samson, ils placent leur force dans leurs cheveux; c'est d'après cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes et de guirlandes de fleurs pendant leurs fêtes solemnelles.

Ils ont aussi leur musique militaire, et connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, et chante en même-temps; c'est ainsi qu'un seul homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sçauroit porter de jugement sur leur poësie, chaque canton ayant son dialecte particulier, et même son culte. L'idolatrie règne parmi eux, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses.

Digitized by Google

On a pourtant gagné sur eux, qu'ils ne hâteroit plus la dernière heure de leurs parens et amis affligé de maladies incurables ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques sages de l'antiquité, ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie devient un fardeau; et en conséquence, se sont imaginé pouvoir disposer de leur personne.

Leurs *Mamacun* ou bracelets de verre, ne sont pas une simple pièce de leur costume, un accessoire de luxe et de parure; ils leur servent d'augure. Trempés dans le sang d'une poule égorgée à la lune nouvelle, de la teinte qu'y ont prise ces colliers, on juge de l'événement de toute une expédition, et quelquefois de toute la vie.

Un autre présage de cette force, les détermine à la guerre ou les en détourne, on frappe un arbre avec une hache; si l'instrument tranchant reste immobile après le coup, l'armée témoin de l'épreuve, demeure tranquille, et ne passe pas outre, si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre, tous les guerriers à son exemple, agitent leurs javelots dans leurs mains, et courent à l'ennemi, certains de la victoire.

Les premiers peuples de la Grèce se disoient originaires du sol même qu'ils habitoient. Les Insulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près semblable; ils se croyent nés d'un serpent, dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens rois de l'île se disoient issus pareillement de la souche d'un cocotier, ce n'étoit peut-être que par métaphore; ce style est familier aux sauvages.

Les blessures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats, les maladies graves, telle que la petite-vérole, et une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, et les tremblemens de terre fréquent dans leur île, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un être surnaturel et méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croiroient blasphêmer, s'ils mettoient tou-

Digitized by Google

tes ces calamités sur le compte du soleil, leur divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existance du démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras, et du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver ils rendent à ce *Nito* un culte public et domestique. Ils se consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, et tiennent plusieurs bougies allumées pour éclairer ses mistérieuses apparitions. Un de leurs sorciers, espèce de prêtre, à qui l'on donne bien à manger, et sur-tout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les oracles du *Nito*, et fait en son nom, comme on dit, la pluye et le beau temps. Les dévôts consultans, après avoir mangé ses restes, s'en vont agir en conséquence de ce qu'ils ont entendu.

Dans l'île d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que par devant nature. L'homme fait un présent au père et à la mère de la femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou, et le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, et en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent, sinon, ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que malgré ce défaut de forme, il y a au moins autant de bons ménages à l'île d'Amboine, que par-tout ailleurs.

Digitized by Google

Homme de l'Isle d'Amboine.

Labrousse del.

Sr. Sauveur direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme de l'Isle d'Amboine.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DES ILES MANILLES.

EMMANUEL, roi de Portugal, surnommé le grand, ne le fut pas toujours; on le sur-appella aussi *le prince fortuné*, et son règne passa pour le *siècle d'or* du Portugal, principalement à cause de la conquête du Brésil, source inépuisable de richesses. L'amour lui fit commettre une injustice contre les maures et les juifs, et il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama et des Vespuce, ce gentilhomme-Portugais, déjà célèbre par des succès sur la mer, ne put obtenir de la cour un demi écu de paie de plus par mois; ce refus de six écus par année coûta cher à sa patrie. Le navigateur mal récompensé se retira: accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les îles Mariannes et les Moluques, il vint mourir, en Avril 1521, aux îles Manilles, appellées aujourdhui Philippines, parce que c'est sous leur roi Philippe II que les Espagnols s'y fixèrent en 1564. Dans leur voisinage sont d'autres îles qui portent le même nom, et que le hazard fit découvrir beaucoup plus récemment; mais elles sont encore trop peu connues, pour qu'on puisse en donner des détails certains. Les dangers de la navigation sur ces parages, défendus par une brise continuelle, a préservé jusqu'à présent ces insulaires de la visite des Européens avides.

Cet Archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, sous la zone torride, a pour chef-lieu l'île de Luçon, et Manille pour capitale. Cette ville seroit l'une des plus commerçantes du globe, si elle n'appartenoit pas au gouvernement Espagnol. Mais des missionnaires et de

Digitized by Google

cénobites ne suffisent pas pour peupler et faire fleurir une colonie. Ce n'est pas en prêchant l'humilité chrétienne et la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des possessions lointaines, et à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funestes auxquels elles ne sont que trop exposées. Le renoncement aux choses de ce monde est un moyen peu sûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires et des cultivateurs; et l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages, d'ailleurs si attrayans par eux-mêmes. La plupart des naturels, aigris par cette conduite, que désavoue une saine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reste des habitans, dégénéré sous le joug, languit dans une apathie complette et tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'énorgueillir de ses superbes églises; mais elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, et dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelqu'importance. Les douze mille chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois et des autres nations, qui jadis venoient en foule la vivifier et l'enrichir. Le grand nombre des couvens y laisse à peine des emplacemens pour les manufactures et autres établissemens plus utiles qu'on pourroit y introduire.

Cette capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les Insulaires, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux étrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les usurpateurs, et même contre leurs compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrêmités, on les voit sortir de leurs défilés et accourir jusqu'aux portes de Manille; ils sont d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbacanes à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées; tels sont les effets du fanatisme et de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, et placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pû

Digitized by Google

figurer un jour parmi les nations les mieux civilisées; mais le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de ces insulaires et en a fait des cannibales sans lois et sans mœurs.

Les Manillois et les habitans des autres îles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un peuple mêlangé où l'on retrouve le caractère des nations étrangères qui les ont fréquentés, mais dans le fonds, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou et recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes fauves et des montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit sa source au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite île, asyle de la liberté. Plusieurs familles Indiennes s'y sont réfugiées, et y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande île. A l'Ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un peuple doux occupé à fabriquer des nattes et des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des religieux moins fanatiques que les autres, ils se sont laissés convertir sans beaucoup de peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conserver leurs lois et leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On

Digitized by Google

leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital ; ils n'entendent pas raison sur cet article, et n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Ils ont quelqu'idée de la médecine, et se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains et des pieds. Bons botanistes, ils trouvent la guérison de bien des maux dans l'usage des plantes.

A l'Est du lac, au est une horde barbare peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, et ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présens à leur souvenir. La vue d'une croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu conforme à l'esprit de douceur qui caractérisoit son fondateur !

Le sol des îles Philippines, fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année, est cependant volcanisé ; ce qui le rend sujet a de fréquens tremblemens de terre, contre lesquels les Espagnols se mettent en garde avec le rosaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne construire leurs maisons qu'en bois, et de tenir toujours à leurs disposition des petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin, et dans lesquelles ils se précipitent lors de l'événement.

La nature ne se permet jamais un mal qu'il n'en résulte quelque bien. Les volcans fournissent des sources d'eau chaude douées, dit-on, de propriétés salutaires ; aussi trouve-t-on établis dans leur voisinage des hôpitaux et des bains publics.

Le gouvernement Espagnol, qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique, interdit l'abord des îles Manilles à tous les vaisseaux étrangers ; les Chinois et les Indiens en sont seuls exceptés. La seule exportation est celle des piastres ; mais elle est réservée à la couronne.

Digitized by Google

Mindoro, petite île de l'archipel des Philippines, n'est un peu connue que par la relation de quelques voyageurs, mauvais naturalistes, lesquels ont supposé une queue aux Insulaires.

Le terrain de l'île Antigue est aussi fécond et aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La couronne d'Espagne devroit au moins protection et sûreté aux pays quelle s'est appropriés : il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses sujets ; aussi les Insulaires manque de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé et exposé au pillage du premier pirate Maure qui se présente.

Les roitelets nombreux de l'île Mindanao jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sambouangue, les Espagnols n'osent sortir et tremblent devant les Insulaires hardis et courageux dont ils se disent les souverains, même pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon et d'être sans cesse sur le qui vive.

Les Hollandois et les Espagnols se sou t long-temps disputé l'île d'Yolo, qui sert de limites aux Philippines ; mais les Insulaires, fidèles à leur chef, ne se sont donnés ni aux uns ni aux autres.

Les Manillois grands et bien faits, sont basannés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite avec les filamens de l'*Abaca* (espèce de bananier) tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe par-dessus un grand caleçon très-large ; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges et de la plus grande finesse : ils en portent ordinairement trois ; un sur la tête, le second au col, et ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté ; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par un bout à la ceinture : les Manilloises recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les Insulaires de Panay l'une des îles Philippines : par-dessus tout cet habillement, elles portent une mantille

Digitized by Google

noire qui les couvre de la tête aux pieds ; leurs cheveux noirs et d'une grande beauté, tombent souventefois jusqu'à terre ; aussi en ont elles beaucoup de soin ; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoise, et en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent ; leurs chaussures sont des pantouffles brodées et si petites, qu'elles couvrent à peine le bout du pied.

Les femmes de distinction de la capitale de Manille s'habillent à l'Espagnole.

Les Insulaires qu'on appelle *Pintados* (*a*) et ceux de Mindanao, portent de petites casaques de diverses couleurs qui leur tombent sur les genoux et qu'on serre avec une ceinture large d'une aulne, et longue de deux brasses et demie. Ils ne se servent ni de chausses ni de souliers. Au lieu de chapeaux ils se ceignent la tête d'une pièce de drap assez ample pour faire plusieurs tours. Ils se parent de colliers, de pendans d'oreilles, de bracelets d'or ou de laiton, d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-dessus de la cheville du pied toujours nud.

Le costume de ces Indiens souffre toujours quelque variation, chacune de ces îles ayant sa mode, et ses usages particuliers.

(a) *Les Espagnols ont donné le nom de Pintados à ces Indiens parce que lorsqu'on en fit la découverte, ils se peignoient tout le corps de diverses figures ; mais depuis, la plupart d'entr'eux ont renoncé à cet usage bisarre.*

Digitized by Google

Homme des Iles Manilles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme des Iles Manilles.

Digitized by Google

Digitized by Google

HABITANS
DES
ISLES MOLUQUES.

La position des Moluques n'en devroit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces îles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des lois et qui y envoient des colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois et les Malais, les Persans et les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; et par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, et finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués et aidés par eux pour chasser les Portugais, et s'y ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres îles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques et leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade et du girofle, du gingembre et de la canelle. Les Français ont trouvé le secret de naturaliser ces végétaux précieux à Cayenne et à l'Ile de France.

Digitized by Google

Les principales îles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda et Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent ayent un caractère générique et commun à toutes, chaque endroit a cependant à ces mœurs à part qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint est le même. On diroit du noir lavé de jaune. Ils sont féroces et peu vigoureux. L'impérieuse nécessité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la ressource du sagou; c'est la moëlle d'une espèce de palmier qui végète sans culture, et qui est aussi commun que nos *gramen* d'Europe. La fécule desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon, de la bouillie très-nourissante, et d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'est pas que les Moluques soient frappés de stérilité pour tout le reste. Bien au contraire; mais les étrangers ne pensent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours sur la défensive, et énervés par le climat qui n'inspire pas le goût du travail, sont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour se multiplier, des bras robustes et exercés. Ils laissent tous faire à leurs femmes ou à leurs esclaves, et ne s'occupent que du commerce des clous de girofles, leur unique richesse. Leurs maisons, construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre et des nattes. On les dit jaloux, et ils tiennent leurs femmes étroitement resserrées. Cependant ils les épousent sans les voir. Il est vrai que si le hasard les a mal servi, ils se sont réservés le droit de le tenter plusieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuses de plus. Cependant on prétend qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle on les condamne, et qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages se contractent sans beaucoup de cérémonies; mais à Céram, petite île des Moluques, les préliminaires

Digitized by Google

nous en paroîtroient rudes. Les parens de la future épousée exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nuds et couchent *sub dio*, jusqu'à ce qu'ils ayent payés d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits et du logement.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le sauvage d'alors non-seulement pensoit rendre un service à ses parens caducs, en les privant des restes d'une vie à charge à eux-mêmes ; mais encore que, pour les honorer d'avantage, il leur donnoit son propre corps pour sépulture, en se repaissant de sa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de sang, mais la compassion naturelle et la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la soif de la vengeance?

Quoiqu'il en soit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. En conséquence ils traitent le cadavre du défunt avec toutes sortes d'égards. On le sert pendant sept jours, on lui donnent à manger et à boire ; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accusé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'est pour cela qu'ils font sentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les sorciers d'enlever les morts et de les manger. Les femmes disent que la petite vérole est une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines occasions, se gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf sous l'aisselle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ses enfans. Toutes ces traces de paganisme n'empêchent pas que le mahométisme ne soit le culte dominant parmi les Insulaires.

Les hommes pour l'ordinaire ne portent presque point de vêtemens ; le voisinage de la ligne équinoxiale les en

Digitized by Google

dispense. Quelquefois, plus par luxe que par besoin, ils se couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont soin de parfumer, quand ils veulent se montrer galans envers leurs femmes. Les élégans se couvrent de fleurs ou se coëffent d'un chapeau peint de diverses nuances, et fait de feuilles de latanier. Ils ne connoissent que l'arc; leurs flèches sont d'un roseau élastique, la pointe est d'un bois dentelé très-dur. Ils se munissent de boucliers dont la matière est un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défensive de dessins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. La forme de ces boucliers est d'être longs et plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux sexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant sur une pierre.

Le costume des femmes est une robe longue, espèce de sac sans plis, fermé par-devant. Elles portent des chapeaux extrêmement larges dont la haute forme est chargée des plumes-coquillages. Dans leur négligé galant, elles ne se couvrent que d'une ceinture de gaze, et d'une écharpe de soie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.

Digitized by Google

Moluquois

Digitized by Google

Digitized by Google

Femmes Moluquoises.

Labrousse del.

S. Sauveur direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS,

LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE TSCHUTSKY OU TCHOUKTCHIS.

LE pays des Tſchutsky eſt ſitué à l'extrêmité orientale de l'Aſie qui fut reconnue par Behring, en 1728, & confirmée par le capitaine Cook en 1778.

Les naturels, ſont craintifs & très circonſpects. Nés ſur un ſol abſolument nul pour la végétation, ils ne vivent que de la pêche. Les canots de cette peuplade ſont du même genre que ceux des ſauvages établis à la côte Nord-oueſt de l'Amérique; conſtruits avec la peau de quelqu'animal marin, ils s'en ſervent avec beaucoup d'avantages pour traverſer les petits bras de mer qui les ſéparent des Américains leurs voiſins.

Ils ſont établis non loin du rivage, dans une petite bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils poſſèdent, ils n'envient aux Européens que leurs couteaux & leur tabac.

Ils ont imaginé deux ſortes d'habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de 20 pieds, reſſemblent exactement à une voûte dont le plancher eſt un peu audeſſous de la ſurface de la terre. Sa charpente eſt de bois & de côtes de baleines, diſpoſées avec intelligence, & fixées avec art. L'entrée eſt un trou placé au ſommet du toît. Les cabanes d'été ſont circulaires & aſſez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères & des os couverts de peaux d'animaux marins, en compoſent la carcaſſe. Le lit & le coucher ſont de peaux de daim ſèches & propres. Les ſéparations qu'on y remarque, ſemblent indiquer que cette peuplade n'eſt pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Digitized by Google

Au tour de ces maisons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages construits avec des os, & destinés à sécher du poisson ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'industrie supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Leur costume consiste en un chapeau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes & des gants. Chacune de ces pièces est de cuir, de peaux de daim ou de chien, ou de gros draps verts qui leur sont apportés par les Russes qui quelquefois visitent leurs côtes. La tête entre dans le chapeau, qui n'a de rebord que sur le devant, comme pour garantir les yeux. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des naturelles du pays font usage, ils portent aussi des capuchons de peaux de chien, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, est rasée & coupée très-près. Aucun d'eux ne laisse croître sa barbe. Ils ont le visage allongé; ils sont bienfaits & paroissent robustes.

Ils font usage de l'arc pareil à celui des Esquimaux; leurs traits, dont très-peu sont barbelés, ont pour garniture, des os ou des pierres aigues. Communément ils portent en bandoulière, sur l'épaule droite, des piques & des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de sculptures ou pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la bandoulière. Un carquois de cuir rouge élégamment brodé & rempli de flêches, pend sur leur épaule gauche; ils empoisonnent leurs traits avec le suc d'une certaine racine nommée Zgate; ensorte que la plus légère blessure est mortelle, même pour les animaux marins.

Ils saluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant & la danse ne leur sont point inconnus; ils sont doux & circonspects. Il paroît qu'ils se sont plus d'une fois abouchés avec les Russes qui de temps à autre les harcèlent, & voudroient contre le droit de la nature leur enlever cette liberté sans laquelle la vie n'est plus rien.

Digitized by Google

La dernière expédition formée contr'eux eſt de 1750; elle ne produiſit aucun avantage aux aggreſſeurs. Les Tſchutsky ont de la hardieſſe & du courage. Ils ſe ſont rendus redoutables aux Koriaques leurs voiſins & même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs rennes; on en trouve parmi eux, une quantité conſidérable de ſauvages & de domeſtiques.

Le pays des Tſchutsky abonde en chiens de l'eſpèce du renard, mais plus gros & de différentes couleurs, ils ont de longs poils ſoyeux, qui reſſemblent à de la laine. On les attelle aux traînaux pendant l'hiver; quelquefois auſſi on ſe nourrit de leur chair. C'eſt ſur-tout ici qu'ils méritent de ſervir d'emblême à la fidélité, & de modèle aux amis. On leur donne la liberté dans la belle ſaiſon; & ils en profitent juſqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres & s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail & de la ſervitude.

Les femmes Tſchutsky, ont quelque choſe d'agréable dans la phyſionomie, quoiqu'elles ayent les traits groſſiers, leur taille quoique peu élevée eſt ſvelte, mais l'épaiſſeur & la largeur gênantes de l'habillement leur donnent l'air on ne peut pas moins alerte. Elles ſont chargées du ſoin du ménage; elles allument le feu, portent le bois & vont chercher l'eau. Leur vêtement eſt des plus ſinguliers: il conſiſte en une ſeule peau de renne qui eſt ouverte également devant & derrière, & deſcend en forme de larges culottes arrêtées au-deſſous du genou. Cet habit qui eſt ſans manches ſe paſſe par l'ouverture du cou: la ſeule manière de le quitter, c'eſt de lâcher les nœuds qui le retiennent ſous le menton; dans l'inſtant, il tombe tout d'une pièce, & la femme eſt nue: on doit juger combien il eſt incommode par le fréquent beſoin de s'en dépouiller entièrement. Elles portent de jolies petites bottines ouvertes par le bout du pied. Leurs cheveux ſont d'un noir foncé; quelquefois elles les relèvent en touffes derrière la tête; mais le plus ſouvent ſéparés ſur le front; ils pendent en longues treſſes ſur les côtés: leurs oreilles,

Digitized by Google

& leur cou ſont chargés d'ornemens en veroteries de différentes couleurs, & quand elles ont froid, le capuchon de la parque leur ſert de coëffure.

La Polygamie eſt en uſage chez ce peuple. On prétend même que les Tſchutsky portent la politeſſe envers leurs hôtes juſqu'à leur céder leurs femmes ou leurs filles ; & ce ſeroit leur faire une inſulte que de les refuſer.

Digitized by Google

Homme de Tschutsky

Digitized by Google

Digitized by Google

Femme de Tschutskij.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google